

Comme onze comprend

Evanovich, Janet

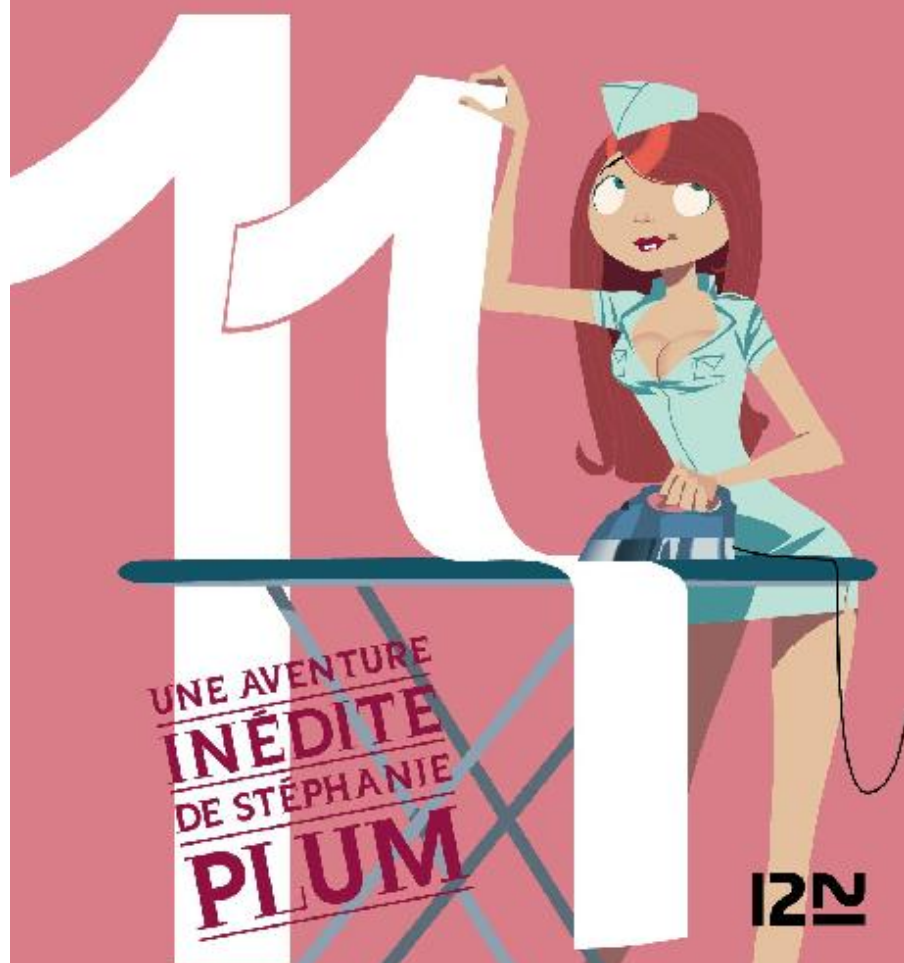
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JANET
EVANOVICH
COMME ONZE
COMPREND



JANET
EVANOVICH
COMME ONZE
COMPREND



JANET EVANOVICH

COMME ONZE COMPREND

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Axelle Demoulin et Nicolas Ancion*

POCKET

*Ce livre est une production Jan-Jen,
réalisée grâce aux super-pouvoirs
de la superéditrice Jen Enderlin*

*Merci à Shanna Littlejohn d'avoir suggéré
le titre original de ce livre*

1

Je m'appelle Stéphanie Plum. Quand j'avais dix-huit ans, j'ai décroché un boulot de vendeuse de hot-dogs dans une baraque sur la promenade, le long de la côte du New Jersey. J'étais la dernière employée de la journée chez Dave's Dogs : une demi-heure avant la fermeture, j'étais censée commencer à ranger et nettoyer pour l'équipe du lendemain. On vendait des hot-dogs à la sauce piquante, au fromage, à la choucroute et aux haricots rouges. On les faisait griller sur une grande plaque avec des cylindres rotatifs, qui tournaient toute la journée pour cuire les saucisses.

Dave Loogie était le propriétaire de l'échoppe. Il venait tous les soirs fermer la boutique. Il vérifiait les poubelles pour s'assurer que rien de bon n'avait été jeté et comptait les saucisses qui restaient sur le grill.

— Tu dois anticiper, me répétait-il tous les soirs. S'il reste plus de cinq saucisses sur le grill au moment de la fermeture, je te vire et j'engage une vendeuse avec de plus gros nichons.

Du coup, tous les soirs, un quart d'heure avant l'arrivée de Dave, j'enfourmais des hot-dogs. Ce n'était pas une bonne idée : pendant la journée, je bossais sur la plage en bikini microscopique. Une fois, j'ai dû engloutir quatorze hot-dogs. Bon, d'accord, y en avait peut-être que neuf, mais j'avais l'impression qu'il y en avait quatorze. Bref, c'était *beaucoup* trop, mais j'avais *vraiment* besoin de ce boulot, merde.

Pendant des années, Dave's Dogs est resté numéro un au palmarès de mes pires boulots. Jusqu'à ce matin. Je viens de réaliser que ma situation actuelle a détrôné mon boulot sur la promenade. Je suis chasseuse de primes. Ou agent de cautionnement judiciaire, si vous préférez un titre plus formel. Je travaille pour mon cousin Vinnie. Son agence est située dans le quartier de Chambersbourg, à Trenton. Enfin, je *travillais* pour mon cousin Vinnie. Je viens de démissionner, il y a exactement trente secondes. Je lui ai rendu le faux badge que j'avais

acheté sur Internet et ma paire de menottes. Et j'ai posé sur le bureau de Connie mes dossiers en cours.

Vinnie paie les cautions, Connie gère la paperasse. Ma partenaire, Lula, s'occupe du classement, quand ça lui chante. Et Ranger, un *bad boy* incroyablement bien bâti et sexy, chasse avec moi les imbéciles qui ne se pointent pas à leur procès. Jusqu'à ce matin. Il y a trente secondes, tous mes imbéciles viennent de rejoindre la pile de Ranger.

— Déconne pas, m'a fait Connie. Tu ne peux pas démissionner. Tu as vu combien il y a de dossiers en cours ?

— File-les à Ranger.

— Ranger ne s'occupe pas des petites cautions. Il ne se charge que des affaires à haut risque.

— Alors, confie-les à Lula.

Une main sur les hanches, Lula me regardait discuter avec Connie. Lula est noire et devrait porter du 48, mais elle préfère se boudiner dans du lycra taille 42 imprimé léopard. Le plus étrange, c'est que ces tenues animales ne lui vont pas trop mal.

— Putain, ouais, je pourrais me charger de choper ces fils de pute. J'pourrais traîner leurs petits culs devant le juge. Sauf que tu vas me manquer. Qu'est-ce que tu vas faire si tu bosses plus ici ? Et qu'est-ce qui s'est passé, surtout ?

— Regarde-moi et dis-moi ce que tu vois.

— T'es pas belle à voir, tu devrais mieux prendre soin de toi.

— Ce matin, Lula, j'ai pris Sam Sporky en chasse.

— Le gars avec la tête de melon ?

— Exactement. Je l'ai coursé sur trois mètres. Un chien a déchiré mon jean. Une vieille folle m'a tiré dessus. Et quand j'ai enfin réussi à plaquer Sporky au sol, c'était derrière le Tip Top Café.

— C'était le jour des poubelles, j'imagine. Tu sens pas frais. Et puis t'as le cul couvert d'un truc qui ressemble à de la moutarde. J'espère que c'est bien de la moutarde...

— Y avait des sacs-poubelle sur le trottoir. Tête de melon m'a poussée dans le tas. On s'est roulé dans les ordures, c'était dégueu. Et quand je lui ai passé les menottes, il m'a craché dessus !

— Je suppose que c'est ça, le truc visqueux que t'as dans les cheveux ?

— Non, il a craché sur ma chaussure. Y a un truc dans mes cheveux ?

Lula n'a pas pu s'empêcher de frissonner.

— En résumé : une journée ordinaire, a commenté Connie. J'ai du mal à croire que tu démissionnes à cause de Tête de melon.

En fait, je ne savais pas pour quelle raison précise je venais de rendre mon badge. J'avais mal au ventre en sortant du lit le matin. Et je me couchais en me demandant où allait ma vie. Je bossais comme chasseuse de primes depuis un moment et je n'étais pas vraiment douée pour le métier. Je gagnais tout juste de quoi payer mon loyer chaque mois, des tueurs fous me couraient après, des gros types à poil se payaient ma tête, il arrivait qu'on me lance des cocktails Molotov et des insultes à la figure, je me faisais tirer et cracher dessus, on me poussait dans les poubelles, mes voitures finissaient à la casse à un rythme alarmant. J'avais même été attaquée une fois par des hordes de chiens en chaleur et par une volée d'oies du Canada.

Sans parler des deux hommes dans ma vie, qui ajoutaient sans doute des aigreurs d'estomac à mes maux de ventre. Ils ressemblaient tous les deux à l'homme idéal. Et à l'homme qu'il ne me fallait pas. Ils étaient tous les deux un peu flippants. Je n'étais pas sûre d'avoir envie d'une relation sérieuse avec l'un ou l'autre. Et je ne savais pas non plus lequel choisir. L'un des deux voulait parfois m'épouser. Il s'appelait Joe Morelli, il était flic à Trenton. L'autre, c'était Ranger et je ne savais pas exactement ce qu'il attendait de moi, le plaisir de me déshabiller et de me plaquer un sourire sur le visage mis à part.

Et puis il y avait ce mot, glissé sous ma porte, deux jours plus tôt : JE SUIS DE RETOUR. Qu'est-ce que ça voulait dire, nom d'un chien ? Et la suite du message, collée sur mon pare-brise : TU ME CROYAIS MORT ?

Ma vie est trop zarbi. Il est temps que je change. Que je trouve un boulot plus raisonnable et que je me bâtisse un avenir.

Connie et Lula se sont détournées pour s'intéresser à la porte d'entrée. L'agence de cautionnement judiciaire est située sur Hamilton Avenue. Elle se compose de deux pièces et d'un placard rempli de matériel, derrière une rangée de classeurs suspendus. Je n'avais pas entendu la porte s'ouvrir, je n'entendais pas de bruit de pas. J'en déduisais que Connie et Lula étaient victimes d'une hallucination collective ou que Ranger venait de faire son apparition.

Ranger est mystérieux. Il a une demi-tête de plus que moi, se déplace aussi furtivement qu'un chat, passe la journée à botter les fesses des malfrats, ne s'habille qu'en noir, dégage une odeur

divinement sexy, et est composé à cent pour cent de muscles parfaitement dessinés. Il a hérité son teint hâlé et ses yeux bruns brillants de ses ancêtres cubains. Il a travaillé dans les Forces spéciales et c'est à peu près tout ce qu'on sait de lui. Mais quand on sent *aussi* bon et qu'on est *aussi* craquant, personne ne se soucie du reste.

D'habitude, je détecte sa présence dans mon dos : il ne laisse aucun espace entre nous. Pour une fois, il a gardé ses distances. Il m'a contournée, puis a posé un dossier et un reçu pour une arrestation sur le bureau de Connie.

— J'ai ramené Angel Robbie au poste hier soir. Tu peux envoyer le chèque à Rangeman.

Rangeman, c'est la société de Ranger. Elle est située dans un immeuble de bureaux en ville, elle est spécialisée dans les systèmes de sécurité et l'arrestation de fugitifs.

— J'ai une grande nouvelle, a annoncé Lula à Ranger. Je viens d'être promue chasseuse de primes, suite à la démission de Stéphanie.

Ranger a enlevé quelques fils de choucroute de mon T-shirt et les a lancés dans la poubelle de Connie.

— C'est vrai ?

— Oui. J'arrête tout. Je ne veux plus lutter contre les malfrats. C'était la dernière fois que je me roulais dans des déchets.

— Difficile à croire, a commenté Ranger.

— Je vais décrocher un boulot à l'usine de boutons. J'ai entendu dire qu'ils embauchaient.

— Mon instinct domestique n'est pas très développé, a commencé Ranger, les yeux rivés sur le truc visqueux non identifié dans mes cheveux, mais je ressens un besoin pressant de t'emmener à la maison et de te nettoyer au tuyau d'arrosage.

Ma bouche est devenue sèche. Connie s'est mordu la lèvre inférieure et Lula s'est éventée avec un dossier.

— Merci pour la proposition. Une autre fois, peut-être ?

— *Baby*, a conclu Ranger avec un sourire.

Il a salué Lula et Connie d'un signe de tête et est reparti.

Personne n'a rien dit jusqu'à ce qu'il ait démarré en trombe, au volant de sa Porsche Turbo noire étincelante.

— Je crois que j'ai mouillé ma culotte, a déclaré Lula. C'était une phrase à double sens, ou je me trompe ?

Je suis rentrée chez moi, j'ai pris une douche seule, j'ai enfilé un débardeur blanc en stretch, un tailleur noir à jupe courte et des chaussures de la même couleur à talons de douze centimètres. J'ai donné du volume à mes cheveux bruns bouclés qui touchent presque mes épaules et j'ai rajouté une couche de mascara et de gloss.

J'avais imprimé mon CV. Il était si court que c'en était pathétique. Diplômée avec des résultats médiocres du Douglass College. Bossé quelques années comme acheteuse de lingerie fine pour un grand magasin minable. Virée. Pris en chasse des truands pour mon cousin Vinnie. Cherche un poste de management dans une société classe. Bon, évidemment, comme nous sommes dans le New Jersey, *classe* n'a sans doute pas le même sens que dans le reste du pays.

J'ai attrapé mon grand sac en cuir noir, j'ai crié au revoir à mon coloc, Rex le hamster. Il vit dans un aquarium en verre sur le comptoir de la cuisine et, comme il est plutôt nocturne, nous sommes en quelque sorte des navires qui se croisent de nuit. Pour lui faire plaisir, de temps en temps, je jette un Cheetos dans sa cage et il sort de sa boîte de soupe pour s'en emparer. Notre relation n'est pas plus compliquée que ça.

J'habite au premier étage d'un immeuble qui en compte deux. C'est un gros parallépipède rectangle sans chichis. Mon appart donne sur le parking, ce qui ne me dérange pas. La plupart de mes voisins sont retraités. Ils sont devant la télé avant même que le soleil ne se couche, ce qui veut dire que le parking est tranquille la nuit.

Je suis sortie de mon appartement en fermant la porte à clé. J'ai pris l'ascenseur jusqu'au petit hall du rez-de-chaussée, j'ai poussé la double porte en verre et je me suis dirigée vers ma voiture. Je roulais dans une Saturn SL-2 vert foncé. C'était la promo du jour au Palais de la voiture d'occasion. Je voulais une Lexus SC430, mais Georges le Généreux, le gérant, a trouvé que la Saturne correspondait plus à mes contraintes budgétaires.

Je me suis glissée au volant et j'ai démarré. L'idée de me rendre à l'usine de boutons pour postuler me fichait les boules. J'avais beau me répéter que c'était un nouveau départ, ça ressemblait plutôt à une triste fin. J'ai tourné sur Hamilton et j'ai roulé jusqu'à la boulangerie Tasty Pastry. J'espérais qu'un donut me remonterait le moral.

Cinq minutes plus tard, j'étais sur le trottoir, un sac de beignets en main, nez à nez avec Morelli. Il portait un jean, des bottines usées et un

sweat noir à col en V sur un T-shirt assorti. Morelli, c'est 1 m 80 de muscles parfaits et de charme méditerranéen. Il sait comment survivre dans la jungle urbaine du New Jersey et mieux vaut ne pas l'emmerder... sauf si vous vous appelez Stéphanie Plum. Je passe ma vie à ça, je crois.

— Je passais en voiture devant la boulangerie quand je t'ai vue entrer.

Morelli était près de moi, il me souriait sans quitter le sac des yeux.

— Ils sont fourrés à la crème ? m'a-t-il demandé alors qu'il connaissait déjà la réponse.

— J'avais besoin d'un remontant.

— T'aurais dû m'appeler.

Morelli a glissé un doigt dans le décolleté de mon top blanc et a tiré dessus pour jeter un œil dessous.

— J'ai juste ce qu'il faut pour te rendre heureuse.

Je cohabite de temps en temps avec Morelli : je suis bien placée pour savoir que c'était vrai.

— J'ai des trucs à faire cet après-midi, les donuts c'est plus rapide.

— Mon trésor, je ne t'ai plus vue depuis des semaines. Je pourrais battre le record mondial du plaisir. Le plus rapide de l'univers !

— Ce serait *ton* plaisir, ai-je souligné en ouvrant le sac pour partager les beignets avec lui. Et le mien ?

— Ce serait ma priorité numéro un.

J'ai mordu dans un donut.

— La proposition est alléchante, mais non merci. J'ai un entretien d'embauche à l'usine de boutons. Le cautionnement judiciaire, c'est terminé pour moi.

— Depuis quand ?

— Il y a une heure à peu près. Bon, je n'ai pas vraiment rendez-vous, mais Karen Slobodsky travaille aux ressources humaines et elle m'a toujours dit que je pouvais venir la voir si je voulais du boulot.

— Je pourrais te faire une proposition, moi aussi. Le salaire ne serait pas extraordinaire, mais les avantages en nature seraient intéressants.

— C'est la deuxième offre la plus flippante de la journée.

— C'était quoi la première ?

J'ai préféré ne pas raconter à Morelli que Ranger avait proposé de me rincer au tuyau d'arrosage. Morelli portait un flingue à la hanche et

Ranger en avait plusieurs cachés sous ses vêtements. Aborder un sujet qui risquait d'attiser leur rivalité ne me semblait pas une bonne idée.

Je me suis approchée de Morelli et je lui ai posé un baiser sur les lèvres.

— C'est trop flippant pour que j'en parle.

C'était agréable d'être contre lui. Sa bouche avait un goût de donut. J'ai passé ma langue sur sa lèvre inférieure.

— Miam.

Les doigts de Morelli se sont resserrés autour de ma veste.

— *Miam*, c'est un peu faible pour décrire mes sensations en ce moment. Je ne devrais pas ressentir un truc pareil sur un trottoir devant une boulangerie. On pourrait se voir ce soir ?

— Pour une pizza ?

— Oui, pour ça aussi.

J'avais fait un break loin de Morelli et Ranger, dans l'espoir de mettre de l'ordre dans mes sentiments. Malheureusement, je n'avais pas vraiment progressé. C'était comme si on me demandait de choisir entre un gâteau d'anniversaire et une margarita géante. Comment pourrais-je me décider ? Il vaudrait mieux que renonce aux deux, mais ce ne serait pas marrant du tout.

— D'accord. Je te retrouve Chez Pino.

— Je pensais qu'on pourrait aller chez moi, a-t-il rectifié. Il y a un match des Mets et tu manques à Bob.

Bob, c'est le chien de Morelli, un énorme monstre à poils roux qui souffre de troubles alimentaires. Il mange *tout*.

— C'est pas juste. Tu te sers de Bob pour m'attirer chez toi.

— Oui, et alors ?

J'ai soupiré.

— Je serai là vers 6 heures.

J'ai roulé sur Hamilton, puis j'ai tourné sur Olden. Usine de boutons est juste à la sortie de Trenton nord. À 4 heures du matin, c'est à dix minutes de mon appartement. En dehors de ça, la durée du trajet est impossible à évaluer. Je me suis arrêtée au feu rouge, au coin d'Olden et de State. Juste au moment où il est passé au vert, j'ai entendu un coup de feu derrière moi et le *ding, ding, ding* de trois balles qui s'enfonçaient dans le métal et la fibre de verre. Je n'avais pas

le moindre doute : c'était ma carrosserie qui venait d'encaisser, alors j'ai appuyé sur le champignon. J'ai traversé Clinton Nord en jetant des coups d'œil dans le rétroviseur. Avec cette circulation, c'était difficile d'être sûre à 100 %, mais j'avais l'impression de ne pas être suivie. Mon cœur battait à tout rompre et j'essayais de me détendre. Je n'avais aucune raison de croire que j'étais visée. C'était sans doute un membre de gang qui s'amusait à tirer de loin. Faut bien s'entraîner quelque part, non ?

J'ai sorti mon portable de mon sac pour appeler Morelli.

— Y a quelqu'un qui tire à l'aveuglette sur des voitures au coin d'Olden et State. Tu devrais envoyer quelqu'un.

— Ça va ?

— Ça irait mieux si j'avais mangé le deuxième donut.

Bon, j'avoue, je crârais. Les jointures de mes doigts étaient blanches à force de serrer le volant et mon pied tremblait sur l'accélérateur. J'ai inspiré à fond et j'ai tenté de me convaincre que j'étais juste un peu secouée. Pas paniquée du tout. Ni terrifiée. Juste un peu secouée. Il suffisait que je me calme. Encore quelques profondes respirations et je me sentirais mieux.

Dix minutes plus tard, je garais la Saturn sur le parking de l'usine de boutons. C'était un énorme bâtiment en briques rouges à deux étages. Les briques étaient noircies, les vieilles fenêtres à guillotine étaient crasseuses et le paysage lunaire. Dickens aurait adoré. Ce n'était pas trop mon truc, mais, après tout, je ne savais plus très bien ce qui était *mon truc*.

Je suis sortie de la voiture et j'ai fait le tour en espérant m'être trompée pour les coups de feu. J'ai senti une nouvelle poussée d'adrénaline en voyant les dégâts. J'avais effectivement été touchée à trois reprises. Deux balles s'étaient fichées dans la carrosserie et la troisième avait détruit un feu arrière.

Personne ne m'avait suivie jusqu'ici et je ne voyais pas de bagnole traîner sur la route. Je m'étais sans doute trouvée au mauvais endroit au mauvais moment. J'aurais pu y croire s'il n'y avait eu mon ancien boulot pourri et ces deux messages anonymes. J'ai dû mettre ma paranoïa en veilleuse, sinon j'allais me retrouver couverte de sueurs froides pendant que je tenterais de convaincre un type de m'embaucher.

Je me suis dirigée vers les doubles portes en verre qui menaient aux bureaux et je suis entrée dans le hall. Il était petit, le carrelage du sol

était ébréché et les murs verts donnaient le mal de mer. Le vacarme assourdi des machines occupées à fabriquer des boutons parvenait à mes oreilles, des téléphones sonnaient dans une autre partie de l'immeuble. Je me suis approchée de la réception et j'ai demandé à voir Karen Slobodsky.

— Désolée, m'a répondu l'employée, vous arrivez deux heures trop tard. Elle vient de démissionner. Elle est sortie comme une furie en criant un truc sur le harcèlement sexuel. On aurait dit l'ouragan Slobodsky.

— Il y a un poste à pourvoir, alors ?

C'était peut-être être mon jour de chance, finalement.

— On dirait. Je vais appeler son patron, Jimmy Alizzi.

Dix minutes plus tard, j'étais dans le bureau d'Alizzi, assise en face de lui. Sa silhouette semblait écrasée par les meubles énormes. Il devait avoir une bonne trentaine ou une petite quarantaine d'années, il avait des cheveux noirs plaqués en arrière. Son accent et son teint me faisaient penser qu'il était indien.

— Je vais vous dire tout de suite que je ne suis pas indien. Tout le monde pense que je suis indien. C'est une fausse impression. Je viens d'une toute petite île au large de la côte indienne.

— Le Sri Lanka ?

— Non, non, non, a-t-il fait en agitant son doigt maigrelet sous mon nez. Pas le Sri Lanka. Mon pays est encore plus petit. Nous sommes un peuple très fier, alors faites attention à ne pas faire d'insultes ethniques.

— Bien sûr. Et comment s'appelle ce pays ?

— Le Lattoran.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Vous voyez, vous êtes déjà en terrain glissant.

Je me suis retenue de faire la moue.

— Si je vois bien, vous étiez chasseuse de primes, a-t-il commenté en parcourant mon CV, les sourcils levés. C'est un boulot passionnant. Pourquoi avez-vous démissionné ?

— Je cherche un poste qui offre de meilleures perspectives d'avancement.

— Oh non, vous finirez par convoiter ma place...

— Je suis sûre que ça prendrait des années et, qui sait, vous serez peut-être P-DG de la société à ce moment-là.

— Vous êtes une vile flatteuse. Et comment réagiriez-vous si je vous

demandais de m'accorder des faveurs sexuelles ? Vous menaceriez de porter plainte ?

— Non, je crois que je vous ignorerais. Sauf si ça devenait physique. Dans ce cas, je serais obligée de vous frapper dans un endroit qui fait très mal et vous ne pourriez plus avoir d'enfants.

— Ça me semble honnête. J'ai justement un poste à pourvoir. Je vous engage. Vous pouvez commencer demain, à 8 heures précises. Ne soyez pas en retard !

Merveilleux. J'avais un vrai travail, dans un beau bureau tout propre où personne ne me tirerait dessus. J'aurais dû être aux anges, non ? C'est exactement ce que je cherchais, non ? Alors pourquoi me sentais-je si déprimée ?

Je me suis traînée dans les escaliers qui menaient dans le hall, puis sur le parking. Ma dépression s'est encore accentuée quand j'ai retrouvé ma voiture. Je la détestais. Ce n'était pas une mauvaise bagnole, ce n'était juste pas celle dont je rêvais. Sans compter que j'aurais préféré rouler au volant d'une caisse qui ne soit pas criblée de balles.

J'avais un besoin urgent d'un second donut.

Une demi-heure plus tard, j'étais chez moi. Je m'étais arrêtée en chemin chez Tasty Pastry et j'en étais ressortie avec un gâteau d'anniversaire de la veille. Il portait l'inscription HAPPY BIRTHDAY LARRY. Je ne sais pas comment Larry avait fêté son anniversaire. De toute évidence, sans gâteau. Le malheur des uns fait le bonheur des autres : rien de tel qu'un gâteau d'anniversaire pour se remonter le moral. C'était un gâteau jaune couvert d'un glaçage blanc épais et dégoûtant, préparé avec du saindoux, du faux beurre, de la vanille artificielle et une tonne de sucre. Il était décoré de grosses roses collantes en glaçage rose, jaune et violet. Il se composait de trois couches épaisses de crème au citron et avait été préparé pour huit personnes : il avait donc la taille parfaite.

J'ai jeté mes vêtements par terre et j'ai attaqué le gâteau. J'en ai donné un petit bout à Rex et je me suis chargée du reste. J'ai commencé par les parts avec les grosses fleurs roses. La nausée a pointé son nez, mais j'ai continué. Je suis passée aux morceaux avec les roses jaunes. Il me restait une part avec une fleur violette et quelques-unes sans décorations, mais je n'en pouvais plus. J'étais incapable d'avaler une

miette de plus. J'ai titubé jusqu'à mon lit. Le besoin de sieste était plus que pressant.

J'ai enfilé un T-shirt et un boxer Scooby-Doo informe. J'adore les fringues avec la taille élastique, pas vous ? J'ai posé un genou sur le matelas et j'ai vu un mot punaisé à ma taie d'oreiller.

TREMBLE. CRÈVE DE TROUILLE. LA PROCHAINE FOIS, JE VISERAI PLUS HAUT.

J'aurais sans doute été plus terrifiée si je ne venais pas d'avaler plus de la moitié du gâteau d'anniversaire. Là, j'avais surtout peur de vomir. J'ai regardé sous le lit, derrière le rideau de douche et dans tous les placards. Pas de monstre. J'ai verrouillé la porte d'entrée et je suis retournée me coucher.

Ce n'est pas la première fois que quelqu'un pénètre par effraction dans mon appartement. À vrai dire, ça arrive souvent. Ranger se glisse sous ma porte comme de la fumée. Morelli a une clé. Plusieurs sales types et malades ont réussi à déjouer les trois verrous de l'entrée. Certains m'ont même laissé des messages de menace. Je n'étais donc pas aussi flippée que je l'aurais été avant d'embrasser ma carrière de chasseuse de primes. Mon sentiment dominant ressemblait plutôt à du désespoir. J'avais quitté ce boulot et je mourais d'envie que ces types redoutables sortent de ma vie. Je ne voulais plus être enlevée, suivie, menacée, braquée avec un couteau ou un pistolet, ni qu'un malade ne fonce dans ma bagnole avec des envies de meurtre.

Je me suis réfugiée sous les draps et j'ai tiré la couette par-dessus ma tête. J'étais presque endormie quand quelqu'un a tiré la couette. J'ai hurlé et je me suis retrouvée nez à nez avec Ranger.

— Qu'est-ce que tu fabriques, bordel ? lui ai-je crié en lui reprenant la couette.

— Je te rends visite, *baby*.

— Tu n'as jamais pensé à utiliser la sonnette ?

Ranger m'a souri.

— Ce ne serait pas marrant.

— Je ne savais pas que tu aimais t'amuser.

Il s'est assis au bord du lit et son sourire s'est élargi.

— Tu sens tellement bon que j'ai envie de te manger. Tu dégages une odeur de fête.

— J'ai une haleine de gâteau d'anniversaire. Est-ce que ce sont encore des phrases à double sens ?

— Oui, mais ça ne mènera à rien de concret : je dois retourner

bosses. Tank m'attend au volant. Je voulais juste savoir si c'était sérieux, cette histoire de démission.

— J'ai décroché un poste à l'usine de boutons. Je commence demain.

Il s'est penché et a ramassé le mot posé sur l'oreiller à côté de moi.

— Tu as un nouveau petit ami ?

— Quelqu'un est entré ici pendant mon absence. Et il m'a tiré dessus cet après-midi.

Ranger s'est relevé.

— Tu ne devrais pas encourager ce genre de comportement. Tu as besoin d'aide ?

— Pas encore.

— *Baby*, a conclu Ranger.

Sur ce dernier mot, il s'est éclipsé. J'ai tendu l'oreille, et je n'ai entendu ni la porte s'ouvrir ni se fermer. Je me suis levée et j'ai fait le tour de l'appart sur la pointe des pieds. Pas de trace de Ranger. La porte était toujours barricadée et le verrou tiré. Il avait pu passer par la fenêtre du salon, mais ça l'aurait obligé à se coller aux murs pour redescendre façon Spider Man.

Le téléphone a sonné et j'ai attendu que le numéro s'affiche. C'était Lula.

— Salut.

— Salut, mon cul ! T'es gonflée de me refiler ce boulot.

— C'est toi qui t'es proposée !

— Je devais être sous l'effet d'une insolation. Faudrait être fou pour vouloir ce turbin !

— Y a quelque chose qui ne va pas ?

— On peut le dire, putain ! Y a *rien* qui va. J'ai besoin d'aide. J'essaye de choper Willie Martin et il ne coopère pas.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a sorti ses sales fesses de son appart et m'a laissée menottée sur son stupide lit.

— En effet, ce n'est pas très coopératif.

— Ouais et y a pire : je n'ai comme qui dirait pas de vêtements sur moi.

— *Omondieu* ! Il t'a attaquée ?

— C'est un peu plus compliqué que ça. Il était sous la douche quand j'ai débarqué. T'as déjà vu Willie Martin à poil ? Il est nickel. Il était

footballeur professionnel avant de se péter le genou et de se recycler dans le vol de voitures.

— Hum, hum.

— Et donc, les événements se sont succédé et je me suis retrouvée attachée à son lit pourri. Je tire pas régulièrement mon coup, tu sais, parce que je suis difficile question mecs. Mais n'importe qui aurait sauté sur ce gars. C'est un vrai tas de muscles et on rêve de mordre dans ses fesses.

Limage qui m'est venue à l'esprit m'a donné envie de devenir végétarienne.

Willie Martin habitait un loft au deuxième étage d'un entrepôt couvert de graffitis, situé au bout de Stark Street, dans une zone de décrépitude urbaine qui rivalisait avec les quartiers bombardés de Bagdad. Le rez-de-chaussée était occupé par un magasin de pièces détachées.

Je me suis garée derrière la Firebird rouge de Lula et j'ai transféré mon cinq coups Smith & Wesson de mon sac à la poche de ma veste. Je ne suis pas fan de flingues et je n'en porte presque jamais, mais les coups de feu tirés sur ma voiture et les menaces m'avaient fichu la trouille. Je n'avais pas envie de me balader sur Stark Street sans arme. J'ai verrouillé les portières, j'ai préféré éviter le monte-charge métallique qui faisait office d'ascenseur et j'ai monté péniblement les deux volées d'escaliers. J'ai abouti dans un petit hall crasseux, dont l'unique porte affichait la trace d'une botte à talon, pointure 39. J'en ai déduit que Willie n'avait pas répondu tout de suite et que Lula s'était impatientée.

J'ai tourné la poignée et le battant s'est ouvert. J'ai remercié le ciel pour cette petite faveur, car je n'avais à ce jour jamais réussi à enfoncer une porte. J'ai prudemment passé ma tête à l'intérieur et j'ai crié :

— Bonjour !

— Bonjour à toi. Et pas un mot de plus. Je suis pas de bonne humeur. Détache-moi ces menottes de merde et recule parce que j'ai besoin de frites. J'ai besoin d'une tonne de *frites*. Une vraie urgence fast-food.

Lula était au fond de la pièce, un poignet attaché à la tête de lit métallique, l'autre main cramponnée au drap qui couvrait sa nudité.

J'ai sorti une clé de menottes universelle de ma poche en examinant le décor.

— Où sont tes fringues ?

— Il les a emportées. Tu te rends compte ? Il a dit qu'il allait m'apprendre à ne pas lui courir après. J'tassure, on peut pas faire confiance aux hommes. Dès qu'ils ont obtenu ce qu'ils veulent, ils fourrent leur caleçon dans leur poche et ils se barrent. J'sais pas pourquoi il était furibard à ce point-là, je faisais mon boulot, rien de plus. Il m'a demandé : « C'était bon pour toi ? » et j'ai dit : « Oh oui, mon bébé, c'était hyperbon. » Puis j'ai essayé de lui filer les menottes. Putain, j'ai la rage : en fait, c'était même pas si bon. Puis, je suis une chasseuse de primes pro maintenant : je dois les ramener morts ou vifs, avec ou sans leur froc, non ? J'étais bien obligée de le menotter.

— La prochaine fois, rhabille-toi *avant* de menotter un type.

Lula a déverrouillé ses entraves et a noué le drap pour qu'il tienne en place.

— C'est un bon conseil. J'vais m'en rappeler. C'est le genre de tuyau dont j'ai besoin pour devenir une chasseuse de primes première classe. Bon, au moins, il a oublié de faucher mon sac. Ça m'aurait vraiment fait chier.

Elle s'est approchée d'une commode, a sorti d'un tiroir un T-shirt et un short de gym de Willie, qu'elle a enfilés. Puis, elle a rassemblé le reste des habits, les a portés jusqu'à la fenêtre et les a balancés dehors.

— Je commence déjà à me sentir mieux. Merci d'être venue me donner un coup de main. Bonne nouvelle : personne n'a volé ta caisse. Elle est toujours garée le long du trottoir.

Elle est retournée au placard pour emporter le reste des vêtements. Des costumes, des chaussures, des vestes : tout est passé par la fenêtre.

— Tant que je suis sur ma lancée, qu'est-ce qu'on peut encore balancer ? Tu crois que son énorme TV passera ? Eh, pourquoi pas de l'électroménager ? Va me chercher son grille-pain.

Elle a traversé la pièce, a empoigné une petite lampe et s'est approchée de la fenêtre.

— Hé ! a-t-elle crié, la tête dehors, éloignez-vous de cette caisse. Willie, c'est toi ? Qu'est-ce que tu fous, bordel ?

Je l'ai rejointe. Willie Martin frappait ma voiture à coups de masse.

— J'vais t'apprendre à jeter mes fringues par la fenêtre, a-t-il répondu en s'attaquant à l'aile droite.

— Espèce de connard d'éjaculateur précoce ! Gros imbécile ! C'est même pas ma bagnole !

— Oh. Oups. C'est laquelle *la tienne* ?

Lula a sorti le Glock de son sac et a tiré deux fois dans la direction de Willie, qui a préféré débarrasser le plancher. Une des balles a rebondi sur mon toit, l'autre a laissé un petit trou dans le pare-brise.

— Le viseur de ce flingue doit avoir un problème. Je suis désolée.

J'ai descendu les escaliers quatre à quatre et je me suis plantée devant le véhicule pour évaluer les dégâts. Une grosse griffe sur le toit causée par la balle perdue, un trou dans le pare-brise et une balle fichée dans le siège passager. Il fallait ajouter à cela l'aile arrière droite et la portière avant, côté passager, embouties à la masse. Sans compter les dommages occasionnés par mon harceleur fou à l'arrière. Pour couronner le tout, quelqu'un avait taggé à la bombe ENCULÉE sur la portière conducteur.

— Ta bagnole est dans un de ces états, a commenté Lula. T'as vraiment un problème chronique avec tes caisses, toi.

2

Morelli roule désormais en SUV. Avant, il avait un pick-up 4×4 , mais il a changé pour que Bob puisse l'accompagner confortablement. Ce n'est pas un comportement ordinaire pour un Morelli. Les mâles de la famille ont la réputation d'être charmants, mais de boire trop et de négliger le confort de leurs femmes et de leurs enfants. Alors, celui du chien... Je ne sais pas par quel miracle Joe a échappé au Syndrome des mâles Morelli. Pendant longtemps, il avait semblé destiné à suivre les traces de son père, puis, à l'approche de la trentaine, il s'était arrêté de courir après les femmes, de se bagarrer dans les bars et s'était mis à bosser pour devenir un bon flic. Il avait hérité une maison de sa tante Rose, et adopté Bob. Enfin, après des années de sexe avec délit de fuite, il était tombé amoureux de moi. Allez comprendre ! Joe avec une baraque, un chien, un boulot stable et un SUV. Et les jours impairs, il se réveillait avec l'envie de m'épouser. Alors que moi, je n'avais envie de l'épouser que les jours pairs. Donc, jusqu'à ce jour, nous avons échappé à l'engagement.

Quand je suis arrivée chez Morelli, son SUV était garé le long du trottoir. Joe et Bob étaient assis sur le perron. D'habitude, le chien devient fou quand il me voit, il saute partout avec enthousiasme. Là, il est resté à baver, l'air triste.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il ne se sent pas bien, je crois. Il était comme ça quand je suis rentré.

Bob s'est redressé, voûté sur ses pattes.

— Wouf, a-t-il lâché, sans conviction.

Il a recraché une chaussette pleine de bave. Il l'a regardée, puis a levé les yeux sur moi et est devenu tout joyeux. Il s'est mis à bondir en faisant sa danse idiote. Je l'ai serré contre moi et il s'est précipité dans la maison en agitant la queue.

— On peut rentrer à présent, j'imagine, a déclaré Morelli.

Il s'est levé, il a passé un bras autour de mes épaules et m'a attirée contre lui pour m'embrasser. C'est seulement après qu'il a remarqué ma voiture.

— Je suppose que tu n'as pas envie de me dire ce qui est arrivé à la carrosserie ?

— Des coups de masse.

— Bien sûr.

— Tu prends ça bien calmement ?

— Je suis le type le plus calme du monde.

— Pas du tout. C'est le genre de choses qui te rend dingue. Tu hurles toujours quand on me poursuit avec une masse.

— Oui, mais je sais que ça ne te plaît pas. Si je crie, je risque de gâcher mes chances de te déshabiller. Or je suis aux abois. Il faut absolument que je te déshabille. Et puis tu as quitté l'agence de cautionnement, non ? Ta vie va peut-être enfin se calmer. Comment s'est passé l'entretien ?

— J'ai décroché le boulot. Je commence demain.

Je portais un T-shirt et un jean. Morelli m'a souri de toutes ses dents et a glissé ses mains sous mon T-shirt.

— Il faut fêter ça.

Ses caresses étaient agréables, mais je mourais de faim et je ne voulais pas l'encourager à commencer la fête avant d'avoir avalé ma pizza. Il m'a serrée contre lui et m'a embrassée dans le cou. Ses lèvres se sont approchées de mon oreille, puis de ma tempe et quand il s'est arrêté sur ma bouche, je me suis dit que la pizza pouvait attendre.

Et puis j'ai entendu la voiture du livreur qui déboulait dans la rue et s'arrêtait devant la maison. Morelli a jeté un œil en direction du gamin qui en est sorti.

— Si on l'ignore, il s'en ira.

Le fumet de la pizza XL aux poivrons verts et salami, avec supplément fromage, s'échappait du carton que le livreur tenait dans ses bras. L'odeur a remonté le perron et s'est glissée dans la maison. Les griffes de Bob ont résonné sur le parquet ciré du couloir, tandis qu'il sprintait depuis la cuisine.

Morelli s'est écarté et a attrapé Bob par le collier juste au moment où il allait se lancer sur le pauvre garçon.

— Wouf, a fait Bob en s'arrêtant brusquement, la langue pendante,

les yeux exorbités, les pattes raides.

— Notre fête de retrouvailles est légèrement retardée, a commenté Morelli.

— Nous ne sommes pas pressés. Nous avons toute la nuit devant nous.

Le regard de Morelli s'est adouci et s'est fait rêveur. Un peu comme les yeux de Bob, quand il se délecte de gâteaux au caramel Tastykake et que quelqu'un lui caresse le ventre.

— Super, voilà qui me plaît, a renchéri Morelli.

Deux minutes plus tard, nous étions sur le canapé du salon, nous regardions l'émission qui précède le match en mangeant la pizza accompagnée d'une bière.

— J'ai appris que tu bossais sur l'affaire Barroni, ai-je commenté. Ça avance ?

Morelli a repris une part de pizza.

— J'ai mis le paquet. Jusqu'ici, ça n'a rien donné.

Michael Barroni avait mystérieusement disparu huit jours plus tôt. Il était propriétaire d'une jolie maison en plein cœur du Bourg, sur Roebing, et d'une quincaillerie au coin de Rudd et Liberty Street. Il laissait derrière lui une femme, deux chiens et trois fils adultes. L'un d'eux avait terminé ses études en même temps que moi et un autre deux ans plus tôt, en même temps que Morelli. Il n'y avait pas beaucoup de secrets dans le Bourg et d'après les ragots, Michael Barroni n'avait pas de maîtresse, n'était pas joueur et n'avait aucun lien avec la mafia. Sa quincaillerie n'était pas dans le rouge. Il n'était pas en dépression, il ne buvait pas plus que de raison et n'était pas accro au Levitra.

Il avait été vu pour la dernière fois en train de verrouiller la porte arrière de son magasin en fin de journée. Il était monté dans sa voiture, avait démarré et... *pouf*. Plus de Michael Barroni.

— Tu as retrouvé sa bagnole ?

— Non. Pas de caisse, pas de cadavre, pas de signe de lutte. Il était seul quand Sol Rosen l'a vu fermer sa boutique et partir. Sol nous a raconté qu'il sortait les poubelles de son resto, quand il l'a vu s'en aller. Selon lui, Barroni avait l'air normal. Peut-être légèrement préoccupé. Barroni lui a fait signe sans rien dire.

— Tu crois que c'est un crime crapuleux ? Que Barroni s'est trouvé au mauvais endroit au mauvais moment ?

— Non. Barroni habitait à quatre rues de sa quincaillerie. Tous les jours, il rentrait directement chez lui. Quatre pâtés de maisons dans le Bourg. Si quelque chose lui était arrivé sur son trajet habituel, quelqu'un l'aurait vu ou entendu. Le jour où il a disparu, il n'a pas emprunté ce chemin : il est allé ailleurs.

— Et s'il en avait eu marre de tout ? S'il avait décidé de rouler en direction de l'ouest et de ne s'arrêter qu'une fois arrivé à Flagstaff ?

Morelli a donné sa croûte de pizza à Bob.

— Je vais te dire un truc qui doit rester entre nous. Deux autres types ont disparu le même jour que Barroni. Ils habitaient tous les deux sur Stark Street. C'est une rue dangereuse : un disparu ne suffit pas à faire la une des journaux. À vrai dire, personne n'y a prêté attention sur le moment. Je suis tombé sur eux en passant en revue la base de données des personnes disparues. Ces deux types sont proprios d'un commerce qu'ils ont fermé en fin de journée et on ne les a jamais revus. Un des deux était très stable. Il avait une femme et des gosses, il allait à la messe. Il tenait un bar sur Stark mais il était clean. L'autre, Benny Gorman, possédait un garage où il revendait des pièces détachées pour une bouchée de pain. Il a fait de la taule pour vol à main armée et vol de voiture. Il y a deux mois, il s'est fait coincer pour agression à main armée. Il a attaqué un gars avec un cric et failli le tuer. Il était censé passer devant le juge la semaine dernière, sauf qu'il ne s'est pas présenté au tribunal. En temps normal, je dirais qu'il s'est barré pour éviter son procès, mais cette fois, je n'en suis pas certain.

— Est-ce que Vinnie a payé la caution de Gorman ?

— Oui. J'en ai parlé à Connie. Elle a confié le dossier à Ranger.

— Tu crois que ces trois affaires sont liées ?

Le programme a été interrompu par une pub et Morelli s'est mis à zapper.

— Je ne sais pas. J'ai juste la sensation que la coïncidence est troublante.

J'ai tendu le dernier morceau de pizza à Bob et je me suis serrée contre Morelli.

— En ce moment, j'ai d'autres sensations, a déclaré Morelli en passant son bras autour de mes épaules.

Ses doigts ont glissé le long de mon cou, puis sur mon bras.

— Tu veux que je te décrive ces sensations ? a insisté Morelli.

Mes orteils se sont recroquevillés dans mes chaussures et je me suis

mise à chauffer à plusieurs endroits assez intimes. Je n'ai rien vu de la suite du match.

Morelli est un lève-tôt à plus d'un égard. Je me souvenais qu'il avait embrassé mon épaule nue et m'avait susurré une proposition indécente avant de quitter le lit. Il était revenu un peu plus tard, les cheveux mouillés par la douche. Il m'avait à nouveau embrassée et m'avait souhaité bonne chance pour mon nouveau boulot. Puis il avait filé... débarrasser Trenton des méchants.

Il faisait encore noir dans la chambre. Le lit était chaud et confortable. Bob était étendu sur le matelas, du côté de Morelli, et ronflait doucement sur l'oreiller. Je me suis tapie sous la couette et quand j'ai rouvert les yeux, le soleil inondait la pièce à travers une fente dans les rideaux. J'ai eu un moment de délicieuse satisfaction, immédiatement suivi par une montée de panique. D'après le réveil posé sur la table de nuit, il était 9 heures. J'étais affreusement en retard pour mon premier jour à l'usine de boutons !

Je me suis précipitée hors du lit, j'ai ramassé mes vêtements sur le sol et je les ai enfilés. J'ai fait l'impasse sur le maquillage et le coup de peigne. Pas le temps. J'ai couru dans les escaliers, j'ai empoigné mon sac et mes clés de voiture sans ralentir. Je suis sortie de la maison comme une flèche.

Je me suis faufilée de mon mieux dans la circulation et quand je suis arrivée dans le parking de l'usine, c'était sur les chapeaux roues. Je me suis garée, j'ai bondi hors du véhicule et je me suis mise à courir dès que mes pieds ont touché le sol. Il était 9 h 30. J'avais une heure et demie de retard.

Pour gagner du temps, j'ai pris l'escalier et quand j'ai freiné devant le bureau d'Alizzi, j'étais en nage.

— Vous êtes en retard.

— Oui, mais...

Il a agité son doigt sous mon nez.

— Ce n'est pas bien. Je vous avais dit d'être à l'heure. Et regardez-vous un peu ! Vous portez un T-shirt ! Si vous arrivez en retard, vous pourriez au moins porter une tenue décolletée et me montrer vos seins. Vous êtes virée ! Dehors.

— Non ! Donnez-moi une autre chance. Rien qu'une. Si vous me

l'accordez, je vous promets de mettre une tenue décolletée demain.

— Et vous ferez un acte obscène ?

— Quel genre d'acte obscène ?

— Quelque chose de très, très, très obscène. Qui impliquerait de la nudité et un échange de fluides corporels.

— Beurk. Non !

— Alors, vous êtes encore virée.

— C'est dégoûtant. Je vais porter plainte contre vous pour harcèlement sexuel.

— Ça ne fera qu'asseoir ma réputation.

Gifle mentale.

— Bon, très bien. De toute façon, je n'avais pas envie de ce boulot.

J'ai tourné les talons pour sortir du bureau d'Alizzi, j'ai redescendu les escaliers, traversé la réception puis le parking et j'ai rejoint ma voiture cabossée, criblée de balles et taguée. J'ai donné un coup dans la portière, je l'ai ouverte et je me suis glissée derrière le volant. J'ai mis Metallica à fond sur la stéréo, monté le son jusqu'à sentir mes plombages vibrer et démarré en trombe.

Quand j'ai déboulé sur Hamilton, je me sentais mieux. J'avais toute la journée pour moi. Je ne gagnais peut-être pas d'argent, mais demain était un autre jour. Je me suis arrêté chez Tasty Pastry pour acheter un sac de donuts et j'ai remonté trois rues, jusqu'à chez Mary Lou Stankovic. Elle était ma meilleure amie à l'école. Désormais, elle est mariée et élève une kyrielle de mômes. Nous sommes toujours amies, même si nos chemins ne se croisent plus aussi souvent qu'avant.

J'ai accompli une véritable course d'obstacles entre ma voiture et la porte d'entrée, pour éviter vélos, figurines démembrées, ballons de foot dégonflés, voitures télécommandées, Barbie décapitées et pistolets en plastique effrayants de réalisme.

— *Omondieu* ! s'est exclamée Mary Lou en ouvrant la porte. L'ange de la miséricorde. Ce sont des donuts ?

— Tu en as besoin ?

— Ce dont j'ai vraiment besoin, c'est d'une nouvelle vie, mais je me contenterai des beignets.

Je lui ai tendu le sac et je l'ai suivie dans la cuisine.

— Tu as une belle vie et tu l'aimes plus que tout.

— Pas aujourd'hui. J'ai trois marmots malades à la maison, le chien a la diarrhée et je crois qu'il y avait un trou dans le préservatif qu'on a

utilisé hier soir.

— Tu ne prends pas la pilule ?

— Je fais de la rétention d'eau, avec la pilule.

J'entendais les enfants dans le salon, ils toussaient devant la télé et se disputaient en geignant. Les petits de Mary Lou étaient mignons quand ils dormaient et pendant le quart d'heure qui suivait leur bain. Le reste du temps, ils étaient une pub vivante pour la contraception. Ils n'étaient pas méchants. Bon, d'accord, ils démembraient toutes les poupées qui franchissaient le seuil, mais ils n'avaient pas fait griller le chien au barbecue. Pas encore, du moins. C'était bon signe, non ? Le problème des gosses de Mary Lou, c'est qu'ils débordaient d'énergie. D'après elle, c'était une tare héritée du côté Stankovic de la famille. Moi, je pense qu'il fallait mettre ça sur le compte de la boulangerie. Personnellement, c'est de là que je tirais mon énergie.

Dès que Mary Lou a ouvert le sac, les enfants se sont précipités dans la cuisine.

— Ils entendraient un froissement de papier de boulangerie à un kilomètre de distance, a déploré Mary Lou.

J'avais apporté quatre donuts. J'en ai tendu un à chaque marmot. Leur mère et moi, nous nous sommes partagé le dernier avec un café.

— Quoi de neuf ? m'a-t-elle demandé.

— J'ai démissionné de mon boulot à l'agence de cautionnement.

— Pour une raison précise ?

— Non. Mon raisonnement était un peu vague. J'ai décroché un poste à l'usine de boutons, mais j'ai passé la nuit à fêter ça avec Joe, j'ai eu une panne d'oreiller ce matin, je suis arrivée en retard pour mon premier jour et je me suis fait virer.

Mary Lou a bu une gorgée de café et m'a regardée d'un air coquin.

— Ça valait le coup ?

— Oui, ai-je reconnu après un instant de réflexion.

Mary Lou a secoué la tête.

— Ce gars te donne de bonnes raisons d'avoir des ennuis depuis que tu as cinq ans. Je ne comprends pas pourquoi tu ne l'épouses pas.

Mon raisonnement était un peu vague sur ce coup-là aussi.

La matinée tirait à sa fin quand j'ai quitté Mary Lou. J'ai traversé High Street et je me suis garée devant chez mes parents. Ils habitent

une petite maison sur un petit terrain. Il y a trois chambres et une salle de bains à l'étage ; un salon, une salle à manger et une cuisine au rez-de-chaussée. La maison a un mur mitoyen avec son clone symétrique, qui appartient à Mabel Markowitz. Mabel est incroyablement vieille. Son mari est mort et ses enfants ont quitté le nid. Elle vit donc seule et passe son temps à préparer des gâteaux et à regarder la télé. Sa moitié de façade est peinte couleur caca d'oie, parce que la peinture était en solde. La partie de mes parents est jaune moutarde et marron foncé. Je ne sais pas laquelle des deux est la pire. En automne, ma mère dépose des citrouilles sur le perron et l'ensemble donne plutôt bien. Au printemps, en revanche, la palette de couleurs donne envie de se pendre.

Comme nous étions fin septembre, les citrouilles étaient de sortie et une sorcière en carton perchée sur un balai était placardée sur la porte d'entrée. Quatre semaines nous séparaient encore de Halloween, mais, dans le Bourg, les fêtes, c'est du sérieux.

Mamie Mazur m'a ouvert dès que j'ai posé le pied sur la dernière marche. Elle a emménagé avec mes parents quand Papy Mazur a reçu un aller simple pour le paradis, en remerciement de plus d'un demi-siècle de graisse de bacon et de biscuits au beurre.

— On a entendu dire que tu avais démissionné. On a pas arrêté de te téléphoner, mais tu ne réponds pas. Il me faut tous les détails. J'ai rendez-vous chez l'esthéticienne cet après-midi, je veux *tout* savoir.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter, ai-je répliqué en suivant Mamie dans le hall. Je me suis juste dit qu'il était temps de changer.

— C'est tout ? Il était temps de changer ? Je ne peux pas raconter cette version-là : elle n'a aucun intérêt. Et si je leur disais que tu es enceinte ? Ou alors que tu as une maladie du sang très rare ? Ou que ta tête a été mise à prix, si tu ne cessais pas tes activités de chasseuse de primes ?

— Désolée, rien de tout ça n'est vrai.

— Aucune importance ! Tout le monde sait qu'il ne faut pas croire tout ce qu'on entend.

Ma mère était assise à la table de la salle à manger, des ronds de papier étalés devant elle. Ma sœur Valérie se mariait dans une semaine et notre mère se débattait toujours avec les plans de table.

— Ça ne marchera jamais, a-t-elle décrété. On ne peut pas asseoir assez de gens à ces tables rondes. Je vais devoir mettre les Kruger à des

tables différentes. Et personne ne s'entend avec la vieille Mme Kruger.

— Tu devrais laisser tomber le plan de tables, lui a conseillé Mamie. Tu ouvres les portes de la salle et tu les laisses se battre pour les chaises.

J'adorais ma sœur, mais je l'aurais bien déportée en Bosnie, si j'avais été sûre de ne pas me faire choper et si ça m'avait permis d'échapper à son mariage. J'étais censée être son témoin et, faute d'investissement et d'un échantillon de tissu fiable, ma robe me faisait ressembler à une aubergine géante.

— On a entendu dire que tu avais démissionné, a glapi ma mère. Dieu merci. Je vais enfin pouvoir m'endormir tranquille, en sachant que tu ne traînes pas dans les pires quartiers de la ville à pourchasser des criminels. Et tu as un super poste à l'usine de boutons. Marjorie Kuzak a appelé hier et nous a tout expliqué. Sa fille travaille aux ressources humaines.

— En fait, je me suis fait virer aujourd'hui.

— Déjà ? Comment as-tu pu te faire renvoyer le premier jour ?

— C'est compliqué. Tu ne connais personne qui embauche, par hasard ?

— Quel genre de travail est-ce que tu cherches ? m'a demandé Mamie.

— Un boulot professionnel. Avec des possibilités de carrière.

— J'ai vu une annonce au pressing, a déclaré Mamie. Pour l'évolution, je ne sais pas, mais ils font du nettoyage professionnel. Je vois beaucoup de gens qui y amènent leurs costumes ou leurs tailleurs.

— J'imaginai un emploi qui représente un défi.

— Le pressing, c'est un défi, a insisté Mamie. Ce n'est pas facile de faire partir toutes ces taches. Et puis il faut avoir le sens du contact. Je les entends toujours parler derrière le comptoir et se plaindre que c'est difficile de trouver quelqu'un qui sache gérer les clients.

— Et personne ne te tirerait dessus, a renchérit ma mère. Personne ne dévalise les pressings.

Je devais avouer que cet aspect me tentait. Ça pourrait être agréable de ne pas redouter de me faire tirer dessus. Je pourrais travailler temporairement au pressing, en attendant de trouver le job idéal.

Je me suis servi un café et j'ai passé la tête dans le frigo en quête de nourriture. Je me suis décidée pour une part de tarte aux pommes et j'ai ramené le tout dans la salle à manger, où ma mère était toujours

occupée avec ses tables en papier.

— Quoi de neuf dans le Bourg ? ai-je voulu savoir.

— Harry Farstein est mort hier. Crise cardiaque. Il est chez Stiva.

— La veillée funéraire est ce soir. Ça va être super. Toute sa loge sera là. Et Lydia Farstein est la plus grande actrice du Bourg. Elle va en faire des tonnes. Si tu n'as rien de mieux à faire, tu devrais m'accompagner. Ça m'arrangerait que quelqu'un me dépose.

Mamie adorait les veillées funèbres. La maison funéraire de Stiva était le centre social du Bourg. Me faire amputer le pouce me tentait plus qu'une soirée là-bas.

— Et tout le monde va parler de l'affaire Barroni, a ajouté Mamie. Je n'arrive pas à croire qu'il n'ait pas réapparu. C'est comme s'il avait été enlevé par des Martiens.

Ça, ça m'intéressait. Morelli enquêtait sur la disparition de Barroni et Ranger sur celle de Gorman : les deux étaient peut-être liées. Même si j'étais contente de ne pas bosser sur ces dossiers, je me sentais légèrement hors du coup. Oui, j'avoue, ma curiosité était piquée.

— D'accord, je viendrai te chercher à 19 heures.

— Ton père a renversé de la sauce tomate sur son pantalon gris. Si tu vas postuler au pressing, ça t'embêterait de l'emmener ? Ça m'éviterait d'y aller moi-même.

Une demi-heure plus tard, j'étais engagée chez Xtra Propre. De 7 à 15 heures. Ils étaient ouverts sept jours sur sept et j'ai accepté de travailler les week-ends. Le salaire n'était pas terrible, mais je pouvais porter un jean et un T-shirt. Et ils m'ont confirmé ne jamais avoir été dévalisés. À ce jour, aucun de leurs employés ne s'était fait tirer dessus, pendant ses heures de travail. Je leur ai confié le pantalon taché et j'ai promis de me présenter le lendemain dès 7 heures.

Je ne me sentais pas aussi nauséuse qu'après avoir décroché le poste à l'usine de boutons. Je faisais des progrès, non ?

J'ai descendu Hamilton et je me suis arrêtée à l'agence de cautionnement pour saluer mes anciennes collègues.

— Regardez ce que le vent nous a apporté, a fait Lula en me voyant. J'ai appris que tu avais été engagée à l'usine de boutons. Comment ça se fait que tu ne bosses pas ?

— J'ai passé la nuit avec Morelli et j'ai eu une panne d'oreiller. Du

coup, je suis arrivée en retard.

— Et alors ?

— Eh ben, je me suis fait virer.

— C'est rapide. T'as un talent fou. La plupart des gens mettent plusieurs jours avant de se faire virer.

— Ça vaut peut-être mieux comme ça. J'ai déjà trouvé un autre job chez Xtra Propre.

— Tu as des réducs ? J'ai des fringues à envoyer au pressing. Tu pourrais venir les chercher ici demain, sur ton chemin.

— Oui, pourquoi pas. Il y a des affaires sympas ? ai-je demandé en jetant un œil à la petite pile de dossiers sur le bureau de Connie.

— Oui, tout est sympa, a raillé Connie. On a un violeur, un type qui bat sa femme et quelques dealers.

— Cet aprèm, je m'occupe de la VD, m'a annoncé Lula.

— VD ?

— Violence domestique. Chaque minute compte depuis que je suis chasseuse de primes, alors j'utilise des abréviations. Genre je m'occupe de la VD l'AM.

J'ai entendu Vinnie grommeler dans son bureau :

— Quelle merde ! Qui aurait cru que ma vie en arriverait là ?

Vinnie a passé sa tête par la porte de son bureau.

— J't'ai donné du boulot quand tu en avais besoin et, maintenant, tu me lâches. C'est ça, ton idée de la gratitude ?

Vinnie mesure quelques centimètres de plus que moi et il a le corps mince et mou d'un furet. Son teint est méditerranéen. Ses cheveux ont l'air plaqués à l'huile d'olive, il porte des chaussures à bout pointu et des tas de breloques en or. C'est le pervers de la famille. Il est marié à la fille de Harry le Marteau. Et malgré ses nombreux défauts – ou peut-être *grâce* à ses défauts – ce n'est pas un mauvais garant de cautions judiciaires. Il comprend le fonctionnement des petits criminels.

— Tu ne m'as pas donné le boulot. J'ai dû te faire chanter pour l'obtenir. Et mes chiffres étaient bons quand je bossais pour toi. Mon taux d'appréhensions était proche des quatre-vingt-dix pour cent.

— T'avais du bol.

C'était vrai.

Lula a empoigné son grand sac en cuir noir dans le tiroir du bas des classeurs suspendus et l'a glissé sous son bras.

— J'y vais. Je vais choper ce VD et lui botter l'arrière-train jusqu'à la

porte de la prison.

— Non ! s'est exclamé Vinnie. Pas question. Botter le cul, c'est pas tout à fait légal. Tu vas te présenter et lui passer les menottes. Puis tu l'escorteras jusqu'au poste, d'une façon civilisée.

— Bien sûr, je le savais.

— Il vaudrait mieux que tu l'accompagnes. Comme tu as l'air de n'avoir rien de mieux à faire...

— Je commence un nouveau boulot demain. J'ai décroché un poste chez Xtra Propre.

Les yeux de Vinnie se sont illuminés.

— Tu as un tarif préférentiel ? J'ai une tonne de linge à amener au pressing.

— Ça ne me gênerait pas que tu m'accompagnes, a admis Lula. Ce type, ce sera plié en deux secondes : au revoir et merci. Une fois qu'on aura déposé son pauvre cul au poste de police, on pourrait aller manger un hamburger.

— Je ne veux pas m'en mêler.

— T'as qu'à rester dans la Firebird. Ça ne me prendra qu'une minute de lui mettre les menottes et de traîner son... enfin, je veux dire, de l'escorter jusque chez les flics.

— D'accord, mais je ne veux *vraiment* pas m'en mêler.

Une demi-heure plus tard, nous étions dans un quartier de HLM de l'autre côté de la ville et Lula roulait au pas sur Carter Street, à la recherche du 2475A.

— Voilà mon plan. Tu restes dans la bagnole pendant que je vais choper le mec. Dans mon sac, j'ai mon spray au poivre, un Taser, une lampe torche pour lui écraser la gueule si nécessaire, deux paires de menottes et mon AC.

— AC ?

— Argument choc. C'est le surnom que je donne à mon Glock.

Elle s'est garée le long du trottoir et a indiqué un immeuble d'un geste du pouce.

— C'est là. Je reviens dans une minute.

— Tâche de garder tes vêtements.

— Ha ha. Très drôle.

Lula s'est dirigée vers la porte et a frappé. On lui a ouvert, elle est

entrée et le battant s'est refermé derrière elle. J'ai consulté ma montre et j'ai décidé de lui accorder dix minutes. Après ça, j'interviendrais, même si je ne savais pas encore comment. J'appellerais la police. Ou Vinnie. Je me planterais devant l'appartement en criant *Au feu !* Ou je choisirais l'option la moins tentante : j'irais voir ce qui lui arrivait à l'intérieur.

Heureusement, je n'ai pas eu à prendre de décision, parce qu'après deux minutes exactement, la porte s'est ouverte, Lula est tombée sur le seuil, elle a roulé et atterri sur un lopin de terre qui aurait été du gazon dans un quartier plus prospère. La porte a claqué derrière elle. Lula s'est remise debout tant bien que mal, a tiré sur sa minijupe en lycra vert caca d'oie, histoire de couvrir ses fesses, et est retournée d'un pas décidé vers la porte.

— Ouvrez ! Ouvrez immédiatement ou vous allez avoir de grosses emmerdes.

Elle a essayé la poignée, a sonné puis a donné des coups de talons aiguilles dans le battant. Sans résultat. Elle s'est tournée vers moi.

— T'inquiète. C'est juste un petit contretemps. Y pigent pas la gravité de la situation.

Je me suis enfoncée dans mon siège et intéressée au fonctionnement de ma ceinture de sécurité.

— Je vous donne une dernière chance d'ouvrir cette porte et puis je vais passer à l'action, a hurlé Lula.

Rien.

— Hum.

Elle s'est éloignée de l'entrée pour s'approcher d'une fenêtre. À travers les rideaux tirés, on percevait la lueur vacillante d'un écran de télévision. Lula s'est mise sur la pointe des pieds pour tenter d'ouvrir, sans succès.

— Je commence à en avoir assez ! Vous savez ce que je pense ? Un accident est très vite arrivé.

Lula a sorti sa grosse Maglite de son sac, qu'elle a ensuite posée sur le sol, puis elle a cassé la fenêtre avec la lampe torche. Quand elle s'est penchée pour récupérer son sac, ce qui restait de la fenêtre a explosé à cause d'un coup de feu tiré de l'intérieur. Si elle n'avait pas fait ce mouvement, les chirurgiens de l'hôpital St Francis auraient passé le reste de l'après-midi à retirer les morceaux de verre de son corps.

— Putain ! a beuglé Lula.

Elle a piqué un sprint jusqu'à la voiture, a failli arracher la portière conducteur, et s'est jetée derrière le volant. Un deuxième coup de feu a été tiré de la fenêtre.

— Cet imbécile de fils de pute m'a tiré dessus !

— Oui. Ça m'impressionne que tu arrives à courir comme ça avec ces talons !

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il me canarde. Il n'avait aucune raison de faire ça.

— Tu as cassé sa fenêtre.

— C'était un accident.

— Pas du tout, je t'ai vu faire avec la Maglite.

Lula a démarré si vite qu'elle a laissé des traces de pneu sur la route.

— Ce type est un malade. Il faudrait le dénoncer. Il faudrait l'arrêter.

— *Tu* étais censée l'arrêter.

— *J'étais censée l'escorter.* Vinnie a été très clair là-dessus. *Tu l'escortes.* Et je pourrais l'escorter sans problème, sauf que j'ai la dalle, faut que je mange un truc. Je bosse mieux quand mon ventre est plein. Je peux emmener ce salaud qui bat sa femme quand je veux, alors pourquoi me presser ? Autant avaler un hamburger d'abord, voilà ce que je me dis. Et puis, il est peut-être plutôt de la catégorie de Ranger. Je ne voudrais pas marcher sur ses platebandes. Tu sais que Ranger adore faire joujou avec les flingues.

— Je pensais que tu adorais toi aussi manipuler les armes à feu.

— Je veux pas m'accaparer le truc.

— Comme c'est attentionné de ta part !

— Ouais, je suis super attentionnée, a renchéri Lula en rejoignant le drive de Cluck-in-a-Bucket. J'envisage sérieusement de confier ce dossier à Ranger.

— Et s'il n'en veut pas ?

— Tu crois qu'il refuserait une affaire en or comme ça ?

— Oui.

— Hum. Ça serait chiant.

Lula a commandé un Cluck Burger au fromage, une grande portion de frites, un milkshake au chocolat et une tarte aux pommes. Comme je n'étais pas d'humeur Cluck-in-a-Bucket, j'ai passé mon tour. Lula a avalé sa dernière bouchée de tarte et a consulté sa montre.

— J'irais bien rechercher ce débile minable, mais il se fait tard, tu ne trouves pas ?

— Il va être 15 heures.

— Presque l'heure de laisser tomber.

Surtout pour moi, qui avais laissé tomber la veille.

3

Bien que je ne sois pas la meilleure cuisinière du monde, j'ai quelques spécialités qui, pour la plupart, contiennent du beurre de cacahuètes. On ne peut pas se planter avec un ingrédient pareil. Aujourd'hui, pour le dîner, je m'étais préparé un sandwich au beurre de cacahuètes, olives et chips. Une recette efficace, car elle combine à elle toute seule des fruits secs, des légumes et les féculents contenus dans le pain blanc de mauvaise qualité. J'étais debout dans la cuisine et je faisais descendre mon repas avec une Corona bien fraîche, quand Morelli m'a appelée.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je mange.

— Pourquoi tu ne manges pas chez moi ?

— Je ne vis pas chez toi.

— Tu vivais chez moi, hier soir.

— J'étais *en visite* chez toi hier soir, c'est pas pareil. Vivre chez quelqu'un, ça implique un engagement et de l'espace réservé dans une armoire.

— On est pas hyperdoués pour l'engagement, d'accord, mais je suis prêt à mettre de l'espace à disposition dans mon dressing contre du sexe torride cinq jours sur sept.

— Bon Dieu !

— Bon, d'accord, quatre jours sur sept, mais c'est ma dernière offre. Comment va ton nouveau boulot à l'usine de boutons ?

— Je me suis fait virer par ta faute. Je suis arrivée en retard le premier jour.

J'ai senti que Morelli souriait au bout du fil.

— Je suis le meilleur, non ?

— Je me suis fait engager chez Xtra Propre. Je commence demain.

— On devrait fêter ça.

— Pas question ! C'est comme ça que j'ai perdu ma place à l'usine. Tu ne me demandes pas si je peux t'avoir un tarif réduit au pressing ?

— Je ne lave pas mes vêtements. Je les porte jusqu'à ce qu'ils soient usés, puis je les jette.

J'ai terminé mon sandwich et j'ai avalé la bière.

— Je dois filer. J'ai promis à Mamie de passer la chercher à 19 heures pour l'emmener à la veillée funéraire de Harry Farstein, chez Stiva.

— Je ne peux pas concurrencer un événement pareil, a reconnu Morelli.

Quand je suis arrivée devant chez mes parents, Mamie m'attendait sur le seuil. Elle portait un pantalon bleu, un chemisier à fleurs du même ton, un cardigan en coton blanc et des tennis blanches. Son énorme sac en cuir noir était fiché sous son bras. Ses cheveux gris coiffés en boucles serrées couvraient son crâne rose. Ses ongles fraîchement manucurés étaient peints en rouge vif et son rouge à lèvres était assorti.

— Je suis prête, m'a-t-elle annoncé en trotinant jusqu'à ma voiture. Si on ne se dépêche pas, on n'aura plus que les places du fond. Il va y avoir du monde ce soir et, depuis que Spiro est parti, Stiva ne s'en sort pas avec l'organisation. Spiro était un sale petit cafard, mais il était capable de mettre de l'ordre dans une foule comme personne.

Spiro était le fils de Constantine Stiva. J'étais allée à l'école avec lui. Je pense que, sans le vouloir, j'ai dû l'aider à disparaître. C'était un personnage louche, mêlé à des trafics en tout genre. Il avait essayé de nous tuer toutes les deux, Mamie et moi. La fusillade à la maison funéraire avait été suivie d'un incendie spectaculaire et Spiro avait profité de la confusion pour se volatiliser.

Quand j'ai reçu les messages disant JE SUIS DE RETOUR ET TU ME CROYAIS MORT ?, Spiro a surgi parmi les cinglés que je croyais capables de me menacer. C'est triste à dire, mais il n'était qu'un suspect parmi bien d'autres. Et sans doute pas le plus probable. Il avait beaucoup de défauts, mais il n'était pas bête. Et je ne l'imaginais pas motivé par la vengeance. Spiro courait plutôt après l'argent et le pouvoir.

Le salon funéraire était sur Hamilton, à quelques rues de l'agence. Il avait été reconstruit après l'incendie et le bâtiment actuel était

constitué en partie d'une construction en briques récentes et en partie d'un manoir victorien. La façade était bardée d'aluminium blanc avec des volets noirs, un vaste porche ceinturait deux côtés de l'édifice. Une partie des salons et toutes les salles d'embaumement étaient situées dans la nouvelle annexe en briques à l'arrière. Les salons les plus prisés étaient en façade. Stiva leur avait donné des noms : le Salon Bleu, le Salon Repose en Paix et le Salon Sommeil Présidentiel.

Les lieux étaient à cinq minutes en voiture de chez mes parents. J'ai déposé Mamie devant et je suis allée me garer dans la rue, cinquante mètres plus loin. Quand je suis arrivée chez Stiva, Mamie m'attendait à l'entrée du salon Sommeil Présidentiel.

— Je ne sais pas pourquoi ils appellent ça le Sommeil Présidentiel. C'est pas comme si Stiva se chargeait des funérailles de gens importants. C'est bidon, comme nom.

Le salon Sommeil Présidentiel était le plus grand de tous et il était déjà plein à craquer. Lydia Farstein était dans le fond, une main théâtralement posée sur le cercueil ouvert. Elle avait plus de soixante-dix ans et semblait étonnamment heureuse pour une femme qui venait de perdre son mari après plus de cinquante ans de vie commune.

— On dirait que Lydia a tâté de la bouteille, a fait remarquer Mamie. La dernière fois que je l'ai vue d'aussi bonne humeur, c'était... ah non, jamais. Je vais aller lui présenter mes condoléances et jeter un œil à Harry.

Regarder les morts ne faisait pas partie de mes activités favorites, j'ai donc laissé Mamie s'avancer seule et j'ai flâné jusqu'au hall d'entrée, où des gâteaux secs étaient offerts à l'assistance.

J'ai avalé quelques gâteaux nature et quelques-uns aux épices, puis j'ai senti un picotement dans ma nuque. Je me suis retournée et j'ai vu Mamie Bella, la grand-mère de Morelli, m'observer de loin d'un air mauvais. Mamie Bella est une vieille dame à cheveux blancs qui s'habille en noir et a l'air tout droit sortie d'un des trois volets du *Parrain*. Elle a des visions et jette des sorts aux gens. Et elle me fiche une frousse bleue.

Bitsy Mullen était à côté de moi à la table des gâteaux.

— *Omondieu*, j'espère que c'est toi qu'elle fusille du regard et pas moi. La semaine dernière, elle a jeté le mauvais œil à Francine Blainey et la pauvre a eu des gros boutons d'herpès partout sur la figure.

Le mauvais œil, c'est le vaudou de Mamie Bella. Elle pose un doigt

près de son œil, marmonne une phrase rituelle et une catastrophe s'abat sur la victime. C'est un peu comme croire aux enfers. On espère que c'est des bobards, mais on n'en est jamais vraiment sûre.

— Je parie que Francine a eu de l'herpès à cause de son petit ami, ai-je dit à Bitsy. C'est un gros nul.

— Je ne veux pas courir de risque. Je vais me cacher dans les toilettes jusqu'à la fin de la veillée. Oh non ! *Omondieu*, elle arrive. Qu'est-ce que je fais ? Je n'arrive plus à respirer. Je vais m'évanouir.

— Si ça se trouve, elle veut juste un gâteau sec.

Je n'étais pas convaincue moi-même. Mamie Bella gardait son regard perçant fixé droit sur moi. J'avais déjà vu cette expression et ça ne me disait rien de bon.

— Vous ! s'est-elle écriée en me pointant d'un doigt accusateur. Vous avez brisé le cœur de mon Joseph.

— Non, pas du tout. Je le jure devant Dieu.

— Avez-vous une bague au doigt ?

— N... N... Non.

— C'est un scandale. Vous causez le déshonneur de ma famille. Une femme respectable serait mariée et aurait des enfants. Vous allez chez lui, vous le tentez avec votre corps et puis vous vous en allez. Vous devriez avoir honte. Honte. Honte. Je devrais vous jeter le mauvais œil. Faire tomber toutes vos dents et grisonner vos cheveux. Faire rapetisser vos parties intimes jusqu'à ce qu'il n'en reste rien.

Mamie Mazur jouait des coudes pour atteindre la table avec les gâteaux.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce qui se disait à propos des parties intimes ?

— Votre petite-fille est une Jézabel. Elle va et vient dans le lit de mon Joseph.

— La moitié des filles du Bourg ont fait des allées et venues dans son lit, a répliqué Mamie Mazur. Qu'est-ce que je raconte ? La moitié des filles du New Jersey, oui.

— Pas ces derniers temps, suis-je intervenue. Il est différent, maintenant.

— Je vais lui jeter le mauvais œil, a repris Mamie Bella. Je vais transformer ses parties intimes en poussière.

— Il faudra d'abord me passer sur le corps.

Bella a plissé tout son visage.

— Ça pourrait s'arranger.

— Vous feriez bien de faire gaffe, ma vieille, a vitupéré Mamie. Il vaut mieux ne pas me mettre en colère. Je suis une sainte terreur quand je suis en rogne.

— Ha ! Vous ne me faites pas peur. Reculez, je vais jeter le mauvais œil.

Mamie a sorti un .45 à canon long de son grand sac en cuir noir et l'a braqué sur Bella.

— Si vous approchez votre doigt de votre œil je vous creuse un trou dans la tête si gros que vous pourrez y rentrer une patate.

Les yeux de Bella se sont mis à rouler dans tous les sens.

— J'ai une vision. J'ai une vision.

J'ai arraché son arme à Mamie et je l'ai jetée dans son sac.

— Ne lui tire pas dessus ! Ce n'est qu'une vieille folle.

Bella est revenue parmi nous.

— Une vieille folle ? Une vieille folle ? Je vais vous montrer si je suis une vieille folle. Je vais vous donner une correction. Que quelqu'un m'apporte un bâton. Je jetterai le mauvais œil à tout le monde si on ne m'apporte pas un bâton !

— Personne ne corrige ma petite-fille. Et puis, regardez autour de vous : vous voyez des bâtons ? On n'est pas dans les bois ! Vous avez un sacré problème : vous devriez apprendre à vous détendre.

Bella a saisi Mamie Mazur par le nez. Son geste a été si rapide que Mamie n'a rien vu venir.

— Vous êtes un démon ! a hurlé Bella.

Mamie Mazur a frappé Bella sur la tête avec son grand sac en cuir, mais la vieille folle n'a pas lâché prise. Mamie l'a frappée une seconde fois et elle s'est recroquevillée. Elle n'avait toujours pas lâché le nez de Mamie.

J'étais prise dans la bagarre, je me débattais pour essayer de repousser Bella. Mais Mamie faisait de tels moulinets avec son sac, qu'elle m'a envoyée au tapis.

Pendant ce temps, Bitsy Mullen sautillait sur place en se tordant les mains et en criant :

— À l'aide ! Arrêtez ! Que quelqu'un fasse quelque chose.

Mme Lubchek se tenait derrière Betsie, à la table des gâteaux, et contemplait la scène.

— Oh, pour l'amour de Dieu, a fait Mme Lubchek en levant les yeux

au ciel.

Elle a attrapé la cruche de thé glacé et en a jeté le contenu sur Mamie Bella et Mamie Mazur.

La vieille sorcière a enfin lâché le nez de Mamie Mazur pour inspecter sa tenue.

— Je suis trempée. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Du thé glacé, a froidement répondu Mme Lubcheck. Je vous ai versé du thé glacé dessus.

— Je vais vous transformer en artichaut.

— Il faut vous faire soigner, a rétorqué Mme Lubcheck. Vous êtes complètement cinglée.

Stiva est arrivé en courant, la mère de Joe sur les talons.

— Nous sommes à court de thé glacé, a annoncé Mme Lubcheck à Stiva.

— J'ai une vision ! a éructé Mamie Bella, dont les yeux s'étaient remis à rouler. Je vois du feu ! Un terrible incendie. Je vois des rats qui s'enfuient pour échapper aux flammes. De gros rats horribles et malades ! Et l'un de ces rats est de retour.

Bella a rouvert les yeux et les a braqués sur moi.

— Il est revenu pour *vous* chercher !

— *Omondieu*, a gémi Bitsy. *Omondieu. Omondieu !*

— Il faut que je me couche, a repris Bella, beaucoup plus calme. Je suis toujours épuisée après une vision.

— Attendez, suis-je intervenue. Qu'est-ce que c'est que cette vision ? Un rat ? Vous êtes sûre ?

— Oui et qu'est-ce que c'est cette histoire de rats malades ? a demandé Mamie Mazur. Ils ont la rage ?

— Je n'en dirai pas plus, a répondu Bella. C'est une vision. Une vision est une vision. Je rentre à la maison.

La vieille a tourné les talons et est sortie, le dos droit comme un I. La mère de Joe trottait derrière elle pour la rattraper.

Mamie Mazur a fouillé dans le plat de gâteaux secs pour en dénicher quelques-uns aux pépites de chocolat.

— Je t'avais dit qu'il fallait arriver plus tôt. On n'a plus droit qu'aux restes.

Nous dégoulinions toutes les deux de thé glacé. Le nez de Mamie Mazur était rouge et gonflé.

— On devrait rentrer, ai-je suggéré. Il faut que j'enlève ce T-shirt.

— Oui, je ne suis pas contre. J'ai rendu mes hommages au défunt et le buffet est vraiment décevant.

— Tu as du neuf, au sujet de Michael Barroni ?

Mamie tamponnait son chemisier avec une serviette en papier.

— Juste qu'il n'a pas refait surface. Ses fils gèrent la quincaillerie, mais Emma Wilson m'a dit qu'ils ne s'entendent pas. Emma travaille là à mi-temps. D'après elle, le plus jeune est pénible.

— Anthony.

— C'est ça. Il a toujours fichu la pagaille. Tu te souviens de cette histoire avec Mary Jane Roman ?

— Elle l'a accusé de l'avoir violée, lors d'un rendez-vous.

— Ça n'a pas dépassé le stade des accusations, mais je n'ai jamais douté de Mary Jane. Il est bizarre depuis toujours, Anthony.

Nous étions sorties de la maison funéraire et nous marchions vers ma voiture. J'ai jeté un œil à l'intérieur et j'ai repéré un message posé sur le siège conducteur.

— Comment est-ce que ce papier s'est retrouvé là ? s'est étonnée Mamie. Tu ne verrouilles pas les portières ?

— Non, j'ai arrêté. J'aimerais bien qu'on me la vole.

Mamie a inspecté la Saturn.

— Je te comprends.

Nous sommes montées à l'intérieur et j'ai lu le billet. À TON TOUR DE BRÛLER, SALOPE.

— Quel langage ! a souligné Mamie. Je te le dis, le monde court à sa perte.

Le choix des mots dérangeait Mamie ; moi c'était leur signification. Je n'étais pas sûre du sens à donner au message, mais il n'annonçait rien de bon. C'était taré et flippant. Et puis qui était l'auteur ?

J'ai démarré et roulé vers chez mes parents.

— Je n'arrive pas à me sortir cette stupide lettre de menace de la tête, m'a confié Mamie quand nous approchions. Je jurerais même que je sens de la fumée.

Maintenant qu'elle le disait...

J'ai jeté un œil dans le rétroviseur et j'ai vu des flammes lécher le siège arrière. J'ai accéléré pour franchir les cinquante mètres qui me séparaient encore de la maison, j'ai foncé dans l'allée et je me suis arrêtée net.

— Sors ! ai-je crié. Le siège arrière est en feu !

Mamie s'est retournée pour regarder.

— Ça, c'est dangereux.

J'ai couru à l'intérieur, j'ai dit à ma mère d'appeler les pompiers, j'ai attrapé l'extincteur qui était rangé sous l'évier de la cuisine et je suis revenue en courant vers ma Saturn. J'ai brisé le sceau de sécurité et j'ai projeté la mousse sur le siège en flammes. Mon père m'a rejoint avec le tuyau d'arrosage et, à nous deux, nous avons réussi à contrôler l'incendie.

Une demi-heure plus tard, le siège arrière de la Saturn était officiellement déclaré mort par les sapeurs-pompiers. Le camion s'est éloigné et la foule de voisins curieux s'est dispersée. Le soleil s'était couché, mais on reconnaissait encore la silhouette de ma voiture dans la lumière projetée par la maison. De l'eau ruisselait du châssis et formait des flaques grasses sur le revêtement de l'allée. L'odeur âcre de tissu brûlé flottait dans l'air.

Morelli était arrivé quelques secondes après le camion de pompiers. Il se tenait dans le jardinet devant la maison, les mains dans les poches, avec son expression de flic impénétrable.

— Alors, quoi de neuf ? lui ai-je lancé.

— Où est le mot ?

— Quel mot ?

Il a plissé les yeux très légèrement.

— Comment sais-tu qu'il y avait un message ?

— Une intuition.

J'ai sorti le papier de ma poche et je le lui ai tendu.

— Tu crois qu'il y a un rapport avec le rat ? a demandé Mamie. Tu te souviens que Bella a eu une vision avec du feu et des rats ? Elle a annoncé que le rat allait t'avoir. Je parie que c'est cet animal qui a écrit ce message et foutu le feu.

— Les rats ne savent pas écrire, ai-je objecté.

— Et les rats humains ? a insisté Mamie. Si c'étaient de gros rats humains mutants ?

Morelli m'a regardée.

— Est-ce vraiment utile que tu m'en dises plus au sujet de cette vision ?

— Non. Et tu ne veux rien savoir non plus de l'affrontement entre Bella et Mamie Mazur à la maison funéraire, quand Mamie a voulu empêcher Bella de me jeter un sort parce que je t'ai brisé le cœur.

Morelli a souri.

— J'ai toujours été son chouchou.

— Je ne t'ai jamais brisé le cœur.

— Mon trésor, tu me brises le cœur depuis que je te connais.

— Comment étais-tu au courant pour l'incendie ?

— Le central m'a appelé. Ils me préviennent dès que ta bagnole explose ou prend feu.

— Je suis étonnée que Ranger ne soit pas venu.

— Il m'a téléphoné sur mon portable. Je lui ai dit que tu allais bien.

Je me suis approchée de la Saturn et j'ai examiné l'intérieur. Les dégâts des eaux et du feu étaient limités au siège arrière.

Morelli a posé sa main sur ma nuque.

— Tu n'as pas l'intention de rouler dans ce tas de ferraille, tout de même ?

— Ça n'a pas l'air si grave que ça. Elle roule sûrement encore très bien.

— Le siège arrière est éventré et il y a un énorme trou dans le plancher.

— Oui, mais à part ça, elle n'a rien du tout.

Morelli m'a fixée du regard quelques instants. Il se demandait sans doute si cette discussion en valait la peine.

— Il fait trop noir pour bien évaluer les dégâts, a-t-il conclu. Rentrons à la maison et nous reviendrons jeter un œil demain matin. Mieux vaut ne pas la conduire ce soir, de toute façon. Il faut que tu ouvres les vitres pour aérer l'habitacle.

Il avait raison : ma voiture empestait, elle avait besoin d'air. Et c'était une bonne idée de l'inspecter à la lumière du jour. Le problème, c'est que je n'avais pas d'autre bagnole. La seule solution envisageable était pire que de rouler dans ma Saturn. Je pouvais emprunter la Buick 1953 que Mamie avait héritée de mon grand-oncle Sandor, bien sûr. J'étais déjà passée par là et je n'avais pas envie de recommencer.

Et puis le danger que représentait la Saturn n'était rien par rapport aux menaces proférées par le dingue qui avait mis le feu et me harcelait.

— Je m'inquiète plus pour le pyromane que pour ma voiture, ai-je avoué à Morelli.

— Je n'ai aucune piste pour l'incendiaire. Je ne sais pas quoi faire. Pour ta bagnole, j'ai une solution : je peux te ramener à la maison.

Cinq minutes plus tard, nous nous garions devant chez Morelli.

— Laisse-moi deviner : je manque à Bob.

Morelli a fait courir un doigt le long de ma mâchoire.

— Bob s'en fiche complètement. C'est à moi que tu manques. Et tu me manques très fort.

— À quel point ?

Morelli m'a embrassée.

— Au point que c'en est douloureux.

À 6 h 15, je me suis traînée hors du lit de Morelli et j'ai pris une douche. J'avais jeté mes habits dans la machine à laver-sèche-linge la veille et Joe me les avait préparés dans la salle de bain. Je me suis à moitié séché les cheveux, j'ai appliqué à la va-vite du mascara sur mes cils et j'ai suivi à l'odorat le fumet de café qui s'échappait de la cuisine.

Les deux hommes de ma vie étaient beaux au saut du lit. Ils se réveillaient le regard clair, les sens en alerte, prêts à sauver le monde. Moi, j'étais dans un brouillard confus et je titubais tant que je n'avais pas eu ma dose de café.

— On est en retard, m'a informée Morelli en me tendant une tasse de café à emporter et un bagel grillé. Je te dépose au pressing. Tu pourras aller inspecter ta bagnole après le boulot.

— Non, j'ai le temps. Ça ne prendra pas plus d'une minute. Je suis sûre que la voiture est en état de rouler.

— Je suis sûr que non.

Morelli m'a poussée en douceur de la cuisine vers la porte. Il a fermé derrière nous et déverrouillé le SUV avec sa télécommande.

Quelques minutes plus tard, nous étions dans le jardinet devant chez mes parents, en pleine dispute.

— Tu ne roules pas dans ce tas de ferraille !

— Pardon ? J'ai bien entendu ? Tu m'as donné un ordre ?

— Fais pas chier. On sait très bien tous les deux que tu ne peux pas conduire cette épave.

— Non, je ne le sais pas. D'accord, la Saturn a des problèmes, mais c'est esthétique, sans plus. Je suis sûre que le moteur est intact.

Je me suis glissée derrière le volant et j'ai prouvé que j'avais raison en tournant la clé de contact.

— Tu vois ?

— Sors de cette poubelle et laisse-moi te déposer au boulot.

— Non.

— Dans vingt secondes, je vais te tirer hors de là et rallumer le feu jusqu'à ce que cet engin infernal soit réduit en cendres.

— Je déteste quand tu joues les machos.

— Et moi je déteste quand tu es obstinée.

J'ai verrouillé toutes les portes, relevé les fenêtres, enclenché la marche arrière et j'ai quitté l'allée dans un crissement de pneus. J'ai changé de vitesse et je me suis éloignée en me retenant de vomir à cause de l'odeur de barbecue détrempé. Joe avait raison, évidemment. Cette bagnole était dangereuse et je me braquais à tort et à travers. Je n'y pouvais rien : Morelli avait le don de réveiller l'obstinée qui sommeillait en moi.

Xtra Propre était un petit pressing familial qui existait dans le Bourg depuis aussi loin que remontaient mes souvenirs. Il appartenait à la famille Macaroni. Mama Macaroni, Mario Macaroni et Gina Macaroni formaient le noyau dur et quelques autres Macaroni donnaient un coup de main en cas de coup de feu.

Mama Macaroni était une contemporaine de Mamie Bella et Mamie Mazur. Son regard d'oiseau de proie observait le monde sous des couches de peau affaissée aussi fine qu'un parchemin. Son corps ratatiné, caché sous de multiples tissus noirs, était voûté sur une canne. Quand on la voyait, on avait à l'esprit des images de larves momifiées. Une verrue grosse comme un rocher et surmontée de trois poils épais occupait une bonne partie de son visage. Même si cette excroissance offrait un spectacle répugnant, on avait du mal à en détacher les yeux. C'était l'équivalent dermatologique d'un carambolage impliquant sept voitures, avec du sang et des tripes répandus sur l'autoroute.

Chaque fois que j'étais entrée chez Xtra Propre, Mama Macaroni était assise sur un tabouret derrière le comptoir. En présence de clients, elle hochait la tête, mais parlait rarement. Elle n'ouvrait la bouche que s'il y avait un problème. C'était elle qui réglait tous les différends. Son fils Mario supervisait les opérations, tandis que sa belle-fille, Gina, s'occupait de la comptabilité et tenait une crèche pour les hordes de petits-enfants produits par ses quatre filles et ses deux fils.

— Ce n'est pas difficile, m'a expliqué Gina. Vous travaillerez à la

caisse. Vous prenez les vêtements du client et vous comptez. Puis vous remplissez le bon de commande et vous lui en donnez une copie. Vous placez une deuxième copie avec le linge et la troisième dans la boîte à côté de la caisse enregistreuse. Puis vous déposez le sac dans un des deux paniers à roulettes. Il y en a un pour le lavage normal, l'autre pour le nettoyage à sec. C'est comme ça que ça fonctionne, ici. Quand un client vient rechercher ses vêtements propres, vous les cherchez à l'aide du numéro inscrit en haut de son reçu. Il faut toujours recompter, pour être sûr que le client a bien tout récupéré.

Mama Macaroni a marmonné quelque chose en italien et a fait glisser son dentier d'un coin à l'autre de sa bouche.

— Mama dit que vous devez faire attention. Elle dit qu'elle garde un œil sur vous, a traduit Gina.

J'ai souri à Mama Macaroni et je lui ai adressé un pouce levé. Pour toute réponse, elle m'a lancé un regard noir et menaçant.

— Quand vous avez du temps entre deux clients, vous pouvez étiqueter les vêtements, a repris Gina. Chaque pièce doit être étiquetée. Nous avons une machine pour ça. Vous devrez vérifier que le numéro sur l'étiquette est le même que sur le reçu du client.

À midi, j'avais déjà complètement perdu l'usage de mon pouce droit, à force d'utiliser l'étiqueteuse.

— Plus vite, m'a lancé Mama Macaroni sans quitter son tabouret. Vous ralentir. Vous croyez on vous paie pour rien ?

Un homme est entré en trombe et s'est approché du comptoir. Il avait environ quarante-cinq ans et portait un costume cravate.

— Je suis venu rechercher mes vêtements qui avaient été nettoyés à sec hier et tous les boutons de ma chemise sont cassés.

Mama Macaroni est descendue de son tabouret et m'a rejointe en s'appuyant sur sa canne.

— Quoi ?

— Les boutons sont cassés.

Mama Macaroni a secoué la tête.

— Moi pas compris.

L'homme lui a montré sa chemise.

— Tous les boutons sont cassés.

— Oui, a fait Mamie Macaroni.

— C'est vous qui avez cassés.

— Non. Impossible.

— Les boutons étaient intacts quand j'ai déposé cette chemise. Quand je l'ai récupérée, ils étaient foutus.

— Moi pas compris.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

— Anglais. Mon anglais pas bon.

Le client s'est tourné vers moi.

— Et vous, vous parlez anglais ?

— Quoi ? ai-je répondu.

Il a repris sa chemise d'un geste brusque et a quitté le pressing.

— Peut-être vous pas trop lent, m'a décrété Mama Macaroni. Mais pas essayer couler douce. On vous paie pas bien cher pour faire rien.

À partir de 13 heures, j'ai commencé à regarder l'horloge. À 15 heures, j'avais l'impression que ça faisait au moins cinq jours que j'étiquetais des vêtements sans avoir eu droit à une pause. Mon pouce m'élançait, j'avais mal aux pieds d'avoir passé huit heures debout et j'avais un tressautement nerveux à l'œil d'être restée sous la surveillance permanente de Mama Macaroni.

J'ai repris mon sac sous le comptoir et je me suis tournée vers elle.

— À demain.

— Comment à *demain* ? Où croyez-vous aller ?

— À la maison. Il est 15 heures. Ma journée de travail est terminée.

— Mademoiselle horloge. Quinze heures pile. *Ding*. La cloche sonne et vous dehors.

Elle a jeté ses mains parcheminées en l'air.

— Partez ! Rentrez chez vous. Qui a besoin vous ? Et pas en retard demain. Dimanche grosse journée. Nous seul pressing ouvert le dimanche.

— D'accord. Au verrue.

Merde ! J'avais quand même pas dit ça ?

— Au *revoir* ! ai-je crié.

Quelle connerie.

J'avais garé la Saturn sur le petit parking adjacent à Xtra Propre. Je suis sortie du pressing et j'ai fait le tour de la voiture. Je n'ai pas vu de mot. Je n'ai pas senti d'odeur de brûlé. Personne ne m'a tiré dessus. Mon harceleur devait avoir posé un jour de récup.

Je me suis mise au volant, j'ai rallumé mon portable et j'ai écouté mes messages. Le premier disait :

— Stéphanie.

Rien d'autre. Il avait été laissé par Morelli à 7 h 10 ce matin. On aurait dit qu'il avait prononcé mon nom à travers sa mâchoire serrée.

Deuxième message : la respiration de Morelli à 7 h 30.

Troisième :

— Appelle-moi quand tu rallumes ton téléphone. C'était à nouveau Morelli.

Quatrième :

— Il est 14 h 30 et on vient de retrouver la bagnole de Barroni. Rappelle-moi.

La voiture de Barroni ! J'ai composé le numéro de Joe.

— C'est moi, je viens de quitter le boulot. J'ai dû éteindre mon portable parce que Mama Macaroni dit que ça lui donne un cancer au cerveau. Pas que ce serait grave.

— Où es-tu ?

— Sur la route. Je rentre chez moi faire la sieste. Je suis crevée.

— Ta bagnole...

— Elle va bien.

— Non, elle ne va *pas* bien.

— Laisse tomber. Et Barroni ?

— J'ai menti. Je me suis dit que c'était le meilleur moyen pour que tu m'appelles.

J'ai posé un doigt sur ma paupière pour arrêter le tressautement, j'ai raccroché et j'ai roulé jusqu'à mon parking. Le vieux M. Ginzler marchait vers sa Buick, quand je me suis garée.

— Elle est dans un de ces états, cette voiture, ma jolie. Et elle pue !

— J'ai payé un supplément pour l'odeur.

— Vous êtes taquine, a répliqué M. Ginzler.

Il souriait en disant cela. M. Ginzler m'aimait bien. J'en étais presque sûre.

Rex piquait un somme dans sa boîte de soupe quand je suis entrée dans l'appart. Il n'y avait pas de messages sur mon répondeur. Tout le monde m'appelait sur mon portable, désormais. Même ma mère. Je me suis traînée jusqu'à ma chambre, je me suis débarrassée de mes chaussures et je me suis réfugiée sous les couvertures. Le point positif de ma journée, c'est qu'elle était légèrement meilleure que celle de la veille. Au moins, on ne m'avait pas mise à la porte. Le problème, c'est que je ne savais pas si c'était positif ou non de ne pas m'être fait virer de chez Xtra Propre. J'ai fermé les paupières et j'ai tenté de m'endormir

en me persuadant que quand je me réveillerais, ma vie serait merveilleuse. Bon, d'accord, c'était un bobard de première, mais ça m'empêchait d'éclater en sanglots ou de casser toute ma vaisselle.

Quelques heures plus tard, j'étais toujours éveillée et j'étais davantage obsédée par l'idée de manger quelque chose que par celle de casser quoi que ce soit. Je suis allée dans la cuisine et j'ai fait le point. Je pouvais me préparer un autre sandwich au beurre de cacahuètes. Je pouvais dîner à l'œil chez ma mère. Je pouvais partir en chasse de nourriture de fast-food. Les deux dernières possibilités m'obligeaient à remonter dans la Saturn. La perspective n'était guère alléchante, mais déjà plus qu'un sandwich au beurre de cacahuètes.

J'ai lacé mes baskets, j'ai passé un coup de brosse dans mes cheveux et j'ai mis du gloss. Le look naturel. Seulement acceptable dans le New Jersey si on a des seins tellement siliconés que personne ne regarde plus haut. Je n'avais pas les seins refaits et la plupart des gens n'avaient aucun mal à lever les yeux plus haut, mais je m'en fichais ce jour-là.

J'ai pris les escaliers en débattant intérieurement des mérites d'une *quesadilla* au poulet par rapport à la satisfaction que m'apporterait une douzaine de donuts. Je n'étais pas encore décidée quand j'ai poussé la porte d'entrée pour rejoindre ma voiture. En fin de compte, je n'ai pas eu à prendre de décision, car ma Saturn était immobilisée par un sabot de police.

J'ai arraché mon portable de mon sac et j'ai rageusement composé le numéro de Morelli.

— Y a un sabot sur ma bagnole. C'est toi qui l'as placé ?

— Pas personnellement.

— Je veux qu'on l'enlève.

— Je travaille à la Crim', pas à la circulation.

— Très bien. Je veux dénoncer un crime commis contre une personne. Un connard a bloqué ma bagnole avec un sabot.

Morelli a poussé un soupir et a raccroché.

J'ai appelé Ranger.

— J'ai un problème.

— Et ?

— J'espérais que tu pourrais le résoudre.

— Tu peux me donner un indice ?

— Ma voiture est immobilisée par un sabot.

— Et ?

- Il faut que je l'enlève.
- Autre chose ?
- J'aimerais bien des donuts. Je n'ai pas dîné.
- Où es-tu ?
- Chez moi.
- *Baby*, a conclu Ranger avant de raccrocher.

Dix minutes plus tard, la Porsche de Ranger s'est arrêtée à côté de la Saturn. Ranger est sorti et m'a tendu un sac. Il était habillé en noir de la tête aux pieds, comme d'habitude. Son T-shirt noir semblait peint sur ses biceps et moulait ses tablettes de chocolat. Son pantalon de treillis noir débordait de poches à friandises, même si, de toute évidence, certaines friandises n'étaient pas reléguées dans ses poches. Tout en haut, pour parachever le tableau, ses cheveux mi-longs, raides et soyeux tombaient sur son front.

— Ce sont des donuts ?

— Non, un club sandwich à la dinde. Les beignets finiront par te tuer.

— Et alors ?

Ranger m'a presque souri :

— T'as raison, si je devais rouler dans cette Saturn, je voudrais mourir aussi.

4

— Tu peux enlever le sabot ?

Ranger a touché du pied le gros morceau de métal qui entourait mon pneu.

— Tank est en route avec l'équipement. Comment es-tu parvenue à faire immobiliser ta voiture sur ton propre parking ?

— C'est Morelli. Il trouve que ma bagnole n'est pas très sûre.

— Et ?

— Bon, d'accord, elle a aussi des problèmes esthétiques.

— *Baby*, elle a un trou de 30 centimètres dans le plancher.

— Ouais, mais le trou est à l'arrière et je ne le vois même pas quand je conduis. Et si je laisse la vitre arrière ouverte, les émanations sont aspirées avant de rejoindre mes poumons.

— Content de voir que tu as pensé à tout.

— Tu te moques de moi ?

— Est-ce que j'ai l'air de rire ?

— J'ai cru voir tes lèvres tressaillir.

— Comment ça s'est passé ?

J'ai pris le sandwich à la dinde et je l'ai déballé.

— C'est le type qui me laisse des messages. J'ai emmené Mamie à une veillée funéraire chez Stiva et, quand nous sommes parties, il y avait un message dans la voiture, qui disait que c'était à mon tour de brûler... et puis le siège arrière a pris feu pendant qu'on rentrait chez mes parents.

J'ai mordu une bouchée de sandwich.

— J'ai mes soupçons au sujet de ce type. Je crois que c'est le fils de Stiva, Spiro. Mamie Bella, la grand-mère de Joe, m'a dit qu'elle avait eu une vision de rats qui fuyaient pour échapper à un incendie. Un des rats était malade et revenait me chercher.

— Et tu penses que ce rat, c'est Spiro ?

— Tu te souviens de lui ? Des petits yeux de rat perçants. Pas de menton. Deux grandes dents qui dépassent. Des cheveux châtain clair, couleur fourrure de rat.

— Bella est un peu cinglée, *baby*.

J'ai terminé le club sandwich.

— Un type qui s'appelle Michael Barroni a disparu il y a dix jours. Soixante-deux ans, citoyen modèle. Il avait une maison sur Roebling et était proprio de la quincaillerie sur Rudd et Liberty. Il a fermé sa boutique à la fin de la journée et a disparu de la surface de la terre. Morelli a fait une recherche dans le fichier des personnes disparues et a trouvé deux cas similaires : Benny Gorman et Louis Lazar. Connie m'a dit que tu cherchais Gorman.

— Ouais et j'ai l'impression que c'est mort.

— Peut-être que c'est mort parce *qu'il est mort*.

— Cette pensée m'a effleuré.

J'ai froissé le sac du sandwich et je l'ai jeté à l'arrière de la Saturn. Il a rebondi sur le siège arrière détruit par les flammes, est passé par le trou et a atterri sur le sol, sous la voiture.

Ranger a secoué légèrement la tête, de façon presque imperceptible. Difficile de dire s'il était amusé ou atterré.

— Tu connaissais Barroni ? m'a-t-il demandé.

— J'étais à l'école avec son fils cadet, Anthony. Le truc dans cette affaire, c'est que Michael Barroni n'avait aucune raison évidente de disparaître. Pas de dettes de jeu. Pas de problèmes de boisson ou de drogue. Pas de pépins de santé. Une vie sexuelle parfaitement terne. Il a fermé son magasin, est monté dans sa voiture et s'est éloigné dans le soleil couchant. Et ça s'est produit le même jour et au même moment où Lazar et Gorman sont partis eux aussi dans la même direction. Comme s'ils allaient tous les trois à la même réunion.

— J'avais fait le lien avec Lazar. Je ne savais pas qu'il y en avait un troisième.

— C'est parce que tu es l'expert de Stark Street et moi l'experte du Bourg.

— Tu as rendu tes menottes et ton faux badge à Connie. Pourquoi t'intéresses-tu à Barroni, Lazar et Gorman ?

— Dans un premier temps, Barroni, c'était juste des ragots du Bourg et des discussions entre flics. Maintenant, je crois que Spiro est devenu cinglé, qu'il est revenu en ville et qu'il me suit à la trace. Barroni

pourrait avoir un rapport avec Spiro. Ça peut paraître tiré par les cheveux, mais Spiro met ses mauvaises idées en pratique. Et il entraîne ses amis dans le pétrin avec lui. Pendant toutes ses années d'école, Spiro traînait avec Anthony Barroni. Supposons que Spiro soit revenu et qu'il prépare un mauvais coup. Supposons qu'Anthony y soit mêlé et que son père se soit retrouvé dans ses pattes.

— Ça fait beaucoup de suppositions. Tu en as parlé à Morelli ?

— Non et je ne lui dirai rien. Il a placé un sabot sur ma bagnole. Je ne parle qu'à toi.

— Je gagne ce qu'il perd ?

— C'est ton jour de chance, ai-je confirmé.

Ranger m'a empoignée par ma veste en jean et m'a attirée contre lui.

— De la chance... beaucoup de chance ?

— Non, pas tant que ça.

Ranger a déposé un baiser léger sur mes lèvres.

— Un jour...

Il avait sans doute raison. Ranger et moi avons une relation étrange. Il est à la fois mon mentor, mon protecteur et mon ami. Il est aussi ultra-sexy, mystérieux et il dégage de la testostérone. Quelque temps plus tôt, il avait été mon amant pour une seule nuit spectaculaire. Nous en avions encore envie après, mais, jusqu'à ce jour, mon éducation terre à terre du Bourg couplée à un instinct de survie très développé ont gardé Ranger loin de mon lit. C'est exactement l'inverse pour Ranger. Son instinct lui dicte de garder un œil sur sa proie, pendant qu'il savoure la chasse et attend le moment idéal pour sauter dessus. Après tout, c'est un chasseur d'hommes... et de femmes.

Il a lâché ma veste.

— Je vais jeter un œil à la maison et au magasin de Barroni. Tu m'accompagnes ?

— D'accord, mais juste pour te tenir compagnie. Je ne m'en mêle pas. C'est terminé pour moi d'appréhender les fugitifs.

— Mon jour de chance, décidément !

Bien que mon appart ne soit qu'à quelques kilomètres de la quincaillerie, il était 18 heures passées quand nous y sommes arrivés et elle était fermée. Nous avons fait le tour du pâté de maisons et emprunté la ruelle arrière. Ranger a arrêté la Porsche à hauteur de la porte de service de la boutique. Une Corvette noire était garée sur un

petit parking.

— Quelqu'un fait des heures sup, a fait remarquer Ranger. Tu connais cette bagnole ?

— Elle doit appartenir à Anthony. Ses deux grands frères sont mariés et ont des enfants, je les imagine mal se payer un joujou pareil.

Ranger a poursuivi sa route, a rejoint la rue et s'est garé le long du trottoir. De gros nuages avaient obscurci le ciel toute la journée et il s'était mis à pleuvoir. Les réverbères jetaient un peu de lueur dans la pénombre et les lumières rouges des freins des voitures formaient des traînées sur le pare-brise ruisselant de Ranger.

Cinq minutes plus tard, la Corvette est passée devant nous. Anthony était au volant. Ranger a redémarré et l'a suivi à distance. Mon ancien camarade de classe a roulé dans le Bourg et s'est arrêté devant la pizzeria Chez Pino. Il y est entré quelques minutes et en est ressorti avec deux grands cartons à pizza. Il a roulé jusqu'à Hamilton Avenue, l'a traversée et, après quelques centaines de mètres, a pénétré dans l'allée d'une maison de ville à un étage. Un garage était collé à la bâtisse, mais il ne s'en est pas servi. Il s'est garé dans l'allée et s'est dirigé vers le perron. Il a ouvert la porte après avoir tripoté ses clés et s'est engouffré à l'intérieur.

— Ça fait beaucoup de pizza pour un célibataire, a observé Ranger. Et son garage doit être occupé. Il pleut, il a les bras chargés de cartons et il s'est garé dans l'allée.

— Peut-être que Spiro est là et que sa voiture est dans le garage d'Anthony.

— Cette hypothèse a l'air de te réjouir.

— Ce serait bien de trouver Spiro et de mettre fin au harcèlement.

Tous les rideaux étaient tirés. Ranger est resté quelques minutes devant la maison avant de repartir. Il a rebroussé chemin jusqu'à la quincaillerie et, de là, m'a demandé de l'emmener chez Michael Barroni, sur Roebling.

À l'échelle du Bourg, c'était une grande propriété. Plus de cent quatre-vingts mètres carrés répartis sur deux niveaux, avec un garage séparé. La façade était en fausse pierre grise, les pignons en revêtement de vinyle blanc. On apercevait encore un porche et, dans le jardin devant, une statue en plâtre de la Vierge Marie avec un petit panier de fleurs en plastique à ses pieds. Les jalousies étaient levées et c'était facile d'espionner ce qui se passait à l'intérieur. Une femme seule se

déplaçait d'une pièce à l'autre. Carla Barroni, la femme de Michael Barroni. Elle s'est installée devant la télé du salon et s'est plongée dans le journal télévisé.

Je l'observais, fascinée.

— Ça doit être affreux de ne pas savoir. Qu'un être aimé disparaisse... Ne pas savoir s'il a été assassiné et enterré à la va-vite, s'il est parti parce qu'il n'en pouvait plus, ou s'il est malade et ne retrouve plus le chemin. À côté de ça, tous mes problèmes ne sont que des brouilles.

— Des lettres de menace ne sont pas des brouilles.

Tout est relatif, me suis-je dit. Les messages n'étaient pas aussi flippants que la perspective de passer encore huit heures avec Mama-la-Verrue Macaroni. Et les problèmes auxquels je faisais allusion étaient d'ordre personnel. Ma vie ne suivait aucune direction claire. Mes objectifs étaient minimaux et immédiats : payer le loyer, dénicher une bagnole moins pourrie, décider du repas du soir. Je n'avais pas de carrière, pas de mari, pas de talents particuliers. Je n'étais pas consumée par une passion, je n'avais pas même de hobby. Mon animal de compagnie était minuscule... un hamster. Je l'aimais beaucoup, mais il n'affirmait pas ma personnalité.

Ranger a interrompu mes réflexions.

— *Baby*, j'ai l'impression que tu es au bord du gouffre et que tu regardes en bas.

— J'étais pensive.

Ranger a engagé une vitesse et a traversé la ville. Nous sommes passés voir la maison et le bar de Louis Lazar, puis nous avons roulé cinq cents mètres plus au nord sur Stark et nous nous sommes arrêtés devant le garage de Gorman. Il était plongé dans l'obscurité : pas le moindre signe de vie à l'intérieur. Un panneau FERMÉ était suspendu à la porte du bureau.

— Le gérant de Gorman a fait tourner le garage tout seul pendant une semaine puis a laissé tomber, m'a raconté Ranger. Gorman n'est pas marié. Il vivait avec une femme, mais elle n'a aucun droit. Il a un paquet d'enfants, tous de mères différentes : ils sont trop jeunes pour tenir la boutique. Le reste de sa famille est en Caroline du Sud. J'ai effectué des recherches dans cet État, ça n'a rien donné. D'après mes informations, les affaires tournaient bien. Gorman n'est pas un saint, mais ce n'est pas un imbécile non plus. S'il avait juste voulu échapper à

sa comparution, il se serait arrangé pour que quelqu'un le remplace. Je ne l'imagine pas se barrer comme ça. D'habitude, quand j'interroge les proches d'un disparu, j'obtiens une info : de la mère, de la petite amie, d'un collègue... Ici, rien.

Nous sommes repartis et nous nous sommes arrêtés devant un immeuble délabré, deux rues plus loin.

— C'est la dernière adresse connue de Gorman. Sa petite amie n'a pas attendu aussi longtemps que le gérant. Après cinq jours à peine, un nouveau mec est venu aligner ses chemises dans la penderie. Si elle savait où Gorman se trouve, elle l'aurait trahi en échange d'un ticket de cinéma à l'œil.

— Personne ne l'a aperçu après son départ du garage.

Ranger ne quittait pas l'immeuble des yeux.

— Non. Tout ce que je sais, c'est qu'il a roulé en direction du nord, sur Stark. Même genre d'histoire que Lazar.

Rouler vers le nord sur Stark ne signifiait pas grand-chose. Plus on avançait dans cette direction, plus Stark se dégradait, jusqu'à devenir si craignos que même les gangs délaissaient le quartier. À la lisière de la ville, Stark était une zone de guerre désertée avec des bâtiments en briques calcinés, dont les fenêtres étaient remplacées par des planches en bois. C'était un cimetière pour les carcasses dépecées de voitures volées et pour les héroïnomanes en fin de course. Une poubelle à ciel ouvert. Rouler vers le nord sur Stark menait aussi à la Route 1, qui permettait de gagner le reste du pays.

Le portable de Ranger a bourdonné, il a vérifié le message, a redémarré et s'est inséré dans le trafic. Ranger est hypersexy, mais il a quelques traits de personnalité qui me rendent dingue. Il ne mange jamais de dessert, a un sens du secret hypertrophié et sa conversation peut-être inexistante – si ce n'est quand il essaie de me séduire ou de m'apprendre les ficelles du métier.

— Hé, ai-je fini par dire. Monsieur Mystère... c'était quoi sur ton portable ?

— Boulot.

— Et ?

Ranger m'a jeté un regard en coin.

— Je comprends que tu ne sois pas marié, ai-je déclaré. Tu as encore beaucoup à apprendre sur les relations sociales.

Ranger m'a souri. Il me trouvait amusante.

— C'était mon bureau. Elroy Dish est en défaut de comparution depuis deux jours. J'attendais qu'il se pointe au Blue Fish. Il vient d'y entrer.

Vinnie a payé la caution de trois générations de Dish. Elroy est le plus jeune. Il est spécialisé en vol à main armée et violence domestique, mais il est capable de tout ou presque. Quand il est saoul ou sous l'emprise de stupéfiants, il ne craint rien et perd tout bon sens. Quand il est clean et sobre, il se contente d'être méchant.

Le Blue Fish est un bar dans le bas de Stark, c'est le QG des Dish. Inutile de fracturer une porte ou d'essayer de tirer de force un Dish du trou à rat qui lui sert de domicile, alors qu'il suffit d'attendre qu'il débarque au Blue Fish pour une bière bien fraîche.

Ranger a arrêté la Porsche à quelques mètres du bar, a coupé le moteur et les phares. Trois minutes plus tard, un 4 × 4 noir s'est garé devant nous. Tank et Hal, vêtus de l'uniforme noir de Rangeman en sont sortis et ont attaché leurs ceintures à outils. Tank est l'ombre de Ranger. Il protège ses arrières et il est numéro deux dans la hiérarchie de Rangeman. Son nom lui va comme un gant. Hal est le petit nouveau dans l'organisation. Ce n'est pas une flèche, mais il se donne du mal. Il est un peu plus petit que Tank et me fait penser à un gros dinosaure pataud. Un *halosaure*, en quelque sorte.

Ranger s'est penché sur le siège arrière pour attraper un gilet pare-balles.

— Reste ici. Dans quelques minutes, je te ramène chez toi.

Il est sorti de la Porsche, a adressé un signe de tête à ses compagnons et ils ont disparu à l'intérieur du Blue Fish. J'ai consulté ma montre, puis j'ai surveillé la porte du bar. Ranger ne perdait pas de temps quand il appréhendait un fugitif. Il identifiait sa proie, lui passait les menottes puis le confiait à Tank et Hal pour la marche forcée vers le 4 × 4.

Je me sentais hors du coup, mais je me répétais que ça valait mieux comme ça. Fini le danger. Fini les situations compliquées, les plantages gênants. Comme je me concentrais sur la porte d'entrée, je ne faisais pas attention à la rue. Tout à coup, la portière conducteur s'est ouverte et un type s'est glissé à côté de moi. Il avait une vingtaine d'années, une casquette de base-ball vissée de travers sur la tête et au moins trente kilos d'or autour du cou. Il affichait un petit diamant incrusté dans une dent et les deux d'à côté n'étaient plus qu'un trou. Il m'a souri et m'a

appuyé sur la tempe le canon d'un énorme flingue plaqué argent.

— Hé, salope, si tu bougeais tes fesses de ma caisse ?

Dans mon esprit, je me voyais déjà hors de la voiture, détalant comme une lapine. En réalité, tous mes systèmes étaient HS. J'étais incapable de respirer ou de bouger. Je regardais mon adversaire la bouche ouverte et les yeux vitreux. Quelque part dans les profondeurs de mon cerveau, le mot *car-jacking* essayait de remonter à la surface.

Dent de diamant a tourné la clé de contact et a fait gronder le moteur de la Porsche.

— Tire-toi ! m'a-t-il hurlé en appuyant son arme contre ma tête. Je te donne une seconde puis je t'explose la cervelle. Bouge ton *gros cul* de cette bagnole.

Les voies du cerveau sont impénétrables. C'est étrange comme, parfois, un détail suffit pour péter un câble. J'étais prête à pardonner *salope*, mais me faire traiter de gros cul m'a vraiment fichue en rogne.

— Gros cul ? ai-je répété en plissant les yeux malgré moi. Pardon ? Gros cul ?

— J'ai pas le temps pour ces conneries, a-t-il répliqué.

Il a enclenché une vitesse, a appuyé a fond sur le champignon et la Porsche a démarré en trombe. Il conduisait de la main gauche et tenait l'arme de la droite. Il y avait un peu de circulation sur Stark. Il se faufilait entre les voitures et brûlait des feux rouges. Il a collé d'un peu trop près une Lincoln Navigator et a freiné d'un coup sec. J'ai profité du moment où il voulait changer de vitesse pour faire tomber son arme. Le pistolet a rebondi sur le tableau de bord, avant de tomber par terre, du côté conducteur.

— Bordel ! Bordel de merde ! Salope !

Quand il s'est penché pour ramasser son flingue, je lui ai collé mon poing dans l'oreille de toutes mes forces. Sa tête a buté contre le volant, qui a tourné, la Porsche a fait une embardée et nous avons coupé la route aux voitures qui venaient en sens inverse. La voiture est montée sur le trottoir, a écrasé un tas de sacs-poubelle, avant de s'encaster dans la vitrine d'une épicerie fine, heureusement fermée pour la nuit.

Les airbags avant se sont déclenchés avec un *bang* sonore et je suis restée un moment sous le choc. Je me suis dégagée, j'ai réussi à ouvrir la portière et j'ai roulé sur le sol de l'épicerie. J'étais à quatre pattes dans le noir et j'ai senti un liquide sous ma main. Du sang, me suis-je dit. Sors, va chercher de l'aide.

Une jambe a fait son apparition dans mon champ de vision. Un pantalon de treillis noirs, des bottines noires. Des mains se sont glissées sous mes aisselles pour me remettre debout et je me suis retrouvée face à face avec Ranger.

— Ça va ?

— Je saigne sûrement. Le sol était mouillé et collant.

Ranger a examiné ma main.

— Je ne vois pas de sang.

Il a porté ma main à sa bouche et a touché ma paume avec sa langue, provoquant une décharge électrique, de mes orteils à la racine de mes cheveux.

— Aneth, a-t-il conclu. Tu t'es encastrée dans le comptoir et tu as cassé le bocal de cornichons au vinaigre, a-t-il précisé en inspectant le capot froissé de la Porsche.

— Je suis désolée pour ta voiture.

— Ça se remplace. Toi, je ne peux pas te remplacer. Tu devrais faire plus attention.

— *J'étais assise tranquillement dans ta voiture !*

— *Baby*, tu attires les catastrophes.

Pendant ce temps, Tank avait passé les menottes au voleur. Il l'a poussé vers la porte et le type a glissé dans la flaque de vinaigre. Il est tombé sur un genou. J'ai entendu la bottine de Tank entrer en contact avec une surface dure.

— C'est un accident, a prétendu Tank. Je ne t'avais pas vu dans le noir.

Puis il l'a remis sur pied sans ménagement et l'a projeté contre un mur.

— Oups, encore un accident, a-t-il prétendu avant de l'aider à se relever.

Ranger a posé les yeux sur Tank.

— Arrête de jouer avec lui.

Tank a affiché un large sourire et a tiré le prisonnier vers son 4 × 4. Nous les avons suivis et Ranger m'a examinée à la lueur d'un réverbère.

— Tu es dans un état pas possible, a-t-il décrété en retirant des spaghettis et de la laitue fanée de mes cheveux. Tu es à nouveau couverte de détritrus.

— Nous avons écrasé les sacs-poubelle entassés sur le trottoir en fonçant dans l'épicerie. J'imagine qu'on a entraîné le contenu dans

notre course. Et j'ai dû me rouler dedans en tombant de la voiture.

Un sourire flottait au coin des lèvres de Ranger.

— Je peux toujours compter sur toi pour égayer ma journée.

Un pick-up noir rutilant s'est arrêté devant nous, un des hommes de Ranger en est sorti et lui a tendu les clés. J'ai vu une voiture de police tourner sur Stark, à deux rues de là.

— Tank, Hal et Trique peuvent s'occuper de tout, a déclaré Ranger. Nous pouvons y aller.

— Un de tes employés s'appelle Trique ?

Ranger m'a ouvert la portière passager du pick-up.

— Tu veux que je t'explique ?

— Pas spécialement.

J'étais assise dans la Saturn, garée à côté de chez Xtra Propre. C'était dimanche. Une nouvelle journée commençait. Il était 6 h 59 et Morelli m'appelait sur mon portable.

— Je suis sur le parking de ton appart. Je suis passé pour te déposer à ton travail. Où es-tu ? Et où est ta bagnole ?

— Je suis chez Xtra Propre. Je suis venue en voiture.

— Qu'est-ce qui est arrivé au sabot ?

— Je ne sais pas, il a disparu.

Il y a eu au moins soixante secondes de silence. Je savais que Morelli les mettait à profit pour respirer à fond, histoire de ne pas péter un plomb. J'ai jeté un œil à ma montre et mon estomac s'est noué. Mama Macaroni est apparue à côté de ma voiture et a passé la tête par ma vitre ouverte. Sa verrue monstrueuse n'était qu'à quelques centimètres de mon visage, ses yeux démoniaques étaient plissés et ses lèvres fines serrées contre ses dents.

— Que vous faites ici ? a-t-elle hurlé. Vous croyez on vous paie pour téléphoner ? On a du boulot. Vous, les enfants... vous croyez vous avoir de l'argent pour rien faire.

— Mon Dieu, s'est exclamé Morelli. Qu'est-ce que c'est, putain ?

— Mama Macaroni.

— Sa voix me fait l'effet des ongles sur un tableau noir.

J'avais absolument besoin d'une aspirine. Il était midi, une boule de

feu me lançait derrière mon œil droit et Mama Macaroni me perçait le tympan gauche.

— Étiquette rose pour nettoyage à sec et étiquette verte pour lavage. Vous confondre. Vous tout mélanger. Vous ruinez Xtra Propre. Nous bientôt à la rue.

La clochette de la porte a tinté, j'ai levé la tête et j'ai vu Lula entrer.

— Salut, ma belle. Quoi d neuf ? Quesse tu racontes ? Quesse tu deviens ?

Les cheveux de Lula étaient couleur or ce jour-là et tout bouclés, comme ceux de Shirley Temple à cinq ans. Elle portait des bottines noires à talons aiguilles, une jupe orange moulante en lycra et un top assorti qui s'étirait pour gagner sa poitrine et son ventre. Et la bedaine de Lula était à peu près aussi grosse que ses seins.

— Quesse devient ? a répété Mama Macaroni. Comment ça, quesse devient ? Qui est cette énorme personne orange ?

— C'est mon amie Lula.

— Vous amie ? Non. Pas amies. Que vous croyez, c'est la fête.

— Hé, relax, est intervenue Lula. Je suis venue rechercher mes vêtements. Je suis une vraie cliente.

J'avais enclenché le tourniquet et je cherchais les habits que Lula avait fait nettoyer. Le moteur bourdonnait et les cintres sous plastique défilaient devant moi, le long des rails suspendus au plafond.

— Je vais aussi prendre celui de Vinnie et de Connie.

Mama s'est levée de son tabouret.

— Vous pas prendre rien si je dis pas oui. Montrez le reçu. Où est le reçu ?

J'avais les habits de Lula en main. Mama s'est plantée devant moi.

— C'est quoi sur le reçu ? C'est quoi cette réduction ?

— Vous m'avez dit que j'avais droit à une réduction, me suis-je justifiée en tentant en vain de ne pas fixer la verrue.

— Vous avez réduction. Grosse citrouille, pas réduction.

— Hé là, une seconde, est intervenue Lula, les mains sur les hanches et l'air contrarié. Qui est-ce que vous traitez de citrouille ?

— C'est vous la citrouille ! Regardez-vous : vous êtes une grosse citrouille énorme. Pas de réduction-citrouille pour vous.

Mama s'est tournée vers moi.

— Vous essayez arnaque. Vous donnez réduction à tout le monde, comme si œuvre de charité ici. Peut-être ils vous donnent la différence.

Vous croyez gagner argent en cachette ?

— Je n'aime pas manquer de respect aux vieilles personnes, a déclaré Lula, et vous êtes super vieille, mais ça ne veut pas dire que vous pouvez insulter ma copine. Ça, je tolère pas. J'mange pas de ce pain-là, vous comprenez ?

La douleur irradiait de mon œil vers tout mon crâne, sans compter que de petits lutins à chapeau pointu et chaussures à bouts recourbés dansaient dans mon estomac. Il fallait que Lula sorte de la boutique. Si Mama Macaroni la traitait encore une fois de citrouille, Lula allait se jeter sur elle et Mama Macaroni allait se transformer en Mama Crêpe.

J'ai poussé les vêtements vers Lula, mais Mama les a interceptés.

— Donnez-moi ça. Elle les aura quand payé prix plein. Peut-être je lui donne pas du tout. Peut-être j'en garde comme preuve que vous nous volez.

— J'ai besoin de ce pull rouge, a protesté Lula. C'est mon pull le plus flatteur.

— Dommage pour vous. Fallait y penser avant de nous voler.

— Ça suffit ! Je ne vous ai pas volée. Et j'aime pas votre attitude. Je suis chasseuse de primes désormais et j'ai plus le temps pour ces conneries comme quand je faisais du classement.

Lula a posé un genou sur le comptoir et s'est penchée pour attraper Mama Macaroni et ses habits propres.

— Au secours ! Police ! a hurlé Mama.

— Police, mon cul, a rétorqué Lula.

Elle était à moitié couchée sur le comptoir et tentait d'agripper Mama Macaroni. La vieille s'est écartée d'un bond et s'est réfugiée derrière un panier à vêtements, en serrant le sac de linge propre contre sa poitrine. Gina Macaroni et trois autres femmes sont sorties de l'arrière-boutique en courant. Elles criaient en italien et Gina agitant un balai comme si c'était une batte de base-ball.

— Qu'est-ce qui se passe ? a demandé Gina.

— Voleurs. Cambrioleurs. Elles essayent de nous voler. Frappe-les avec le balai. Frappe fort. Mets les K.-O.

— Cette vieille dame est cinglée, a dit Lula. Je veux juste récupérer les vêtements que j'ai fait nettoyer à sec. J'ai payé le prix juste.

Lula a sorti son Glock de son sac. Les quatre femmes ont hurlé et se sont jetées par terre. Toutes sauf Mama Macaroni, qui lui a adressé un doigt d'honneur.

— Vous devriez lui rendre ses affaires, ai-je conseillé à Mama Macaroni. Elle est vraiment dangereuse. Elle a tiré sur des tas de gens pour moins que ça.

C'était un peu un bobard. Lula a déjà tiré *vers* des tas de gens. À ma connaissance, elle n'a jamais touché personne.

— Elle me fait pas peur.

Mama a extirpé de sous sa longue jupe noire un semi-automatique et a ouvert le feu. Elle ne savait pas tirer, elle a cassé des ampoules, arraché des morceaux de plâtre du plafond, mais ce n'en était pas moins flippant... ni moins dangereux, d'ailleurs.

J'ai plongé vers la sortie avec Lula, nous nous sommes fait rouler jusqu'à la porte et nous avons couru vers la Firebird. Lula a sauté derrière le volant et nous nous sommes tirées de là dans un crissement de pneus.

— Putain, t'y crois, toi ? s'est énervée Lula. Cette vieille folle nous a canardées ! Elle aurait pu nous tuer. Tu sais ce qu'il lui faudrait ?

J'ai regardé Lula en attendant la réponse.

— Un dermato. T'as vu cette verrue ? Ça devrait être illégal d'avoir une verrue de cette taille. C'est une verrue mutante. J'y ai même pas fait allusion dans la conversation, en plus. J'ai été super polie. Même quand elle a été méchante, je suis restée polie.

— Tu lui as dit qu'elle était hypervieille.

Lula est entrée dans le parking de Cluck-in-a-Bucket.

— Ouais, mais c'était un fait. Un fait, ça compte pas. T'as combien de temps pour déjeuner ? Autant bouffer un truc tant qu'on y est.

— Je ne crois pas que ma pause-déjeuner soit le problème. Mon employeur m'a traitée de voleuse et m'a tiré dessus. J'ai l'impression d'être à nouveau sans emploi.

— J'en serais pas si sûre à ta place. C'est si difficile de trouver des employés compétents de nos jours. Ce pressing a bien de la chance de t'avoir. Je n'ai entendu personne te virer. Cette vieille ne te canardait pas en criant *vous êtes virée*. Elle a perdu la boule, c'est tout. Sûrement à cause de cette verrue.

Nous sommes entrées, nous avons passé commande et nous avons attendu que notre repas soit prêt.

— Bon, d'accord, maintenant que j'y pense, t'es sans doute virée. De toute façon, c'était naze comme boulot. T'avais cette verrue sous les yeux toute la journée. Et je suis désolée, c'est pas une verrue normale.

— C'est la verrue de l'enfer.

— Putain, oui. Et te tracasse pas, tu trouveras mieux que ça. Tu pourrais même bosser ici. Regarde l'annonce à côté de la caisse. Ils embauchent. Et ici, y aurait de vrais avantages : j'parie que t'aurais du poulet et des frites gratos.

Lula est retournée au comptoir.

— Nous voudrions voir le gérant. Ma copine serait intéressée par un boulot. Moi pas, parce que je suis une chasseuse de primes hors catégorie, mais Stéphanie, que voici, vient de se retrouver sans emploi.

Je tenais Lula par le bras et j'essayais de l'écartier du comptoir.

— Non, lui ai-je chuchoté. Je ne veux pas bosser ici, l'uniforme est affreux, je ne veux pas porter ça.

— Mas enfin, pense aux bons côtés, a argumenté Lula. T'userais pas tes vraies fringues. T'imagines les taches de graisse qu'on doit encaisser en cuisine ? Et puis il est pas si mal cet uniforme. En plus, avec ton petit cul maigrichon, tout te va bien.

— La *casquette* !

— Sur ce coup-là, je suis d'accord. Imagine que la casquette ait un accident ? Qu'elle tombe dans la friteuse le premier jour ? Je parie qu'il faudrait des semaines pour que t'en obtiennes une nouvelle.

Un petit type est arrivé dans mon dos. Il mesurait une demi-tête de moins que moi. On aurait dit un cochon rose dodu en pantalon. Ses joues étaient roses et rebondies, ses mains ressemblaient à des saucisses fraîches, son ventre ballottait quand il bougeait, sa bouche était ronde et ses lèvres roses... je préférerais ne pas penser à quelle partie du cochon ressemblait sa bouche, mais on la trouvait sous la queue en tire-bouchon.

— Je suis le gérant. Milton Mann.

— Voici Stéphanie Plum. Elle cherche du boulot.

— Salaire minimum. Nous cherchons quelqu'un pour l'horaire 15-23.

— Et la nourriture ? a demandé Lula. Est-ce qu'elle mange gratos ? Et à emporter ?

— On ne peut pas manger pendant le travail, mais elle peut se régaler gratuitement pendant sa pause-dîner. Les employés ont droit à une remise de vingt pour cent pour les plats à emporter.

— Ça paraît juste, a acquiescé Lula. Elle accepte le poste.

— Venez une demi-heure plus tôt demain, m'a dit Mann. Je vous

fournirai votre uniforme et vous pourrez remplir les papiers.

— Regarde-moi ça, a fait Lula en empoignant son plateau de nourriture et en rejoignant la table. T'as vu comme c'est facile de décrocher un job ? Y en a partout.

— Ouais, mais celui-ci, je n'en veux pas. J'ai pas envie de travailler ici.

— Vingt pour cent de réduc à emporter ! C'est imbattable. Tu pourras nourrir ta famille... et tes amis !

J'ai pris un morceau de poulet frit dans le seau.

— Ma voiture est toujours au pressing.

— Et moi j'ai pas récupéré mon pull. C'est mon pull préféré, en plus. C'est le ton de rouge idéal pour assortir à mon teint.

J'ai fini mon morceau de poulet.

— Tu vas retourner chercher ton pull ?

— Putain, oui ! Le seul truc, c'est que je vais attendre que ce soit fermé et qu'il fasse noir et calme dehors.

Lula a regardé par-dessus mon épaule et son regard s'est arrêté sur la porte.

— Oh, oh. Voici Monsieur le Flic Sexy et il a pas l'air content.

Morelli s'est glissé derrière moi et a empoigné le col de ma veste.

— Je dois te parler... dehors.

— J'irais pas si j'étais toi, m'a conseillé Lula. Il a sa tête de flic en rogne. Tu devrais au moins l'obliger à laisser son arme ici.

Morelli a fusillé Lula du regard et elle a plongé la tête dans le seau de poulet.

Dès que nous sommes arrivés dehors, Morelli m'a tirée de l'autre côté du bâtiment, à l'écart des baies vitrées. Il me tenait toujours par la veste et il avait sa tête de « faut pas m'emmerder ». Sans me lâcher, il a fixé ses chaussures, le menton baissé.

— Tu mets en pratique des techniques de gestion de la colère ?

Il a secoué la tête et s'est mordu la lèvre.

— Non, j'essaie de ne pas rire. Cette vieille folle t'a tiré dessus et je ne veux pas banaliser son acte, mais j'ai pas pu me retenir chez Xtra Propre. Et je n'étais pas le seul. J'étais avec les trois policiers en uniforme qui ont répondu à l'appel. On a dû se replier derrière le pressing pour reprendre notre sérieux. Ton copain Eddie Gazarra a tellement ri qu'il a pissé dans son uniforme. Y a vraiment eu une fusillade entre la vieille dame et Lula ?

— Ouais, mais Mama Macaroni est la seule à avoir tiré. Elle a saccagé la boutique. Lula et moi avons eu de la chance de nous en tirer vivantes. Comment as-tu su où j'étais ?

— Je suis passé devant tous les magasins de donuts et les fast-foods de la zone. À propos, Mama Macaroni m'a demandé de t'informer que tu étais virée.

Morelli s'est penché vers moi et m'a collé des bisous dans la nuque.

— On devrait fêter ça.

— Tu voulais fêter ça quand j'ai eu le boulot. Maintenant, tu veux fêter ça parce que je l'ai perdu ?

— J'aime bien fêter ça.

Parfois, j'avais du mal à suivre la libido de Morelli.

— Je ne te parle plus en ce moment, lui ai-je rappelé.

— D'accord, mais on peut quand même fêter ça, non ?

— Non. Et je dois retourner à l'intérieur avant que Lula ne mange tout.

Morelli m'a tirée vers lui et m'a embrassée en y mettant beaucoup de langue.

— J'ai *vraiment* besoin de fêter ça.

Là dessus, il est parti rédiger le rapport sur ma fusillade.

Lula finissait son litre et demi de limonade quand je suis revenue à table.

— Comment ça s'est passé ?

— Moyen.

J'ai regardé l'intérieur du seau. Il restait une aile de poulet.

— Je suis vraiment d'une humeur de chien, après cet incident au pressing, a commenté Lula. Je ferais bien d'en profiter et d'aller choper mon VD. Quand j'étais au classement, je ne travaillais pas le dimanche, en général, sauf quand je te filais un coup de main. Maintenant que je suis chasseuse de primes, je bosse vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Tu vois ce que je veux dire ? Je sais que ça te manque tout ça, alors je suis prête à te laisser m'accompagner encore une fois.

— Ça ne me manque pas du tout de ne plus être chasseuse de primes... Et j'ai pas envie de t'accompagner.

— S'il te plaît ? S'il te plaît, pitié, à genoux ? Je suis ton amie, non ? Et on fait des trucs ensemble, non ? Regarde, on vient de partager un déjeuner.

— T'as mangé tout le poulet.

— Pas *tout*. Je t'ai laissé une aile. Bon, c'est vrai, j'aime pas trop les ailes, mais c'est pas la question. Et puis je t'empêche de mettre une grosse couche de graisse sur ton postérieur maigrichon. Tu ne pourrais plus te faire prendre par Monsieur le Flic Sexy si tu devenais grosse et criblée de fossettes. Je sais que tu dois te faire prendre régulièrement, parce que je me souviens que quand tu te faisais pas prendre *du tout*, t'étais vraiment à cran.

— C'est bon, t'as gagné ! Je viens avec toi.

5

Il nous a fallu une demi-heure pour atteindre le quartier de HLM et nous repérer dans le labyrinthe de rues qui menait à Emanuel Lowe, surnommé VD. Lula avait garé la Firebird en face de l'appartement de sa cible et nous surveillions toutes les deux la porte, en rêvant que nous étions chez Macy's pour acheter des chaussures.

— Il nous faut un meilleur plan ce coup-ci. La dernière fois, j'ai tenté l'approche directe et ça n'a pas marché. Faut qu'on fasse ça en douce. Et je ne peux pas m'en charger parce que tout le monde me connaît maintenant. Je me disais que tu serais la personne idéale pour choper mon VD.

— Jamais de la vie.

— Toi, ils te connaissent pas. Et personne n'est plus discret que toi. J'te donnerai un pourcentage. Dix dollars pour toi, si tu le ramènes.

J'ai haussé un sourcil.

— Dix dollars ? Je te donnais cinquante, au minimum.

— Je me disais que c'était au poids. Un petit machin comme toi ne vaut pas autant qu'une femme aussi pulpeuse que moi.

Lula s'est tue quelques secondes.

— Bon, OK, ça passe pas. Ça valait le coup d'essayer, non ?

— Pourquoi tu ne restes pas là à attendre qu'il sorte pour lui rouler dessus avec ta Firebird ?

— C'est une vanne, c'est ça ? J'suis capable de reconnaître une vanne. Et, franchement, l'humour, c'est pas ton truc. D'habitude, tu lances pas des vannes. C'est pas sympa comme attitude.

Je me suis avachie dans mon siège.

— Je suis déprimée.

— Tu sais ce qui te sortirait de ta déprime ? Appréhender un fugitif. T'as besoin de botter les fesses de quelqu'un. Tu te sentiras regonflée à bloc. J'parie que tu te sentiras vachement bien, je sais pas moi... si tu

te chopais un Emanuel Lowe.

— C'est bon. D'accord. Je vais aller te chercher ton Lowe. Ma journée est déjà ratée. Autant terminer en beauté.

J'ai détaché ma ceinture de sécurité.

— File-moi ton flingue et tes menottes, ai-je sifflé.

— T'as pas ton flingue ?

— Je ne pensais pas en avoir besoin. Je n'imaginais pas que j'allais encore traquer des défauts de comparution. Quand je suis partie de chez moi ce matin, je pensais aller bosser au pressing.

Lula m'a tendu son arme et une paire de bracelets.

— Tu devrais toujours avoir un flingue. C'est comme une culotte. Tu sortiras pas sans culotte, j'imagine ? C'est pareil avec ton arme. Putain, tu sais pas grand-chose pour quelqu'un qui a été chasseuse de primes pendant si longtemps.

Je lui ai arraché le pistolet des mains et je me suis dirigée vers la porte de l'appart de Lowe d'un pas décidé. J'ai frappé deux fois. Lowe a ouvert et j'ai braqué le canon sur son front.

— À terre. Tout de suite.

Lowe a éclaté de rire.

— Tu vas pas me tirer dessus. J'suis pas armé. Tu te ramasserais vingt ans.

J'ai visé en l'air, j'ai tiré et défoncé un bout de plafond.

— Espèce de cinglée. C'est un logement social ici. Tu fais perdre du pognon aux contribuables. J'ai bien envie de te dénoncer.

— Je ne suis pas de bonne humeur.

— Je vois ça. Ça te plairait que j'améliore ton humeur ? T'as peut-être besoin qu'un homme t'aide à te sentir spéciale.

Emanuel Lowe mesurait 1 m 80 et était maigre comme un clou. Pas de fesses, pas de dents et, je devinais, pas de déo, pas de douche, pas de pastilles pour l'haleine. Il portait un débardeur jauni par l'âge, un pantalon baggy qui glissait sur ses hanches anguleuses. Et il s'offrait à moi. Voilà où en était ma vie. J'aurais peut-être mieux fait de *me* tirer une balle.

J'ai baissé le canon vers sa tête.

— À terre, sur le ventre, les mains derrière le dos.

— Voilà ce qu'on va faire. Je me couche si tu me montres ta chatte. Attention, faut un spectacle qui vaut le coup. La totale. T'as pas la boule à zéro là-dessous, j'espère ? Je sais pas ce qu'elles ont les salopes ces

temps-ci à s'épiler la touffe. Ça me fout les jetons. C'est comme baiser un poulet de supermarché.

Je lui ai tiré dessus. Pour les femmes du monde entier. C'était un service rendu à la collectivité.

— Waow ! Pourquoi t'as fait ça ? On discute, on s'amuse.

— Sans doute parce que *je* ne m'amusais pas.

Je lui avais tiré dans le pied et il sautillait dans tous les sens en gémissant. Il saignait. À première vue, je l'avais touché dans la zone du petit orteil.

— Si tu n'es pas couché pas par terre, les mains derrière le dos, dans trois secondes, je te canarde encore.

Lowe a obéi.

— Je meurs. Je vais me vider de mon sang.

Je l'ai menotté et je me suis écartée.

— J'ai juste touché ton orteil. Tu survivras.

Lula a passé sa tête à l'intérieur.

— Qu'est-ce qui se passe ? C'étaient des coups de feu ?

Elle s'est approchée de Lowe et a examiné son pied, les mains sur les hanches.

— Putain, je déteste charger des gens qui pissent le sang dans ma Firebird. Je viens d'acheter de nouveaux tapis de sol, en plus.

— C'est grave ? a voulu savoir Lowe. J'ai l'impression que c'est la cata.

— Elle t'a juste arraché un bout de pied, lui a expliqué Lula. On dirait que t'as encore tous tes orteils.

J'ai couru dans la cuisine pour aller chercher un torchon et un sac-poubelle. J'ai emballé le pied de Lowe dans le torchon, j'ai enfilé le sac par-dessus et j'ai noué le tout à hauteur de la cheville.

— C'est le mieux que je puisse faire, ai-je dit à Lula. Faudra que tu fasses avec.

Nous l'avons tiré jusqu'au trottoir. Lula a baissé les yeux vers le pied de Lowe.

— Une seconde. On a fait un trou dans le sac en le traînant et il saigne à travers le torchon. Va falloir qu'il passe sa jambe par la fenêtre.

— J'veux pas laisser pendre ma jambe par la vitre, a protesté Lowe. J'aurais l'air de quoi ?

— D'un type en route pour l'hôpital. Comment tu comptes y aller pour qu'on te recouse ? Tu comptes rester là et attendre une

ambulance ? Tu crois qu'ils vont se grouiller de venir chercher ton petit cul de loser ?

— C'est pas faux, a reconnu Lowe. Bon, dépêchez-vous, je me sens pas trop bien. C'était pas sympa de me canarder. Elle avait aucune raison de faire ça.

— Putain, si ! m'a défendue Lula. Faut que t'apprennes à coopérer avec les femmes. Pour moi, elle aurait dû viser plus haut et entailler directement ton zob.

Lula a baissé la fenêtre passager, Lowe est monté et a fait passer ses jambes par l'ouverture.

— Je me sens con. Et puis c'est pas confortable. Mon pied me fait un mal de chien.

Lula s'est installée au volant.

— J'ai vu une photo de ce qu'il a fait subir à sa nana. Elle avait le nez cassé et deux côtes fêlées. Elle a passé trois jours à l'hosto. Il mérite de souffrir : je vais rouler hyper lentement et je vais peut-être même me paumer en cherchant les urgences.

— Ne te perds pas trop. Je ne voudrais pas qu'il se vide de son sang, c'est quand même moi qui lui ai tiré dessus.

— Perso, j'tai pas vue, a affirmé Lula. Et surtout pas avec mon flingue qu'est peut-être pas déclaré parce que c'est un type à un coin de rue qui me l'a cédé bien gentiment. Ma version, c'est que Lowe a voulu fuir et s'est pris le pied sur une bouteille de gnôle cassée. Ces types ont toujours des bouteilles de gnôle qui traînent, c'est une horreur.

Lula a ouvert la portière.

— Tu viens avec moi ou tu restes ici pour nettoyer ?

J'ai rendu son arme à Lula.

— Je reste ici.

— À plus.

Elle est partie sans plus de formalités. Les jambes de Lowe pendaient par la vitre et le sac-poubelle s'agitait dans la brise.

Je suis rentrée chez Lowe et j'ai fouillé la cuisine. J'ai trouvé un tournevis et une bouteille de Gin Gordon presque vide. Je me suis servie du tournevis pour extraire la balle du sol et j'ai glissé la cartouche et l'étui dans ma poche. Puis j'ai lâché la bouteille sur la partie du sol la plus ensanglantée et je l'ai cassée à l'aide du tournevis. Je suis retournée à la cuisine, j'ai lavé l'outil, mes mains et j'ai jeté le tournevis sur les ordures entassées dans un coin. J'ai distingué quelques

vieux cartons à pizza, des bouteilles de limonade vides, des sacs de fast-food, des canettes de bière écrasées et d'autres choses informes que je préférais ne pas identifier.

— Je déteste faire ça, ai-je annoncé à l'appartement vide.

J'ai sorti mon portable de mon sac et j'ai appelé mon père.

Il y a quelques années, il a pris sa retraite de la Poste et, depuis, il est chauffeur de taxi à temps partiel.

— Salut, c'est moi. J'ai besoin d'un taxi.

J'ai verrouillé les portes et fermé les fenêtres en attendant mon père. Pas qu'il y avait grand-chose à voler chez Lowe. La plupart des meubles avaient l'air d'avoir été récupérés à la déchetterie du quartier. C'était tout de même ses biens et je me sentais une obligation de me montrer professionnelle. J'aurais sans doute mieux fait d'y penser plus tôt et d'éviter de lui amocher les orteils.

J'ai appelé Ranger.

— J'ai tiré une balle dans le pied d'un type.

— Il l'avait mérité ?

— C'est une question morale compliquée. J'étais de ton avis sur le moment. Maintenant, je n'en suis plus convaincue.

— Tu as détruit les preuves ? Il y avait des témoins ? Tu as trouvé un bon mensonge ?

— Oui. Non. Oui.

— Passe à autre chose. Rien d'autre ?

— Non, c'est à peu près tout.

— Un dernier conseil. Ne mange pas de donuts.

Et il a raccroché.

Super.

Vingt minutes plus tard, mon père s'est arrêté le long du trottoir.

— Je croyais que tu travaillais à l'usine de boutons.

Tous les soirs, mon père apparaissait à table pour dîner. En général, son esprit était ailleurs. Je suppose que c'était le secret de la réussite du mariage de mes parents. Ça et leur accord selon lequel mon père ramenait l'argent et ma mère préparait le pain de viande. La répartition des tâches était claire et n'était jamais remise en question. En un sens, la vie était simple, dans le Bourg.

— Le boulot à l'usine de boutons n'a rien donné. Du coup, j'ai aidé Lula à appréhender un fugitif et je me suis retrouvée ici.

— Tu es comme ton oncle Peppy. Il passait d'un emploi à autre. C'est

pas qu'il était bête, c'est juste qu'il n'avait pas trouvé sa vocation. Il n'avait ni passion, ni talent particulier. Moi, par exemple, j'étais doué pour trier le courrier. Bon, je sais que ça n'a pas l'air extraordinaire, mais c'était une tâche que je faisais bien. Bien entendu, j'ai été remplacé par une machine. Mais ça n'empêche pas que j'aie eu un don. Ton oncle Peppy avait quarante-deux ans quand il s'est rendu compte qu'il était doué pour le point de croix.

— Oncle Peppy purge une peine à la prison de Rahway pour incendie criminel.

— Ouais, mais il y fait de la broderie au point de croix. Quand il sera libéré, il pourra gagner sa vie en réalisant des tapisseries. Tu devrais voir certaines de ses œuvres. Il a réalisé une tête de tigre, par exemple. Si tu veux mon avis, il est plus doué pour les canevas que pour allumer des incendies criminels. Il n'a jamais vraiment eu la main. Bon, je le reconnais, il a allumé quelques beaux incendies, mais il n'a jamais eu le même talent que Sol Razzi. Sol pouvait bouter le feu n'importe où sans que personne ne sache comment il avait pris. Ça, c'est de l'incendie criminel.

Le New Jersey est l'un des rares endroits au monde où incendiaire est une profession.

— Où va-t-on ? a demandé mon père.

— Qu'est-ce que maman prépare pour le dîner ?

— Des spaghettis avec des boulettes. Et j'ai vu un gâteau au chocolat dans la cuisine.

— Je rentre à la maison avec toi.

Deux voitures étaient garées devant chez mes parents. Celle de ma sœur et celle d'un de mes amis qui aidait ma mère à planifier le mariage de ma sœur. Mon père s'est arrêté devant l'allée et a regardé les voitures les yeux plissés.

— Si tu les emboutis, ta prime d'assurance va grimper, lui ai-je fait remarquer.

Mon père a soupiré et s'est garé le long du trottoir. Quand mon père soufflait les bougies de son gâteau d'anniversaire, je le soupçonnais de souhaiter que ma grand-mère parte très loin. Il devait souhaiter envoyer ma sœur dans un autre État et mon ami Sally, qui planifiait son mariage, dans un autre univers. Je ne sais pas exactement ce qu'il

aurait voulu faire de moi. M'accompagner pour choper des malfrats ? Peut-être... Petite précision : mon père n'est pas malveillant. Il ne voudrait pas que ma grand-mère souffre, mais je pense que ça ne lui ferait pas trop de peine qu'elle meure dans son sommeil sans souffrir. Personnellement, je trouve Mamie géniale. Évidemment, je ne vis pas avec elle.

Pendant toutes ses études, ma sœur Valérie était le portrait craché de la Vierge Marie. Des cheveux bruns coiffés simplement, un teint d'albâtre, un sourire béat. Sa personnalité collait aussi. Sereine. Douce. Madame Parfaite. L'opposé exact de sa sœur, Stéphanie, qui tenait le rôle de Madame Catastrophe. Valérie a terminé la fac parmi les meilleurs étudiants de sa classe et a épousé un type bien. Ils ont suivi son boulot à Los Angeles. Ils ont eu deux filles. Ma sœur s'est transformée en Meg Ryan. Puis un jour, le type bien s'est barré à Tahiti avec la baby-sitter. Sans se soucier de Meg. Le démon de midi ou une autre échéance du genre. Alors Valérie est revenue à la maison avec ses filles. Angie est l'aînée et c'est un clone presque parfait de la Vierge Valérie. Marie Alice a deux ans de moins et se prend pour un cheval.

Ça fait un peu plus d'un an que ma sœur est revenue et, depuis, elle a pris trente kilos, a eu un bébé hors mariage et s'est fiancée à son patron, Albert Klouhn, qui est aussi le père de l'enfant. Le bébé s'appelle Lisa, mais, le plus souvent, on l'appelle Le Bébé, tout simplement. On ne sait pas encore à quoi elle ressemblera plus tard, mais, à en juger par la quantité de gaz qu'elle produit, je pense qu'elle a beaucoup de Klouhn en elle.

Valérie et Sally étaient penchés sur la table de la salle à manger, ils examinaient le plan de table.

— Salut, copine, m'a lancé Sally. Ça fait un bail.

Sally conduisait un bus scolaire pendant la semaine et, le week-end, travesti, il chantait dans un groupe. Il mesurait un mètre quatre-vingt-dix-huit, avait des roses tatouées sur les biceps, des poils partout et un gros nez crochu. Il était dégingandé à la manière des types qui jouent tout le temps de la guitare. Ce jour-là, il arborait une grande croix en bois au bout d'une chaîne et six rangées de colliers de perles en plastique coloré sur un T-shirt Metallica. Il portait des Converse noires montantes et un jean baggy délavé.

Bon, d'accord, il n'avait pas grand-chose à voir avec un organisateur de mariage traditionnel, mais il nous avait en quelque sorte adoptés et

il bossait gratos. Aux yeux de ma mère et de ma grand-mère, il était devenu un membre de la famille à part entière. Elles supportaient ses excentricités avec la même tolérance que les miennes : en levant les yeux au ciel. Après tout, un organisateur de mariage qui fume des pétards, c'est parfaitement respectable, quand on a une fille qui tire sur les gens.

Angie faisait ses devoirs à la table, en face de Valérie. Le Bébé était dans un foulard serré contre la poitrine de sa mère et Mary Alice galopait autour de la table en hennissant. Mon père a foncé vers son fauteuil dans le salon et a allumé la télé. Je me suis retranchée dans la cuisine.

Ma mère était en train de touiller la sauce tomate sur le feu.

— La fille d'Emily Restler a reçu une broche en remerciement de dix ans de service à la banque, m'a informée ma mère. En dix ans, elle n'a jamais été impliquée dans une seule fusillade. Ma fille travaille en journée dans un pressing et le transforme en décor pour fusillade à la OK Corral. Et un dimanche, en plus. Le jour du Seigneur...

— Je n'ai rien à voir avec ça. Je n'étais même pas armée. C'était Mama Macaroni. Elle a refusé de rendre ses vêtements à Lula.

Mamie était assise à la petite table de la cuisine.

— Dommage que tu n'aies pas réussi à abattre Mama Macaroni. Si j'avais été sur place, je me serais arrangée pour que tu récupères les affaires de Lula. D'ailleurs, j'ai bien envie d'aller les reprendre moi-même.

Ma mère et moi nous sommes écriées en cœur :

— Non !

J'ai pris une limonade dans le frigo et j'ai louché sur le gâteau posé sur le comptoir.

— C'est pour le dîner, m'a prévenue ma mère. N'en prends pas en cachette. Il faut qu'il soit beau. L'organisateur de mariage mange avec nous, ce soir.

J'aime beaucoup Sally, mais il s'en fout pas mal de ce qu'il met en bouche, s'il ne l'inhale pas d'un bong et si ce n'est pas roulé dans du papier cigarette XXL.

— Sally ne remarquerait pas s'il y avait des cafards dans le glaçage, ai-je rétorqué.

— Ça n'a rien à voir avec Sally. Mes verres à eau sont immaculés. Il n'y a pas de poussière sur les meubles. Et je ne sers pas un gâteau à

moitié mangé à mes invités pour le dessert.

Moi non plus, je n'aurais jamais osé commettre un affront pareil. Pour commencer, je n'avais jamais d'invités, à part Joe ou Ranger. Et ni l'un ni l'autre ne s'intéressaient à ma pâtisserie. Bon, je l'admets, Joe n'aurait sans doute rien contre une tranche de gâteau... mais ce ne serait pas la première chose qu'il aurait en tête et il se moquerait de savoir s'il était à moitié mangé.

J'ai râpé du parmesan pour ma mère, puis j'ai coupé du concombre et des tomates. Dans la salle à manger, Valérie et Sally criaient pour se faire entendre par-dessus le vacarme de la télé et du cheval au galop.

— Du nouveau au sujet de Michael Barroni ? ai-je demandé.

— Il est toujours porté disparu, m'a expliqué Mamie. Et on n'a pas retrouvé sa voiture non plus. J'ai entendu dire qu'il ne l'avait que depuis la vieille, seulement. Elle était toute neuve, elle sortait de chez le concessionnaire.

— Hier, j'ai vu Anthony au volant d'une Corvette qui semblait arriver direct d'un showroom.

Mamie a pris les assiettes dans l'armoire.

— Mabel Such raconte qu'Anthony dépense de l'argent comme si les billets tombaient du ciel. Elle se demande d'où ça vient, parce qu'il ne gagne pas grand-chose à la quincaillerie. Il était salarié, comme tout le monde. Le père, Michael Barroni, a gravi les échelons lentement. Ce n'était pas le genre d'homme à faire des cadeaux, même à ses fils.

J'ai pris les couverts et les assiettes. Mamie et moi avons dressé la table autour de Valérie, Sally et Angie.

— Tu peux regarder les plans de table aussi longtemps que tu veux, ce ne sera jamais parfait, a lancé Mamie à Valérie. Personne ne veut s'asseoir à côté de Biddie Schmidt. Tout le monde veut être à côté de Peggy Linehart. Et personne ne souhaite se retrouver à la table six, près des toilettes.

Ma mère a apporté les boulettes et la sauce, avant de retourner chercher les spaghettis. Mon père est passé de son fauteuil de télé à sa chaise de repas et s'est servi. Tout le monde a fini par s'asseoir, si ce n'est Mary Alice, qui continuait à galoper.

— Les chevaux doivent se nourrir aussi, lui a rappelé Mamie. Viens t'asseoir.

— Il n'y a pas de foin, a protesté Mary Alice.

— Bien sûr que si, a repris Mamie. Tu vois ce grand plat de

spaghetti ? C'est du foin pour humains, mais les canassons peuvent en avoir aussi.

Mary Alice a plongé son nez dans les spaghetti et les a broutés.

— C'est dégoûtant ! s'est offusquée Mamie.

— C'est comme ça que les chevaux mangent. Ils mettent les naseaux dans le sac de nourriture, je l'ai vu à la télé.

La porte d'entrée s'est ouverte et Albert Klouhn nous a rejoints.

— Je ne suis pas en retard, j'espère ? Désolé d'arriver seulement maintenant, j'avais un client.

Tout le monde s'est arrêté de manger pour le regarder. La clientèle de Klouhn était pour le moins clairesmée. Il était avocat et ses affaires démarraient lentement. Une partie du problème découlait du fait qu'il est adorable. Qui voudrait d'un avocat adorable ? Dans le New Jersey, il faut un requin, un fils de pute, un salaud de première. L'autre problème, c'était son apparence. Klouhn ressemble à un gamin de quatorze ans joufflu, mollasson et dans la lune.

— Quel genre de client ? a fait Mamie.

Klouhn s'est installé à sa place.

— Une dame qui lavait son linge blanc à la laverie automatique à côté de mon bureau. Elle a vu mon enseigne et de la lumière à l'intérieur. J'étais venu faire du classement, mais, en réalité, je jouais au poker sur mon ordinateur. Enfin, bref, elle est venue me demander conseil.

Klouhn s'est servi de spaghetti.

— Son mari l'a quittée et elle ne sait pas quoi faire. Ça n'a pas l'air de la déranger qu'il soit parti. Elle m'a raconté que ça n'allait pas trop entre eux. Ce qui l'embête, c'est qu'il a pris la voiture en lui laissant régler les mensualités. Une voiture toute neuve, en plus.

J'ai senti des picotements dans ma nuque.

— Quand est-ce que ce type a disparu ?

— Il y a quelques semaines.

Klouhn a pêché de la viande avec la cuillère de service. La boulette a roulé, a atterri sur sa chemise et glissé le long de son ventre pour terminer sa course sur ses genoux.

— Je savais que ça allait arriver, s'est lamenté Klouhn. C'est toujours pareil avec les boulettes ! Ça n'arrive jamais avec du poulet, ni avec du jambon. Enfin, si, parfois, mais pas aussi souvent qu'avec les boulettes. Si ça ne tenait qu'à moi, je ne ferais pas les boulettes rondes. Les trucs

ronds, ça roule, non ? J'ai pas raison ? Et si elles étaient carrées ? Personne n'y a jamais pensé ?

— Ce serait du pain de viande, a fait remarquer Mamie.

— Est-ce que cette femme a déclaré la disparition de son mari à la police ? ai-je encore demandé.

— Non, c'est une affaire personnelle à ses yeux. Elle savait qu'il allait la quitter. J'imagine qu'il la trompait et que ça ne marchait pas très fort entre eux.

Klounh a récupéré la boulette et l'a posée au sommet de ses spaghettis. Il a essuyé sa chemise avec une serviette en papier, ce qui a eu pour effet d'étendre la tache de sauce tomate.

— J'ai de la peine pour elle, qui doit payer les mensualités de la bagnole, mais comment peut-on être aussi bête ? Elle vit avec un type qui se barre tout à coup. Il ne lui reste que les factures. Ils avaient deux hypothèques dont elle ne connaissait même pas l'existence. Le compte en banque est vide. Quelle idiote !

Ma mère, mon père, Mamie et moi avons retenu notre souffle et jeté un regard en coin à Valérie. C'était exactement ce qui lui était arrivé. C'était comme si Klounh venait de traiter Valérie d'idiote.

— Tu penses que cette femme est une cruche parce que son mari a réussi à tout lui piquer ? lui a demandé Valérie.

— Ben, oui. C'est malin. Elle était sûrement trop paresseuse pour s'intéresser à ce qui se passait autour d'elle. Elle a eu ce qu'elle méritait.

Le rouge est monté au visage de Valérie, d'un coup, depuis son cou jusqu'à la racine de ses cheveux. Son crâne rougeoyait comme des charbons ardents.

— Misère ! a fait Mamie.

Sally a éloigné sa chaise de celle de Valérie.

Klounh frottait toujours la tache sur sa chemise. Il n'avait pas levé les yeux vers sa future épouse et ne se rendait pas compte de ce qu'il avait dit. Les mots avaient quitté ses lèvres et formé des phrases. C'était souvent comme ça avec Klounh. Il a relevé la tête dans un silence de mort. On n'entendait plus que le grésillement du cuir chevelu de Valérie.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Klounh a examiné les visages. Quelque chose clochait et ça lui avait échappé. Il s'est arrêté sur Valérie et s'est mis à se rejouer la scène à l'envers. Puis il a compris. *Boum !*

— Toi, c'était différent. Je veux dire que tu avais une bonne raison d'être idiote. Enfin, non, pas idiote. Je ne voulais pas dire que tu étais idiote. Bon, d'accord, tu as peut-être été un peu sosotte. Non, attends, je ne voulais pas dire ça non plus. Pas sosotte, pas idiote, rien de tout ça. Bon, d'accord, juste un petit peu sosotte, mais d'une façon positive, tu comprends ? Sosotte ça peut être bien. Comme une blonde idiote, sosotte. Non, c'est pas ça que je voulais dire non plus. Je ne sais pas d'où ça sort. J'ai dit ça ? Non, j'ai pas dit ça, si ?

Klounh s'est tu parce que Valérie s'était mise debout et brandissait le couteau à pain, avec une lame de 35 cm de long.

— Ne fais pas de bêtise, ai-je conseillé à Valérie. Tu n'envisages tout de même pas de le poignarder ? C'est pas propre.

— Très bien. Donne-moi ton arme, je vais le descendre.

— Il ne faut pas tirer sur les gens, la police n'aime pas ça.

— Tu tires tout le temps sur les gens.

— Pas *tout* le temps.

— Je vais te donner mon pistolet, est intervenue Mamie.

Ma mère a jeté un regard noir à ma grand-mère.

— Tu m'as dit que tu t'en étais débarrassée.

— Je voulais dire que je le lui donnerais si j'en avais un, s'est défendue Mamie.

— Super ! a crié Valérie en lançant les bras en l'air. Maintenant, je suis une idiote. Je suis grosse et idiote. Je suis une grosse idiote.

— Je n'ai pas dit que tu étais grosse, a objecté Klounh. Tu n'es pas grosse, tu es juste... enveloppée, comme moi.

Les yeux de Valérie sont sortis de ses orbites.

— Enveloppée ? Enveloppée, c'est affreux ! J'étais parfaite. J'étais sereine. Et maintenant, regardez-moi ! Je suis un désastre. Je suis une grosse idiote monstrueuse et désastreuse. Et je ressemble à une baleine blanche dans ma stupide robe de mariée. Une énorme baleine blanche monstrueuse !

Elle a plissé les yeux et s'est penchée par-dessus la table vers Klounh.

— Tu penses que je suis idiote, paresseuse et enveloppée et que je n'ai eu que ce que je méritais de mon mari coureur de jupons !

— Non, je te le jure ! C'est le stress. C'est la boulette. Je ne réfléchis jamais, tu le sais bien.

— Je ne veux plus jamais te voir ! Tu peux faire une croix sur le

mariage !

Là dessus, Valérie a pris ses trois enfants, son sac de couches, son foulard à bébé, les sacs à dos des filles et la poussette pliante. Elle est allée dans la cuisine prendre le gâteau au chocolat et elle est partie.

— Les gars, j'ai fait de mon mieux avec la robe, s'est défendu Sally.

— On ne vous en tient pas pour responsable, l'a rassuré Mamie, mais c'est vrai qu'elle ressemble à une baleine blanche.

Klounh s'est tourné vers moi et a vu ma mine d'enterrement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Elle a emporté le gâteau au chocolat.

Sally m'a ramenée chez moi. J'étais affalée devant la télé quand on a sonné à ma porte, à 21 heures. C'était Lula, en noir des pieds à la tête, y compris sa cagoule.

— T'es prête ?

— Prête pour quoi ?

— Récupérer mes fringues au pressing, qu'est-ce que tu crois ?

— Je crois qu'on devrait laisser tomber et commander de la pizza. T'as pas trop chaud sous la cagoule ?

— Cette Mama Macaroni retient en otage mon pull préféré. Il me le faut. Et c'est aussi une question de principe. La situation est injuste. J'étais dans mon droit à cent pour cent. Je ne comprends pas que tu veuilles laisser tomber. Où est ton esprit militant ? J'parie que Ranger ne baisserait pas les bras. Et il faut que tu récupères ta bagnole. Comment tu vas faire si tu viens pas avec moi ?

Ma voiture. Je me suis giflée mentalement. J'avais complètement oublié.

Dix minutes plus tard, nous étions dans celle de Lula, dont le moteur tournait toujours, devant chez Xtra Propre.

— C'est une belle nuit sans lune, a fait remarquer Lula. Il y a une couverture nuageuse. Pas une étoile et on dirait que quelqu'un a déjà pété le réverbère.

J'ai fait la moue.

— Hé, pas de ça ! Je pensais que t'allais me féliciter pour ma précision. J'ai réussi à toucher cette putain d'ampoule !

— Après combien d'essais ?

— J'ai vidé tout un chargeur, a reconnu Lula.

Elle a coupé le moteur et a enfilé sa cagoule.

— Allez, viens, il est temps de passer à l'action.

Misère.

Nous sommes sorties de la Firebird et nous avons laissé passer un 4×4 , avant de traverser la rue. Quand le conducteur de la voiture a aperçu Lula et sa cagoule, il a fait une embardée.

— Hé, si on sait pas conduire, on reste chez soi ! lui a hurlé Lula.

— C'est ta cagoule, tu lui as fichu la frousse.

— Hum.

Nous sommes arrivées devant le pressing et Lula a essayé d'ouvrir. Fermé à clé.

— Il y a combien d'autres portes ?

— Juste une, à l'arrière. C'est une sortie de secours, tu n'arriveras jamais à entrer. Et y a pas de fenêtres à l'arrière, juste quelques gros ventilateurs.

— Alors faut qu'on passe par-devant. Ça me gêne pas parce que je suis dans mon droit. Ma cause est juste. Un pull comme ça, on n'en trouve pas tous les jours.

Elle s'est tournée vers moi.

— Vas-y, crochète la serrure.

— Je ne sais pas faire ça !

— Putain, t'étais la super chasseuse de primes. Comment tu peux être chasseuse de primes sans être capable de forcer une serrure ? Comment tu faisais pour entrer ?

Elle a reculé pour examiner la boutique.

— D'habitude, je cassais une fenêtre, mais il n'y a qu'une énorme vitrine qui occupe toute la façade. Ça risque de faire louche.

Lula a retraversé la rue en courant vers la Firebird et est revenue avec un cric.

— On pourrait forcer la porte.

Elle a inséré le cric dans le chambranle et une autre voiture est apparue sur la rue. Elle a ralenti en passant devant nous, puis s'est éloignée à toute vitesse.

— On ferait mieux de tenter le coup par-derrrière, a conclu Lula.

6

Nous avons fait le tour du bâtiment et Lula a tenté de glisser le cric sous le verrou.

— Ça passe pas. Cette porte est scellée.

Lula a donné un coup dans le battant avec le cric et la porte s'est ouverte.

— T'as vu ça ? On a de la chance, hein !

— Ça ne me plaît pas. Ils verrouillent toujours avant de mettre l'alarme.

— Ils ont dû oublier. C'était une journée traumatisante.

— On devrait s'en aller. Y a quelque chose qui cloche.

— Je ne repars pas sans mon pull. Je suis près du but. J'entends mon pull m'appeler. Dès qu'on entre, j'allume ma lampe torche et tu mets en marche le machin qui fait tourner les fringues. On sera dehors en un clin d'œil.

Nous avons fait deux pas, la porte s'est refermée derrière nous et Lula a appuyé sur le bouton de la Maglite. Nous sommes passées à pas de loup devant les machines à laver et les séchoirs professionnels, puis devant les grands paniers à linge en tissu. Nous nous sommes arrêtées et nous avons tendu l'oreille pour détecter des sirènes, une respiration ou le *bip* d'une alarme qui se déclenche.

— Tout va bien, on dirait, a décrété Lula.

Je n'avais pas l'impression que tout allait bien. J'avais la chair de poule et mon cœur battait à tout rompre.

— Le comptoir est juste devant nous. Active le machin tournant.

J'ai appuyé sur l'interrupteur et toutes les lampes du pressing se sont allumées. Il faisait clair comme en plein jour. Et Mama Macaroni était là, perchée sur son tabouret. L'horrible vieille chouette tout en noir nous regardait derrière le canon de son arme. Les poils de sa verrue reflétaient la lumière fluorescente.

— Putain ! Bordel de merde. Chiotte.

Mama Macaroni tenait le flingue dans une main et les vêtements propres de Lula dans l'autre.

— Je savais vous revenez. Vous avez pas d'honneur. Vous êtes juste capables de voler et de vous prostituer.

— J'ai arrêté la prostitution, s'est défendu Lula, même si j'avoue que j'en fais encore de temps en temps pour m'amuser.

— Déchets. Vous êtes déchets minables, toutes les deux, nous a lancé Mama Macaroni avant de se tourner vers moi. Je voulais pas vous engager. J'ai dit que tout ce qui vient de votre famille est mauvais. Des Hongrois !

Elle a craché par terre.

— Voilà ce que je pense des Hongrois.

— Je ne suis pas hongroise, a tenté Lula. Si vous me rendiez mes affaires ?

— Quand il gèlera en enfer. C'est là que vous devriez être. Je vous ai jeté un mauvais sort. Je vous ai envoyées en enfer.

Lula m'a jeté un regard inquiet.

— Elle peut pas faire ça, si ?

— Vous aurez jamais votre pull. Jamais. J'emporte le pull avec moi dans la tombe.

L'expression de Lula laissait entendre que ça ne la dérangerait pas d'aider Mama Macaroni à rejoindre la tombe.

— Ça te coûterait trop cher, ai-je fait remarquer à Lula. Tu ferais mieux de t'acheter un nouveau pull.

— Et vous, m'a dit Mama Macaroni, vous reverrez jamais votre voiture. Elle est à moi, maintenant. Vous laissez dans mon parking, c'est à moi.

Elle a plissé les yeux et a baissé le canon de son arme pour qu'il soit à hauteur de mon front.

— Donnez la clé.

— Tu ne crois pas qu'elle te tirerait dessus, tout de même ? m'a demandé Lula.

Il n'y avait aucun doute dans mon esprit. Mama Macaroni n'hésiterait pas à me cribler de balles et je serais morte, morte, morte. J'ai sorti la clé de ma poche et je l'ai tendue à Mama avec précautions.

— Je m'en vais, nous a-t-elle annoncé. Je veux regarder mon émission de télé. Et vous restez ici.

Elle a reculé jusqu'à la sortie à l'arrière. Elle a branché l'alarme et est partie. La porte s'est refermée derrière elle et je l'ai entendue verrouiller la serrure.

J'ai couru jusqu'au comptoir pour regarder par la vitrine.

— Nous allons attendre de la voir passer puis nous ficherons le camp d'ici. Nous déclencherons l'alarme en ouvrant la porte, mais nous serons loin quand la police arrivera.

J'ai entendu le moteur de la Saturn démarrer puis une explosion a secoué le bâtiment. Le souffle a décroché la porte arrière de ses gonds, brisé la vitrine en mille morceaux et nous a projetées à genoux, Lula et moi.

— Putain ! a crié Lula.

Mon instinct me disait de quitter les lieux. Je ne savais pas ce qui avait causé l'explosion, mais je voulais sortir avant que ça ne recommence. Sans compter que je ne savais pas si la structure du bâtiment tiendrait le coup. J'ai attrapé Lula par le bras, je l'ai remise debout et je l'ai tirée vers l'entrée principale. Nous avançons avec prudence et le verre cassé crissait sous nos pas. La porte d'entrée n'avait pas tenu le coup. Heureusement, nous étions protégées par le comptoir au moment de l'explosion. Nous nous sommes frayé un chemin parmi les débris.

Le quartier autour d'Xtra Propre était composé à la fois de petits commerces et de petites maisons. Les gens sortaient de chez eux et cherchaient la source de l'explosion qu'ils venaient d'entendre.

— Qu'est-ce que c'était que ce bordel ? s'est exclamée Lula. Et qu'est-ce que ce pneu fabrique en plein milieu du trottoir ?

Nous nous sommes regardées : nous savions très bien quel phénomène expliquait tout cela.

— Une bombe dans une voiture, a conclu Lula.

Nous avons couru jusqu'au parking à côté du pressing et nous nous sommes arrêtées net. La Saturn n'était plus qu'une carcasse de métal déformé, noircie et fumante. Dans le noir, on ne distinguait pas les détails. Des morceaux de carrosserie en fibre de verre, de tissu des sièges et diverses pièces de mécanique étaient éparpillés partout.

Lula a sorti sa lampe torche et a promené le faisceau sur le carnage. Elle l'a laissé traîner sur une partie du volant. Un morceau de main y était encore agrippé. Une bande de tissu noir couvrait le poignet.

— Oh oh, ça sent pas bon pour mes vêtements.

J'ai senti la nausée monter.

— Nous devrions sécuriser la zone en attendant l'arrivée des forces de l'ordre.

Un quart d'heure plus tard, tout le pâté de maisons était encerclé de rubalise. Des camions de pompiers et des véhicules d'urgence étaient arrêtés entre les voitures de police, gyrophares allumés. La scène était balayée par les faisceaux de lampes torches. Plusieurs générations de Macaroni étaient rassemblées dans un coin.

Morelli est arrivé peu après ses collègues et m'a immédiatement emmenée à l'écart, pour que je ne me fasse pas écharper par la famille des propriétaires. Il a écouté mon récit, puis m'a poussée dans son SUV sous bonne garde. Il est revenu trois quarts d'heure plus tard et s'est glissé derrière le volant.

— Raconte-moi encore ce qui s'est passé.

— J'étais avec Lula, nous avons vu de la lumière dans la boutique, alors je me suis dit qu'on allait entrer et récupérer les vêtements de Lula. Mama Macaroni était seule à l'intérieur, elle a braqué un revolver sur moi, a exigé que je lui donne les clés de la Saturn et est sortie par la porte de service. Quelques instants plus tard, j'ai entendu l'explosion.

— Très bien. Maintenant, raconte-moi ce qui s'est vraiment passé.

— Lula et moi sommes entrées par la porte arrière pour voler ses affaires. Mama Macaroni nous attendait. La suite est la même.

— Tu peux te contenter de la première version, c'est mieux.

— Ils ont retrouvé les restes de Mama Macaroni ?

— La majeure partie. Ils fouillent encore les buissons. Elle est éparpillée sur une zone impressionnante.

Morelli a tourné la clé de contact.

— Tu veux revenir à la maison avec moi ?

— Ouais, j'ai un peu les jetons, j'avoue.

— J'espérais que tu dirais oui parce que je suis intelligent, sexy et drôle.

— Oui, c'est aussi pour ça. Et puis j'aime bien ton chien.

— La bombe dans la voiture te visait.

— Je pensais que, si j'arrêtais de poursuivre des méchants, ma vie s'améliorerait.

— Tu t'es fait des ennemis.

— C'est Spiro.

Morelli s'est arrêté à un feu rouge et m'a regardée.

— Spiro Stiva ? Le fils de Constantine ? Tu en es sûre ?

— Non, c'est une intuition, rien de plus. Les mots lui ressemblent. Et il était copain avec Anthony Barroni. Le père de Barroni a disparu et on raconte qu'Anthony claque un maximum de fric.

— Tu crois qu'Anthony Barroni et Spiro Stiva mijotent un truc ?

— C'est possible. Et peut-être que Spiro est cinglé, qu'il a décidé que j'avais gâché sa vie et qu'il veut mettre un terme à la mienne.

Morelli a réfléchi un moment puis a haussé les épaules.

— C'est pas grand-chose, mais c'est aussi crédible que mes autres pistes. Quel est le rapport avec les deux autres disparitions ?

— Je ne sais pas, mais je crois qu'il y en a au moins une autre.

J'ai parlé à Morelli du client de Klouhn.

— Et ce n'est pas tout : le mari s'est volatilisé dans leur voiture toute neuve, comme Michael Barroni.

Morelli m'a jeté un regard en coin.

— Bon, d'accord, je sais que beaucoup de gens ont de nouvelles bagnoles. Mais c'est tout de même un point commun.

— Barroni, Gorman et Lazar avaient le même âge à deux ans près. Est-ce que le type de Klouhn correspond à ce profil ?

— Je ne sais pas.

Morelli a tourné dans sa rue et s'est garé devant chez lui.

— Quelqu'un aurait dû apercevoir Spiro s'il était de retour. C'est difficile de garder un secret dans le Bourg.

— Il doit se cacher.

Ma mère m'a appelée sur mon portable.

— Les gens racontent que tu as fait exploser Mama Macaroni.

— Elle était dans ma voiture et elle s'est fait exploser par accident. Je n'ai rien fait du tout.

— Comment est-ce qu'on peut se faire exploser par accident ? Et toi, ça va ?

— Ça va. Je dors chez Joe.

Il était tôt le matin, j'étais assise au bord du lit et je regardais Morelli s'habiller. Il portait un jean noir, de chouettes bottines de randonnée noires et une chemise bleue à manches longues. On aurait dit une star de cinéma interprétant un rôle de flic.

— Très sexy.

Morelli a attaché sa montre et m’a regardée.

— Répète ça et je me déshabille.

— Tu vas être en retard.

Le regard de Morelli s’est assombri. J’ai deviné qu’il pesait le pour et le contre, le plaisir et les responsabilités. À une époque de sa vie, le plaisir l’aurait emporté haut la main. Ce Morelli m’attirait, mais je ne l’aimais pas beaucoup. Puis l’instant est passé. L’autre Morelli avait repris le contrôle. Sans vouloir lui accorder plus de crédit qu’il ne le méritait, je me suis dit que ses deux orgasmes de la veille et celui de ce matin avaient dû faire pencher la balance.

— Je ne peux pas être en retard aujourd’hui. J’ai une réunion qui commence tôt et de la paperasse à rattraper.

Il a déposé un baiser sur le sommet de mon crâne.

— Tu seras là quand je rentre ?

— Non, je travaille chez Cluck-in-a-Bucket de 15 à 23 heures.

— Tu blagues ?

— Pas du tout. Mais j’admets que c’était une décision impulsive.

— Tu dois vraiment avoir besoin d’argent, a commenté Morelli avec un grand sourire.

— En effet.

Je l’ai suivi jusqu’au bas des escaliers et j’ai refermé la porte derrière lui.

— Nous voilà seuls tous les deux, ai-je annoncé à Bob.

Le chien avait déjà englouti son petit-déjeuner et s’était promené, il était détendu. Il s’est dirigé tranquillement vers le salon, où des rayons de soleil filtraient à travers la fenêtre et chauffaient le tapis. Il a fait trois tours sur lui-même, avant de se laisser tomber dans la flaque de lumière.

Je suis allée dans la cuisine et je me suis servi une tasse de café que j’ai emmenée dans le bureau de Morelli, à l’étage. La pièce était petite et encombrée. Les dossiers de déclarations d’impôt y côtoyaient une bouteille de lait découpée et remplie de vieilles balles de tennis ramassées lors de promenades dans le parc avec Bob, une batte de base-ball, une pile d’annuaires de téléphone, des gants de boxe, un gros coussin bleu denim pour chien, un gant de base-ball bien huilé, un tournevis électrique, des rouleaux de ruban adhésif, une plante morte dans un pot en argile et un arrosoir en plastique qui n’avait visiblement

jamais été utilisé. Au milieu de tout ce fatras, un ordinateur, une imprimante et un téléphone étaient posés sur un grand bureau en bois acheté d'occasion.

Je me suis assise à la table, j'ai pris un stylo et un bloc-notes jaune dans le tiroir du haut. Je comptais mettre ma matinée à profit pour jouer les détectives. Quelqu'un voulait ma mort, et je n'étais pas à l'aise de rester assise sans rien faire, en attendant que cela se produise.

La première tâche sur ma liste était un coup de fil à Klouhn.

— Elle refuse de me laisser entrer, m'a-t-il expliqué. J'ai dû dormir ici, au bureau. C'est pas trop grave parce que j'ai un canapé et que la laverie est à côté. Je me suis levé tôt et j'ai lavé des vêtements. Qu'est-ce que je dois faire ? Est-ce que je dois l'appeler ? Y aller ? J'ai fait un horrible cauchemar la nuit dernière. Valérie flottait au-dessus de moi dans sa robe de mariée, mais elle s'était transformée en baleine. Je parie que c'est parce qu'elle n'a pas arrêté de répéter qu'elle avait l'air d'une baleine dans sa robe. Bref, elle était dans mon rêve... un énorme cétacé en tenue blanche. Et puis, tout à coup, elle est tombée du ciel et je me suis retrouvé écrasé sous son poids. Je ne pouvais plus respirer. Heureusement, je me suis réveillé.

— Oui, heureusement. Je voulais te demander le nom de ta cliente. Celle dont le mari s'est volatilisé.

— Terry Runion. Son mari s'appelle Jimmy Runion.

— Tu sais quelle voiture il venait d'acheter ?

— Une Ford Taurus. Elle venait du grand concessionnaire, sur la Route 1. Shiller Ford.

— Et son âge ?

— Je ne sais pas. Sa femme a l'air d'avoir une bonne cinquantaine d'années.

— Et son boulot ? Il a démissionné avant de partir ?

— Il était sans emploi. Il travaillait pour une société informatique et avait pris une retraite anticipée. Pour Valérie...

— Je vais lui parler, ai-je promis.

Et j'ai raccroché.

Valérie a répondu à la deuxième sonnerie.

— Ouais ?

— Je viens d'avoir Albert au téléphone. Il m'a expliqué qu'il avait passé la nuit au bureau.

— Il a dit que j'étais grosse.

— Il a dit que tu étais enveloppée.

— Tu me trouves enveloppée ?

— Non, je te trouve grosse.

— Oh, mon Dieu, a gémi Valérie. Oh, mon Dieu. Comment est-ce arrivé ? Comment est-ce que je suis devenue grosse ?

— Tu manges tout. Avec de la sauce en plus.

— C'était pour le bébé.

— Eh bien, il y a quelque chose qui a foiré parce que le bébé n'a pris que trois kilos et demi et toi tout le reste.

— Je ne sais pas comment m'en débarrasser. Je n'ai jamais été grosse.

— Tu devrais en parler à Lula. Elle sait comment perdre du poids.

— Si elle est si douée que ça, pourquoi est-ce qu'elle est énorme ?

— Elle est aussi douée pour *prendre* du poids. Elle en prend, elle en perd. C'est du yo-yo.

— Le mariage a lieu samedi. Si je m'y mets vraiment, tu crois que je peux perdre trente kilos d'ici là ?

— Tu pourrais te les faire aspirer, mais j'ai entendu dire que ça faisait très mal. Et tu auras des bleus partout.

— Je déteste ma vie.

— Vraiment ?

— Non, je déteste juste être grosse.

— Ça ne veut pas dire que tu dois détester Albert. C'est pas lui qui t'a fait grossir.

— Je sais, j'ai été odieuse avec lui, alors que c'est un adorable nounours d'amour.

— Je trouve ça génial que tu sois amoureuse, Val. Je suis vraiment heureuse pour toi. Mais ce langage de bébé, tous ces câlins en sucre me rendent un peu dingue. Et la Vierge Marie, Valérie ? Tu te souviens quand tout le monde disait que tu ressemblais à la Vierge Marie ? Tu étais calme et sereine comme la Vierge Marie, comme une grande statue rose en plâtre de la Vierge. Est-ce que la Vierge appellerait Dieu mon bisounours d'amour ? Je ne crois pas.

Ensuite, j'ai appelé ma cousine Linda, au service des immatriculations.

— J'ai besoin d'infos. Benny Gorman, Michael Barroni, Louis Lazar. Je voudrais savoir s'ils ont eu une nouvelle voiture au cours des trois derniers mois... et quels modèles ?

— J'ai appris que tu avais arrêté de bosser pour Vinnie, pourquoi est-ce que tu t'intéresses à ces types ?

— Un boulot à temps partiel. Je fais des vérifications de routine pour les crédits chez CBNJ.

Je n'avais aucune idée de ce qu'étaient censées représenter les lettres CBNJ, mais ça le faisait, non ?

J'ai entendu Linda taper les noms dans son ordinateur.

— Voilà Barroni. Il a acheté une Honda Accord il y a deux semaines. Je ne trouve rien sur Gorman. Et rien sur Lazar.

— Merci, tu m'as rendu un énorme service.

— Dis donc, le mariage approche à grands pas. Tout le monde doit être super emballé.

— Oui, Valérie est à cran.

— C'est comme ça, les mariages, a conclu Linda.

J'ai raccroché et j'ai pris le temps de savourer mon café. J'aimais bien être dans ce bureau. La pièce n'était pas spécialement belle, mais elle me plaisait parce qu'elle était remplie de fragments de la vie de Morelli. Je n'avais pas de bureau dans mon appart. C'était sans doute une bonne chose parce qu'il aurait été vide. Je n'ai pas de hobby, je ne pratique pas de sport. Je n'ai jamais pris le temps d'encadrer les photos de ma famille. Je n'apprends pas de langue étrangère, ni à jouer du violon ou à cuisiner comme un cordon-bleu.

Bah, je n'avais qu'à me lancer dans une de ces activités. Moi aussi, je pouvais être intéressante et avoir un bureau rempli de souvenirs. Moi aussi je pouvais ramasser des balles de tennis dans le parc. Et m'acheter une plante que je laisserais mourir. Et j'étais parfaitement capable de jouer du violoncelle, nom d'un chien ! Je pouvais sûrement devenir une super pro du violoncelle.

J'ai emporté ma tasse de café au rez-de-chaussée et je l'ai mise dans le lave-vaisselle. J'ai attrapé mon sac et ma veste, j'ai crié au revoir à Bob en sortant. Je suis partie à pied vers chez mes parents. Je comptais emprunter la Buick d'oncle Sandor. Je n'avais pas le choix. Il me fallait une bagnole. Heureusement, le trajet était long : l'exercice allait me faire du bien après le donut que je serais obligée d'engloutir, une fois que j'aurais pris possession de la Buick.

Mamie était sur le seuil quand je suis arrivée dans la rue.

— C'est Stéphanie ! a crié Mamie à ma mère.

Mamie adorait quand je faisais exploser des voitures : l'explosion de

Mama Macaroni était la cerise sur le gâteau. Ma mère ne partageait pas cet enthousiasme pour la mort et les catastrophes. Ma mère rêvait de normalité. J'étais prête à parier un beignet qu'elle était en train de repasser dans la cuisine. Certaines personnes oublient leurs problèmes en dévalisant une pharmacie, d'autres se mettent à picoler ; le remède préféré de ma mère, c'est le repassage. Elle aplanit ses frustrations à grand renfort de vapeur.

Mamie m'a ouvert la porte, je suis entrée et j'ai posé mon sac sur la console de l'entrée.

— Elle repasse ?

— Depuis son réveil. Elle aurait sûrement commencé hier soir, si elle avait pu se libérer, mais la moitié du Bourg a appelé à ton sujet. On a fini par débrancher le téléphone.

Je suis allée dans la cuisine et je me suis servi un café. Je me suis assise à la table et j'ai jeté un œil au panier de linge de ma mère. Il était vide.

— Combien de fois as-tu déjà repassé la chemise qui est sur la planche ?

— Sept fois.

— D'habitude, tu es apaisée quand la pile a disparu.

— Quelqu'un a fait exploser Mama Macaroni. Ce n'est pas ça qui me dérange, elle l'avait bien cherché. Ce qui m'embête, c'est que c'est toi qui étais visée. C'était ta voiture.

— Je suis prudente. Il n'est pas certain que c'était une bombe, ceci dit. Ça aurait pu être un accident. Tu sais bien comment ça va avec mes bagnoles. Elles prennent feu, elles explosent...

Ma mère a émis un bruit comme si elle s'étranglait et son regard s'est perdu dans le vide.

— C'est vrai. C'est affreusement vrai.

— Marilyn Rugach m'a raconté que Stiva a reçu presque tous les morceaux de Mama Macaroni au salon funéraire, nous a confié Mamie. Marilyn travaille là à temps partiel, elle s'occupe de la comptabilité. Je lui ai parlé ce matin et d'après elle, ils ont amené la défunte chez Stiva dans une housse mortuaire. Elle m'a dit qu'il manquait quelques bouts, mais elle n'a pas précisé s'ils ont trouvé la verrue. Vous croyez que le cercueil sera ouvert à la veillée ? Stiva est assez doué pour rafistoler les cadavres et j'aimerais bien voir ce qu'il ferait avec cette verrue.

Ma mère s'est signée, un gloussement hystérique lui a échappé et

elle a plaqué une main sur sa bouche.

— Tu devrais arrêter le repassage et rire un bon coup, lui a conseillé Mamie.

— Je n'ai pas besoin de rire. J'ai besoin d'un peu de tranquillité dans ma vie.

— Tu n'as que ça, a rétorqué Mamie. Tu as un mode de vie très stable. Tu as une maison, un mari... en quelque sorte. Tu as tes filles, tes petites-filles, l'église...

— J'ai une fille qui fait exploser des voitures, des pick-up, des salons funéraires, des gens...

— Ça n'arrive que de temps en temps, me suis-je défendue. Je fais plein d'autres choses à côté de ça.

Les regards de ma mère et de ma grand-mère se sont tournés vers moi. J'avais toute leur attention. Elles voulaient savoir ce que je faisais à part faire exploser des voitures, des pick-up et des salons funéraires.

Je me suis creusé la tête sans rien trouver. Je me suis rejoué mentalement la journée de la veille. Qu'est-ce que j'avais fait ? J'avais fait exploser une bagnole et une vieille dame. Pas personnellement, mais j'étais mêlée à l'affaire. Quoi d'autre ? J'avais fait l'amour avec Morelli. Tout plein. Ma mère n'aurait pas envie d'entendre ça. Je m'étais fait virer. J'avais tiré une balle dans le pied d'un type. Ça non plus, ça ne lui plairait pas.

— Je sais jouer du violoncelle, ai-je lâché.

Je ne savais pas d'où ça m'était venu. C'était sorti tout seul. Ma mère et ma grand-mère m'ont regardée bouche bée, clouées sur place.

— Ah ben ça, a fini par dire Mamie. Qui aurait cru que tu savais jouer du violoncelle ?

— Je tombe des nues, a renchéri ma mère. Tu n'en as jamais parlé. Pourquoi ne nous as-tu rien dit ?

— J'étais... gênée. C'est un hobby très personnel. Je joue du violoncelle dans mon coin.

— Je parie que tu es très douée, a avancé Mamie.

Elles m'ont regardée toutes les deux pleines d'espoir. Elles avaient envie que je sois douée.

— Oui, je m'en sors plutôt bien.

Stéphanie, Stéphanie, Stéphanie, me suis-je dit. Qu'est-ce que tu fabriques ? T'es vraiment une imbécile. Tu ne sais même pas à quoi ressemble un violoncelle. Bien sûr que si, me suis-je répondu. C'est un

grand violon. Je n'en étais pas plus certaine que ça.

— Depuis combien de temps est-ce que tu prends des leçons ? a voulu savoir Mamie.

— Un moment. Houlà, ai-je ajouté après avoir consulté ma montre, j'aimerais bien rester, mais j'ai des trucs à faire. J'espérais emprunter la Buick d'oncle Sandor.

Mamie a pris un trousseau de clés dans un tiroir de la cuisine.

— La Grande Bleue sera contente de te revoir. Elle ne roule pas souvent.

La Grande Bleue est aussi facile à manœuvrer qu'un frigo sur roues. Ses freins sont puissants, mais elle n'a pas de direction assistée. Elle boit de l'essence comme une éponge et pour la garer, c'est mission impossible. Sa carrosserie est bleu pastel et son toit blanc brillant, ses vitres sont cerclées d'argent, ses pneus noir et blanc, et ses énormes pare-chocs sont en chrome rutilant.

— Il te faut au moins une grosse voiture comme la Grande Bleue pour transporter ton violoncelle, a fait remarquer Mamie.

— Il rentre parfaitement sur le siège arrière, ai-je acquiescé.

J'ai pris les clés, je leur ai dit au revoir, j'ai ouvert le garage et elle était là... la Grande Bleue. Je sentais les ondes positives émaner de la voiture. L'air bourdonnait autour de moi. Les hommes adoraient la Grande Bleue. C'était une bagnole musclée. Elle roulait à l'essence chargée en octane et à la testostérone. Appuie sur la pédale des gaz et tu m'entendras rugir, me chuchotait la Buick. Pas le grondement d'une Porsche. Pas le *vrououououm* d'une Ferrari. Cette caisse était un énorme morse. Les *cojones* de cette voiture pendaient jusqu'à ses enjoliveurs.

Perso, je préférais les *cojones* qui pendaient un peu moins, mais ça n'engageait que moi. Je me suis installée derrière le volant, j'ai introduit la clé de contact et j'ai démarré. La Grande Bleue s'est mise à vibrer. J'ai pris une profonde inspiration en me disant qu'un jour, je serais proprio d'une Lexus et je suis sortie lentement du garage en marche arrière.

Mamie est arrivée en trotinant avec un sac en papier brun.

— Ta mère voudrait que tu déposes ceci chez Valérie. Elle l'a oublié hier soir.

Valérie louait une petite maison à la limite du Bourg, à un kilomètre à peine de chez mes parents. Jusqu'à la veille, elle y habitait avec Albert Klouhn. Et comme elle s'était remise à l'appeler mon câlinours en sucre,

je suppose qu'il allait y revenir.

J'ai traversé un labyrinthe de rues et j'ai arrêté la Grande Bleue le long du trottoir devant chez Val. J'ai fixé avec stupéfaction la voiture garée devant moi : c'était la Firebird rouge de Lula. Il y avait deux possibilités. Soit Valérie était DDC, en défaut de comparution, soit elle avait pris au pied de la lettre mon conseil ironique et avait décidé de consulter Lula pour un régime express. Je suis descendue de la Buick et je me suis dirigée vers la maison le sac au bout du bras.

Val m'a ouvert avant que je n'atteigne le perron.

— Mamie a appelé pour me prévenir que tu étais en route.

— On dirait que Lula est là. T'es DDC ?

— Si DDC veut dire difforme du cul, alors oui. J'ai appelé Lula comme tu me l'avais suggéré. Elle est venue tout de suite.

— Je prends les régimes des autres très au sérieux, a assuré Lula à Valérie. Tu vas devenir maigrichonne en un rien de temps. Ça pourrait être une seconde carrière pour moi. Évidemment, depuis que je suis chasseuse de primes, la pression horaire est considérable. Je bosse sur un dossier vraiment merdique. Je devrais être en train de poursuivre ce type, mais je me suis dit que je pouvais faire une pause et te donner un coup de main.

— Quel genre d'affaire est-ce que c'est ? a voulu savoir Val.

— Il est recherché pour VAM et PP. C'est les abréviations de chasseurs de primes pour vol à main armée et pisser en public. Il a cambriolé un magasin de boissons alcoolisées avant de se soulager dans la section « vins de table locaux ». J'parie que Stéphanie va être tellement contente que je t'aide qu'elle va m'accompagner pour appréhender le mec.

— Y a peu de chances, je dois être au boulot à 15 heures.

— Ouais, mais au rythme où tu vas, tu seras virée à 17 heures. J'espère juste que tu tiendras jusqu'à l'heure du dîner, parce que je comptais passer prendre un seau de poulet extra-croustillant.

— C'est dans mon régime ? a demandé Val.

— Putain, non. Y a rien dans ton régime. Si tu veux maigrir, tu dois t'affamer. Faut que tu manges des carottes à la con et ce genre de merde.

— Et le régime sans glucides ? J'ai entendu dire qu'on pouvait manger du bacon, du steak et du homard.

— Tu m'as pas dit quel régime tu voulais. Je croyais que tu voulais

celui où on s'affame parce que c'est le plus facile et le plus économique. Y a pas besoin de peser la bouffe, y a pas besoin de cuisiner. Tu manges rien, c'est tout.

Lula est partie dans la cuisine.

— Allons inspecter tes armoires pour voir si t'as de la *bonne* ou de la *mauvaise* nourriture.

Lula a fourré son nez dans l'armoire.

— Oh oh, ça a pas l'air d'être de la bouffe de maigrichonne. T'as des chips là-dedans. Y me font vachement envie, mais je vais pas les manger parce que j'ai de la volonté.

— Moi aussi, a renchéri Valérie. Je ne vais pas les manger non plus.

— J'parie que tu vas les bouffer dès qu'on sera parties.

Valérie s'est mordu la lèvre inférieure. Bien sûr qu'elle allait le faire. Elle était humaine, non ? Et on était dans le New Jersey. Et dans le Bourg, même. On mange des chips dans le Bourg. On mange *tout*.

— Je devrais les emporter, a décidé Lula. Ça serait pas grave si je les mangeais plus tard parce que je ne suis pas en mode perte de poids pour le moment. Je suis en mode *prise* de poids.

Valérie a sorti tous les sachets de chips des rayonnages et les a jetés dans un grand sac-poubelle. Elle y a balancé aussi des boîtes de gâteaux secs et des paquets de bonbons. Elle y a ajouté des céréales bourrées de sucre, des gaufres à réchauffer au grille-pain et des cacahuètes. Elle a tendu le tout à Lula.

— Ce soir, je vais juste manger une côtelette et je ne la noierai pas dans la sauce.

— C'est très bien. Tu seras maigrichonne très vite avec une attitude comme ça.

Valérie s'est tournée vers moi.

— Mamie était toute remontée quand elle m'a appelée. Elle m'a dit qu'elles venaient d'apprendre que tu jouais du violoncelle depuis des années.

Lula a écarquillé les yeux.

— Tu déconnes ? Je ne savais pas que tu jouais d'un instrument. Et du violoncelle ! C'est classe, putain. Comment ça se fait que t'as jamais rien dit.

La panique a commencé à me nouer l'estomac. Ça partait en vrille.

— Il n'y a pas de quoi en faire un fromage. Je ne suis pas très douée et je ne joue presque jamais. Je ne me souviens même pas de la

dernière fois.

— Je ne me rappelle pas d'avoir vu un violoncelle dans ton appartement, a fait remarquer Valérie.

— Je le garde dans le placard.

Je mentais comme une pro ! C'était le seul talent qui me servait vraiment comme chasseuse de primes. J'ai consulté ma montre en rajoutant des tonnes.

— Ho là là, vous avez vu l'heure ? Il fait que j'y aille.

— Moi aussi, faut que je chope ce stupide VAM.

Elle a chargé le sac rempli de malbouffe dans ses bras pour l'amener à sa voiture.

— Ce serait comme au bon vieux temps si tu venais avec moi. Ça ne prendra pas longtemps d'appréhender Monsieur Pipi et, après, on pourrait bouffer toute cette merde.

— Je dois rentrer me doucher et m'habiller pour le boulot. Et il faut que je nourrisse Rex. Et puis j'ai plus envie de me charger de cautionnement judiciaire.

— D'accord, je comprends.

Lula a démarré en trombe dans sa Firebird, pendant que j'accélérais en douceur dans la Buick. La Grande Bleue était comme un train de marchandises. Il lui fallait du temps pour prendre de la vitesse, mais une fois qu'elle était lancée, plus rien ne l'arrêtait.

Je suis passée devant chez Giovichinni. Je me suis arrêtée un moment, le moteur allumé, et j'ai regardé par la vitrine. Bonnie Sue Giovichinni était à la caisse. J'ai composé son numéro et je lui ai demandé s'il y avait des Macaroni dans la boutique.

— Non, la voie est libre.

Je me suis dépêchée de rassembler l'essentiel. Un pain, du provolone en tranches, deux cent cinquante grammes de jambon, un petit pot de glace au chocolat, une petite bouteille de lait écrémé et une poignée de haricots verts pour Rex. J'ai ajouté quelques gâteaux Tastykake à mon panier et j'ai pris place derrière Mme Krepler à la caisse.

— Je viens de papoter avec Ruby Beck, m'a annoncé Mme Krepler. Elle m'a dit que tu avais quitté l'agence de cautionnement pour pouvoir jouer du violoncelle dans un orchestre symphonique. C'est merveilleux.

Je suis restée sans voix.

— Et est-ce que tu sais si on a retrouvé la verrue ? m'a demandé

Mme Krepler.

J'ai réglé mes courses et je suis sortie en courant de l'épicerie. Cette histoire de violoncelle se répandait à travers le Bourg comme une traînée de poudre. On aurait pu croire qu'avec une affaire aussi croustillante que l'explosion de Mama Macaroni, tout le monde se ficherait que je joue du violoncelle. Je vous jure, je ne suis jamais tranquille ici.

Je suis rentrée chez moi et j'ai amarré le navire près de la porte de derrière. Je me disais que plus j'étais près de la porte, moins j'avais de chance que quelqu'un cache une bombe dans la Buick. Je n'étais pas sûre que ma théorie tienne la route, mais elle me rassurait. J'ai emprunté les escaliers et j'ai ouvert mon appart avec prudence. J'ai juste entendu Rex tourner sur sa roue dans la cuisine. J'ai fermé à clé, j'ai tiré le verrou et j'ai sorti mon revolver de la boîte à biscuits. Il n'était pas chargé, parce que j'avais oublié d'acheter des balles. J'ai tout de même fait le tour des pièces sur la pointe des pieds, l'arme au poing. J'ai regardé dans les placards et sous le lit. Même si je ne pouvais tirer sur personne, ça donnait l'impression que je pouvais faire du mal.

J'ai pris une douche, j'ai enfilé un jean et un T-shirt. Je n'ai pas consacré beaucoup de temps à ma coiffure, car j'allais porter la casquette Cluck ridicule. J'ai appliqué de l'eye-liner et une couche de mascara pour compenser mes cheveux. J'ai servi quelques haricots à Rex et je me suis préparé un sandwich jambon fromage. J'ai observé mon revolver en mangeant : il était chargé. J'ai jeté un œil dans la boîte à biscuits. Il y avait une carte de visite de Rangeman dans le fond. Un mot avait été écrit à la main sur la carte : *baby !*

J'ai eu une bouffée de chaleur et j'ai envisagé de vérifier mon tiroir de sous-vêtements pour voir s'il ne contenait pas d'autres cartes de visite.

— Il essaie de me protéger, ai-je expliqué à Rex. Il fait souvent ça.

J'ai sorti le pot de crème glacée du congélateur et je l'ai posé sur la table de salle à manger, avec un bloc-notes. Je me suis assise et j'ai mangé la glace en prenant des notes. Quatre types à-peu-près du même âge... Ils avaient tous été proprios d'une petite entreprise à un moment ou un autre. Deux d'entre eux avaient acheté une nouvelle voiture. Ils avaient disparu le même jour, plus ou moins à la même heure. Les véhicules n'avaient pas été récupérés. C'était tout ce que je savais.

Mon intuition sur Anthony et Spiro se résumait à peu de choses.

J'essayais sûrement d'établir un lien là où il n'y en avait pas. Une chose était certaine : quelqu'un me harcelait et essayait de me faire peur. Et il semblait que cette personne essayait de me tuer. Pas réjouissant comme perspective.

J'avais mangé environ un tiers de la crème glacée. J'ai posé le couvercle sur le pot et l'ai remis au congélateur. J'ai rangé toute la nourriture et essuyé le comptoir. Je n'étais pas une super-ménagère, mais si on me tuait, je n'avais pas envie que ma mère découvre que ma cuisine était une porcherie.

J'ai quitté mon appart à 14 h 30 et j'ai fait le tour de la Buick avec précaution à la recherche de signes de sabotage. J'ai regardé à travers les vitres, je me suis accroupie pour regarder sous la carrosserie. J'ai enfin introduit la clé dans la serrure les yeux fermés et j'ai ouvert la porte. Pas d'explosion. Je me suis glissée derrière le volant, j'ai pris une profonde inspiration et j'ai mis le moteur en marche. Pas de détonation. C'était à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. Si une bombe avait explosé, je serais morte, mauvaise nouvelle. Mais d'un autre côté, ça aurait eu du bon : je n'aurais pas eu à porter l'affreux couvre-chef de chez Cluck.

Vingt minutes plus tard, j'étais en face de Milton Mann, qui me débitait les instructions.

— Nous allons vous faire commencer à la caisse. Tout est informatisé, c'est super simple. Vous tapez la commande, l'ordinateur la transmet à l'équipe derrière et vous indique combien facturer au client. Vous devez être sympa et polie. Et quand vous rendez la monnaie au client, vous devez lui dire : « Merci d'être venu chez Cluck-in-a-Bucket. Je vous souhaite une journée super cluck. » Et n'oubliez pas de porter votre chapeau. C'est notre signe distinctif.

La casquette était moitié couleur jaune d'œuf et moitié rouge coq. Elle avait une visière, comme une casquette de base-ball, sauf qu'elle était en forme de bec, et le reste du couvre-chef était une énorme tête de poulet surmontée par une grosse crête rouge. Des pattes de poulet avec des griffes rouges pendaient de chaque côté. Le reste de l'uniforme se composait d'une chemise à manches courtes jaune vif et d'un pantalon taille élastique, couvert sur toute sa surface du petit logo rouge en forme de poulet de Cluck-in-a-Bucket. On aurait dit un pyjama pour criminels aliénés.

— Vous passerez deux heures à la caisse, ensuite, on vous

apprendra la friteuse à poulets, m'a annoncé Mann.

Si mon destin était de me faire tuer par le poseur de bombes, j'ai prié pour que ça se produise avant que je ne travaille à la friteuse.

Bosser de trois à cinq à la caisse s'est révélé tranquille. Quelques gosses à la sortie de l'école et quelques ouvriers après leur chantier.

Une dame s'est approchée du comptoir avec sa fille.

— Dis au poulet ce que tu veux, a-t-elle demandé à sa gamine.

— C'est pas un poulet, c'est une dame avec une casquette de poulet ridicule.

— Oui, mais elle est capable de caqueter comme un poulet. Allez-y, m'a-t-elle ordonné. Caquetez comme un poulet pour Emily.

J'ai regardé la cliente sans répondre.

— La dernière fois que nous sommes venues ici, le poulet a gloussé, a-t-elle insisté.

J'ai baissé les yeux vers Emily.

— *Cot.*

— Elle est nulle, a gémi Emily. L'autre poulet était beaucoup mieux. Il avait battu des ailes.

J'ai pris une profonde inspiration, j'ai glissé mes poings sous mes aisselles et j'ai fait comme un poulet qui bat des ailes.

— *Cot cot cot cot, cooooot.*

— Je veux des frites et un milkshake chocolat, a demandé Emily.

Le type suivant dans la queue pesait cent cinquante kilos, portait un T-shirt déchiré et un casque.

— Vous allez caqueter aussi pour moi ? Et si je voulais que vous fassiez autre chose ?

— Et si je vous enfonçais un coup de pied si profond dans le cul que vos couilles se coincent dans votre gorge ?

— C'est pas exactement comme ça que je prends du bon temps. Donnez-moi un seau de poulet extra-croustillant et un Coca Light.

À 17 heures, on m'a conduite à la friteuse.

— C'est très simple, a déclaré Mann. Tout est automatique. Quand le voyant vert s'allume, ça veut dire que l'huile est à bonne température et vous y plongez le poulet.

Mann a sorti de l'immense frigo un énorme Tupperware de morceaux de poulet. Il a enlevé le couvercle et j'ai failli m'évanouir en voyant le muscle rose, la chair nue et les os blafards.

— Comme vous voyez, nous avons trois cuves en acier inoxydable :

la friteuse, l'égouttoir et le dernier, c'est pour la panure. C'est ce qui nous distingue de tous les autres établissements de poulet. Nous passons notre poulet dans la chapelure avec un assaisonnement unique, ici, dans le restaurant.

Il a secoué le panier, l'a soulevé et l'a plongé délicatement dans l'huile bouillante.

— Une fois que le poulet est dans l'huile, vous appuyez sur Start et la machine chronomètre la cuisson. Quand l'alarme retentit, vous sortez le panier et vous le posez sur l'égouttoir. Facile, non ?

Je sentais la sueur perler sur mon cuir chevelu, en dessous de ma casquette. Il faisait près de cent degrés à proximité de la friteuse et l'air était saturé de graisse brûlante, j'avais son goût dans la bouche et elle imprégnait mes pores.

— Comment est-ce que je sais quelle quantité de poulet je dois frire ?

— Vous cuisez non-stop. C'est notre coup de feu. Vous passez d'un panier à l'autre et vous assurez la rotation du poulet frit.

Une demi-heure plus tard, Eugene me hurlait dessus depuis la table d'emballage :

— Il nous faut de l'extra épicé. Tu ne fais que de l'extra croustillant. Et y a que des ailes. Faut nous donner du blanc et des cuisses. Les clients râlent. S'ils voulaient que des ailes, ils commanderaient que des ailes.

À 19 heures précises, Mann est apparu à mes côtés.

— Vous avez droit à une pause d'une demi-heure pour dîner puis nous allons vous faire passer à la fenêtre du drive jusqu'à la fermeture, à 23 heures.

Mes muscles étaient douloureux à force d'avoir soulevé les paniers de poulet. Mon uniforme était maculé de taches de graisse. J'avais l'impression que mes cheveux avaient été trempés dans la friteuse. Mes bras étaient couverts de brûlures minuscules suite aux éclaboussures. J'avais trente minutes pour manger, mais je ne me sentais pas capable d'avaler du poulet frit. J'ai traîné les pieds jusqu'aux toilettes pour femmes, je me suis assise sur la cuvette la tête baissée. J'ai dû m'endormir parce que Mann est venu tambouriner à la porte en hurlant mon prénom, alors que j'avais l'impression qu'une seconde à peine s'était écoulée.

Je l'ai suivi jusqu'à la fenêtre du drive. J'étais censée enlever ma

casquette Cluck, mettre un casque audio et remettre ma casquette par-dessus. Le problème c'est qu'après avoir bossé à la friteuse, mes cheveux étaient si gras que le casque n'arrêtait pas de glisser.

— D'habitude, je n'envoie pas les employés au drive après la cuisson pour éviter ce problème, a reconnu Mann, mais Darlene est rentrée chez elle parce qu'elle ne se sentait pas bien. Je n'ai personne d'autre.

Il a disparu dans la réserve et est revenu avec des bandes de ruban adhésif.

— Maintenant, vous pouvez remettre la casquette, le casque ne bougera plus.

— Bienvenue chez Cluck-in-a-Bucket, ai-je déclaré à la première voiture.

— Je voudrais crchtra crchtillant, deux portions de frites et un grand crchhhk.

Mann était derrière moi.

— Du poulet extra-croustillant, deux frites et un grand Coca, a-t-il traduit, avant de me donner une tape sur l'épaule. Ça ira mieux dans quelques voitures. Bon, tout ce que vous avez à faire, c'est de leur donner le montant total, prendre leur argent et leur donner leur commande. Fred est à l'arrière et se charge de tout préparer.

Là-dessus, il est parti.

— Sept dollars cinquante, ai-je annoncé. Avancez, s'il vous plaît.

— Quoi ?

— Sept dollars cinquante. Avancez, s'il vous plaît.

— Parlez anglais, putain, je pige rien !

— Sept dollars cinquante !

La voiture a avancé jusqu'à la fenêtre, j'ai pris l'argent du conducteur et je lui ai tendu le sac. Il a regardé à l'intérieur et a secoué la tête.

— Y a qu'une portion de frites là-dedans.

— *Fred* ! ai-je crié dans mon micro, il manque une portion de frites.

Fred est arrivé en courant avec le reste de la commande.

— Désolé, monsieur. Passez une journée super cluck.

Fred avait cinq à dix centimètres de plus que moi et quelques kilos de moins. Son teint blafard était tacheté de brûlures de graisse, ses yeux étaient bleu pâle et les dreadlocks rousses qui dépassaient de sa casquette le faisaient ressembler à l'épouvantail dans *Le magicien d'Oz*. Je lui donnais dix-huit ou dix-neuf ans.

— Je t'enclucke, a lancé le type à Fred avant de redémarrer.

— Merci, monsieur, lui a crié Fred. Bonne journée et allez vous faire enclucker.

Fred s'est tourné vers moi.

— Tu dois aller plus vite. On a quarante bagnoles en attente. Ils deviennent méchants.

Au bout d'une demi-heure, j'avais la voix rauque à force de hurler dans le micro.

— Sept dollars vingt, ai-je croassé. Avancez s'il vous plaît.

— Quoi ?

J'ai pris une gorgée de la bouteille de trois litres et demi de Coca que j'avais à côté de ma caisse.

— Sept dollars vingt.

— Quoi ?

— Sept dollars vingt, putain !

Un SUV s'est avancé jusqu'à ma fenêtre, je me suis penchée pour prendre l'argent et je me suis retrouvée nez à nez avec les petits yeux de rat perçants de Spiro Stiva. Malgré l'éclairage faiblard, j'ai vu que son visage avait été horriblement brûlé dans l'incendie du salon funéraire. Je suis restée clouée sur place, incapable de bouger ou de parler.

Sa bouche n'était plus qu'une petite fente dans le tissu de cicatrices. Il me souriait, mais son sourire était crispé et sans joie. Il m'a tendu un billet de dix. Sa main tremblait. Sa peau était comme vitrifiée par les brûlures.

Fred m'a donné un sac que j'ai passé à Spiro en mode automatique.

— Gardez la monnaie, m'a-t-il répondu en lançant par la fenêtre du drive une boîte de taille moyenne emballée dans du papier Scooby-Doo, avant de redémarrer.

Le paquet a rebondi sur le petit comptoir et a atterri sur le sol entre Fred et moi. Fred l'a ramassé et l'a examiné.

— Il y a une étiquette attachée qui dit « le temps s'écoule en faisant *tic tac*. » Qu'est-ce que ça signifie ? Hé, tu sais quoi ? Je pense que ce machin fait *tic tac*. Tu connais ce type ?

— Oui, je le connais.

J'ai pris la boîte et je m'apprêtais à la lancer par la fenêtre quand une autre voiture est arrivée. Ce n'était pas la solution.

— C'est quoi l'histoire ? a voulu savoir Fred.

— Faut que j’emmène ce truc dehors.

— Pas question, y a des milliards de bagnoles qui attendent. Mann va péter un câble.

Fred s’est penché pour me prendre la boîte.

— Donne-la-moi, je vais la mettre derrière pour toi.

— Non ! Ça pourrait être une bombe. Je voudrais que tu appelles très discrètement la police pendant que je mets ce truc dehors.

— Tu déconnes ?

— Appelle la police, d’accord ?

— Putain, t’es sérieuse ! Ce type t’a filé une bombe ?

— Peut-être...

— Mets-la sous l’eau. J’ai vu une émission à la télé, ils mettaient la bombe sous l’eau.

Fred m’a arraché le paquet des mains et l’a plongé dans la friteuse des poulets. L’huile bouillante s’est mise à faire des bulles et a débordé. La coulée de graisse a atteint le grill, a provoqué un *pouf* ! Et, d’un coup, le grill a été couvert de flammes bleues.

Les yeux de Fred se sont écarquillés.

— Au feu ! a-t-il hurlé en attrapant un gobelet XXL pour le remplir au robinet de rinçage.

— Non, pas d’eau ! Va chercher l’extincteur chimique.

Trop tard. Fred a versé le contenu du seau improvisé sur le feu, un nuage de vapeur s’est élevé et les flammes ont léché le mur jusqu’au plafond.

J’ai poussé Fred vers l’avant du restaurant et je suis retournée vérifier qu’il ne restait personne dans la partie cuisine. Des flammes couraient le long des murs et des comptoirs. Le système de gicleurs installé au plafond crachait de la mousse. Une fois sûre que la zone de préparation était vide, je suis sortie par une porte latérale.

Des sirènes hurlaient au loin et on apercevait les lueurs des gyrophares des véhicules d’urgence à quelques centaines de mètres. Une fumée noire s’élevait dans le ciel, tandis que des flammes s’échappaient des fenêtres et des portes à l’assaut de la façade en stuc.

Les clients et les employés suivaient le spectacle bouche bée sur le parking.

— C’est pas ma faute, ai-je déclaré à personne en particulier.

Carl Costanza a été le premier flic sur les lieux. Il a croisé mon regard et m’a adressé un grand sourire. Il a dit quelque chose à la

centrale dans son émetteur-récepteur. Je savais que Morelli allait être prévenu. Des camions de pompiers et des ambulances sont arrivés à toute allure dans le parking, suivis d'autres véhicules de police. La foule de spectateurs grossissait. Les curieux envahissaient la rue et encombraient le trottoir. Le van du journal télévisé du soir a rejoint tout ce beau monde. Je me suis écartée du bâtiment pour me tenir près de la Buick, tout au bout du parking. Je serais bien rentrée chez moi. Hélas, mes clés étaient dans mon sac et mon sac s'était fait griller.

Dans la lueur des gyrophares, j'avais du mal à apercevoir ce qui se passait dans l'enchevêtrement de voitures garées et de véhicules d'urgence. Des lances à incendie serpentaient sur le sol et des silhouettes s'affairaient. Deux types se sont écartés de la masse et se sont dirigés vers moi. Ils me semblaient familiers. Morelli et Ranger. Ils formaient une alliance étrange. C'étaient deux hommes très différents avec des objectifs similaires. C'étaient des coéquipiers, en quelque sorte. Et aussi des concurrents. Ils souriaient tous les deux quand ils sont arrivés à ma hauteur. J'aimerais croire qu'ils étaient heureux de constater que j'étais en vie, mais je dois admettre que c'était sans doute à cause de mon état catastrophique, comme d'habitude. J'étais couverte de taches de graisse et de traînées noires de fumée. Le casque-micro était encore collé à ma tête avec du ruban adhésif. Je portais toujours la casquette de poulet ridicule et le pyjama Cluck. Pour ne rien arranger, mon chemisier était parsemé de crottes de mousse rose, laquelle dégoulinait aussi des pattes de poulet suspendues à la casquette.

Morelli et Ranger se sont arrêtés, les mains sur les hanches. Malgré leurs sourires, leurs bouches avaient une expression sinistre.

Morelli a tendu la main et a essuyé la mousse de la casquette.

— C'est de la mousse d'extincteur. Et ce n'est pas ma faute.

— Costanza m'a dit qu'une bombe avait déclenché l'incendie.

— Ça pourrait être vrai... indirectement. Je travaillais à la fenêtre du drive quand Spiro est arrivé. Il m'a lancé un paquet cadeau et est reparti. La boîte faisait *tic tac*. Fred a paniqué et l'a jetée dans la cuve d'huile bouillante. La graisse a fait de gros bouillons, a débordé sur le grill et tout le bâtiment est parti en flammes.

— Tu es sûre que c'était Spiro ?

— Certaine. Son visage et ses mains sont couverts de cicatrices. La carte attachée au paquet disait « le temps s'écoule en faisant *tic tac*. »

Morelli a sorti une pièce de sa poche et l'a jetée en l'air.

— Vas-y, a-t-il dit à Ranger.

— Face.

Morelli a rattrapé la pièce et l'a fait claquer sur le dos de sa main.

— Pile. Tu as gagné. Bon, c'est à moi de la nettoyer alors.

— Bonne chance, lui a lancé Ranger.

Et il est parti.

J'étais trop crevée pour piquer une colère, mais j'ai marmonné quelques mots outrés et j'ai jeté un regard noir à Morelli :

— J'arrive pas à croire que tu m'aies jouée à pile ou face.

— Mon trésor, tu devrais être contente. Il comptait t'emmener au car wash au coin de Hamilton et Market. Allez viens, rentrons à la maison, a-t-il conclu en me tirant par la main.

— La Grande Bleue sera en sécurité ici ?

— La Grande Bleue est en sécurité partout. Cette bagnole est indestructible.

Morelli était sous la douche avec moi.

— Bon, j'ai une mauvaise nouvelle et... une mauvaise nouvelle. La mauvaise, c'est qu'on dirait que des mèches de cheveux sont restées collées dans le ruban adhésif d'électricien. L'autre, c'est que tu sens toujours le poulet frit et que ça me donne faim. Si on te séchait et qu'on commandait à manger ?

J'ai porté la main à mes cheveux.

— C'est grave ?

— Difficile à dire avec toute cette graisse. Ils forment une masse informe.

— Je les ai shampooinés trois fois !

— Je ne crois pas que le shampoing va suffire. Il te faudrait un truc plus fort... comme du décapant.

J'ai attrapé une serviette, je suis sortie de la douche et je me suis regardée dans le miroir au-dessus du lavabo. Il avait raison. Le shampoing n'avait rien arrangé et j'avais des plaques chauves sur le côté, là où le ruban adhésif était collé.

— Je ne pleurerai pas, ai-je promis.

— Dieu merci, je déteste quand tu fonds en larmes. Je me sens vraiment mal.

Une larme a glissé le long de ma joue.

— Oh, merde ! a fait Morelli.

Je me suis essuyé le nez sur le dos de la main.

— La journée a été longue.

— On verra ça demain.

Morelli a débouché un tube de pommade à l’aloe vera et l’a appliquée délicatement sur mes brûlures de graisse de poulet.

— Je parie que si tu vas voir ce type au centre commercial, M. je-ne-sais-plus-comment...

— M. Alexander.

— C’est ça. Eh bien, je parie qu’il pourra arranger tes cheveux.

Morelli a rebouché le tube et a saisi son portable.

— J’appelle Pino, qu’est-ce que tu veux manger ?

— N’importe quoi sauf du poulet.

Je me suis réveillée en pensant que Morelli me léchait, mais, en réalité, c’était Bob. J’avais la figure humide de bave et il me mordillait les cheveux. J’ai poussé un cri qui était moitié rire, moitié sanglot. Morelli a ouvert un œil et a chassé le chien.

— C’est pas sa faute, tu sens toujours le poulet frit.

— Génial.

— Ça pourrait être pire. Tu pourrais encore sentir la voiture brûlée.

Je me suis traînée hors du lit jusqu’à la salle de bains et je me suis savonnée sous la douche jusqu’à ce qu’il n’y ait plus d’eau chaude. Je suis sortie et j’ai reniflé mes aisselles. Poulet frit. Quand je suis retournée dans la chambre, le lit était vide et il y avait une grosse tache de graisse sur ma taie d’oreiller. J’ai piqué un survêtement dans l’armoire de Morelli et j’ai suivi l’odeur de café jusqu’à la cuisine.

Bob était étendu par terre à côté de son écuelle vide. Morelli lisait le journal à table. Je me suis servi un café et je me suis assise en face de lui.

— Je ne pleurerai pas.

— Ouais, j’ai déjà entendu ça.

Morelli a posé son journal et m’a tendu un sac en papier.

— Bob et moi, nous sommes allés à la boulangerie pendant que tu te lavais. On s’est dit que tu aurais besoin de quelque chose de réconfortant.

J’ai jeté un œil à l’intérieur. Deux donuts à la crème.

— Quelle gentille attention !

Et j'ai éclaté en sanglots.

Morelli avait l'air triste.

— Mes émotions sont trop à fleur de peau, lui ai-je expliqué en me mouchant dans une serviette en papier tout en saisissant un beignet. Ils parlent de l'incendie ?

— Oui. D'abord, la bonne nouvelle. Cluck-in-a-Bucket est fermé pour une durée indéterminée, tu ne dois donc pas retourner y travailler. La deuxième nouvelle est à la fois bonne et mauvaise. La Grande Bleue est garée devant la maison. Je suppose que c'est un coup de Ranger. Hélas, à moins que tu n'aies une deuxième clé, tu ne vas pas pouvoir la conduire tant qu'on n'aura pas fait venir un serrurier. Et je t'ai gardé le plus intéressant pour la fin : ils ont réussi à récupérer le paquet cadeau dans la friteuse.

— Et ? ai-je demandé en sortant le deuxième donut du sac.

— C'était un réveil. Rien n'indique que c'était une bombe.

— C'est sûr ?

— C'est ce que disent les gars du labo. J'ai aussi reçu le rapport sur la bombe dans ta voiture. C'est une source extérieure qui l'a fait exploser.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que la détonation ne s'est pas produite quand Mama Macaroni a appuyé sur la pédale des gaz ou a tourné la clé de contact. Quelqu'un a appuyé sur le bouton en voyant Mama Macaroni monter dans la voiture. On va supposer que c'était Spiro, comme il t'a donné la boîte. J'ai du mal à croire qu'il ait pu te confondre avec elle, donc j'en déduis qu'il l'a fait exploser pour le fun.

— Quelle horreur.

Bob s'est approché et a reniflé le sac de donuts vide. Morelli l'a froissé pour en faire une boule qu'il a jetée de l'autre côté de la pièce. Bob a bondi dessus et l'a mise en pièces.

— Ma théorie c'est que Spiro t'attendait et que, quand Mama Macaroni s'est pointée, il n'a pas résisté à la faire péter. Je ne suis pas sûr que j'aurais pu résister non plus. Enfin, on dirait qu'il n'essaie pas de te tuer... du moins pas encore, a-t-il conclu avant de boire une gorgée de mon café.

Je me suis servi une deuxième tasse, j'ai appelé M. Alexander et j'ai pris rendez-vous pour 11 heures. Je me suis levée pour partir quand je me suis rendu compte que je n'avais rien. Pas de clé de la Buick. Pas de

clé de mon appart. Pas de carte de crédit. Pas d'argent. Pas de chaussures. Pas de sous-vêtements. On avait jeté à la poubelle tout ce que je portais la veille, y compris mes pompes.

— Au secours !

Morelli m'a souri.

— Pieds nus et en détresse. C'est comme ça que tu me plais.

— À moins que je ne te plaise aussi avec les cheveux gras, tu ferais bien de trouver un moyen de m'habiller et de m'emmener au centre commercial.

— *No problemo*. J'ai une clé de ton appart et pris congé pour la journée. Je suis prêt dès que tu le seras.

— Comment est-ce arrivé ? m'a demandé M. Alexander en examinant mes cheveux. Non, réflexion faite, ne me dites rien. Je suis sûr que c'est affreux. C'est *toujours* affreux !

Il s'est penché sur moi et a humé l'air.

— Vous avez mangé du poulet frit ?

Morelli était vautré dans un fauteuil et se cachait derrière un exemplaire de GQ. Il était armé, il avait faim et il espérait tirer un coup à midi. De temps en temps, une femme entraît et matait Morelli, en partant de ses bottines branchées, remontant le long de ses jambes dans le jean parfaitement délavé, faisant une pause à hauteur du paquet joliment emballé. Il n'avait pas d'alliance. Il n'avait pas de boucle d'oreille en diamant. Il n'avait pas l'air assez civilisé pour être homosexuel. En même temps, il ne leur retournait pas leur intérêt. S'il levait le nez de son magazine, c'était pour évaluer l'avancée de M. Alexander. S'il croisait le regard d'une femme qui le lorgnait, son expression n'était pas amicale et l'admiratrice s'empressait de décamper. Je soupçonnais l'indifférence désagréable que Morelli manifestait aux autres d'être plus le reflet de son impatience que de son amour inconditionnel pour moi.

— J'ai terminé ! a annoncé M. Alexander en m'enlevant la cape. C'est le mieux que je puisse faire pour couvrir les plaques chauves. Et j'ai retiré la couche de graisse. Vous voulez que je dompte le barbare ? m'a-t-il demandé en regardant Morelli.

— Hé, Joe ! Tu dois te faire couper les cheveux ?

Morelli avait *toujours* besoin de se faire couper les cheveux. Dix

minutes plus tard, il avait une nouvelle coupe qui avait encore besoin d'être taillée.

— Voilà qui est fait, a annoncé Morelli en se levant.

— Ce serait magnifique si on enlevait encore un chouïa en plus sur les côtés, a suggéré M. Alexander. Et on pourrait mettre une petite noix de gel sur le sommet.

Morelli a mis les mains sur les hanches, sa veste s'est écartée, révélant son arme à la ceinture.

— Après tout, peut-être pas, s'est ravisé M. Alexander. Peut-être que c'est parfait comme ça.

Le portable de Morelli a sonné. Il a répondu et m'a passé le téléphone.

— C'est ta mère.

— J'arrête pas de t'appeler, pourquoi est-ce que tu ne réponds pas ?

— Mon portable était dans mon sac, qui était chez Cluck-in-a-Bucket quand le restaurant a brûlé.

— *Omondieu*, c'est vrai ! On m'a appelée nuit et jour, j'ai cru que c'était une blague. Depuis quand est-ce que tu travailles chez Cluck-in-a-Bucket ?

— En fait, je n'y travaille plus.

— Où es-tu ? Tu es avec Joseph : tu es en prison ?

— Non, je suis au centre commercial.

— Le mariage de ta sœur est dans quatre jours et tu boutes le feu au Bourg. Il faut que tu arrêtes de faire tout exploser. J'ai besoin d'aide. Il faut que quelqu'un s'occupe du gâteau, aille chercher les décorations pour les voitures et les fleurs pour l'église.

— C'est Albert qui se charge des fleurs.

— Tu l'as vu récemment ? Il boit. Il s'enferme dans son bureau et parle tout seul.

— Je vais lui parler.

— Non ! Il vaut mieux qu'il soit saoul. S'il est sobre, il risque de faire marche arrière. Et laisse-le dans son bureau. Moins il passe de temps avec Valérie, plus il y a des chances qu'il l'épouse.

Morelli perdait patience. Les centres commerciaux, c'était pas son truc. Il était plus dans son élément dans une chambre à coucher, dans un bar ou dans un parc à jouer au ballon.

— J'ai une veillée funéraire ce soir chez Stiva, a crié Mamie à l'arrière-plan. C'est Mama Mac. Il faut que quelqu'un me dépose.

— Tu as perdu la tête ? lui a répondu ma mère. Ça grouillera de Macaroni, ils vont te mettre en pièces.

Morelli a garé le SUV devant chez mes parents.

— Ne te fais pas de fausses idées sur ton pouvoir de persuasion, je fais ça uniquement pour le pain de viande.

— Et après, tu joueras aux détectives avec moi.

— Peut-être.

— Tu m’as promis.

— Ça ne compte pas. Nous étions au lit, j’aurais promis *n’importe quoi*.

— Spiro va se pointer, d’une manière ou d’une autre, j’en suis sûre. Il voudra voir son œuvre. Il voudra participer.

— Il ne verra pas son œuvre ce soir. Le couvercle sera scellé. Je sais que Stiva est doué, mais, crois-moi, tous les embaumeurs du monde ne suffiraient pas à rafistoler Mama Macaroni.

Quand nous sommes sortis du SUV, une voiture s’avançait dans la rue. C’était une Honda Civic bleue. La voiture de Klouhn. Elle a heurté la bordure et un pneu est monté sur le trottoir avant qu’elle ne s’arrête. Il a regardé à travers le pare-brise, nous a vus et nous a adressé un signe de la main.

— Il est bourré, ai-je dit à Morelli.

— Je devrais l’arrêter.

— Tu ne peux pas l’arrêter, c’est le câlinours en sucre de Valérie.

Morelli s’est approché, a ouvert la portière et Klouhn est tombé de sa voiture. Morelli l’a remis debout et l’a appuyé contre la Civic.

— Tu ne devrais pas conduire dans cet état.

— Je sais. J’étais trop saoul pour marcher, alors j’ai conduit très leeeeeement et prudemment.

Klouhn a commencé à tomber et Morelli l’a rattrapé par le col de son manteau.

— Qu’est-ce que tu veux que j’en fasse ? m’a demandé Morelli.

J’aime bien Albert Klouhn. Je ne voudrais jamais l’épouser et je ne l’engagerais pas pour me défendre si j’étais accusée de meurtre ; à vrai dire, je ne lui ferais même pas assez confiance pour s’occuper de Rex en mon absence. Klouhn appartient un peu à la même catégorie que Bob le Chien dans mon cœur : il éveille en moi l’instinct maternel que je

réserve aux animaux de compagnie.

— Emmène-le à l'intérieur. On va le mettre au lit et le laisser cuver.

Morelli a traîné Klouhn dans la maison puis dans les escaliers. Mamie trottait dans leur sillage.

— Mettez-le dans la troisième chambre, a conseillé Mamie à Morelli. Et après ça, à table ! Le dîner est presque prêt et je ne veux pas perdre de temps avec le pain de viande, je dois aller à la veillée funéraire.

— Il faudra me passer sur le corps, a crié ma mère depuis le bas des escaliers.

Mon père était déjà installé à sa place, la fourchette à la main, les yeux rivés sur la porte de la cuisine, comme si le repas allait lui arriver sans l'intervention de ma mère.

Une voiture s'est arrêtée devant la maison. Des portières ont claqué, puis ça a été le chaos. Valérie, Angie, Le Bébé et le cheval sont entrés. La maison a paru tout à coup très petite.

Mamie est redescendue au pas de course et a pris le sac à couches de l'épaule de Valérie.

— Que tout le monde s'asseye. Le pain de viande est cuit. Il y a aussi de la sauce et de la purée. Et pour le dessert, un gâteau renversé à l'ananas. Avec plein de crème fouettée.

Mamie s'est tournée vers Mary Alice.

— Et seuls les chevaux qui s'asseyent à table, mangent leurs légumes et leur pain de viande, ont droit à du gâteau et de la crème fouettée.

— Où est mon bisounours d'amour ? s'est enquis Valérie. J'ai vu sa voiture garée.

— Il est en haut, il est bourré comme un coing, lui a répondu Mamie. J'espère que son foie n'éclatera pas avant votre mariage. Tu devrais vérifier qu'il a une assurance décès.

Ma mère a apporté le pain de viande et les haricots verts, Mamie s'est chargée du chou rouge et du plat de purée. J'ai repoussé ma chaise et je suis allée à la cuisine pour ramener la sauce et le lait pour les filles.

Au dîner chez mes parents, seuls les plus rapides survivent. Nous nous sommes assis, nous avons posé nos serviettes sur nos genoux. Et les politesses se sont arrêtées là pour laisser place à l'action. Les plats changent de mains, la nourriture est déposée dans les assiettes et

engloutie à la vitesse de la lumière. Personne n'a encore été poignardé à coups de fourchette pour le dernier morceau de pain, mais c'est seulement parce que tout le monde comprend les règles. Premier arrivé, premier servi. Nous avons donc été un peu abasourdis quand Valérie a mis cinq haricots dans sa grande assiette vide et les a poignardés avec sa fourchette. *Tchac. Tchac. Tchac.*

— Qu'est-ce que tu as ? lui a demandé Mamie.

— Je suis au régime. J'ai juste droit à ces haricots. Cinq maudits haricots.

Elle empoignait si fort sa fourchette que les articulations de ses doigts étaient blanches, ses lèvres étaient serrées et ses yeux louchaient sur l'assiette de Joe avec une lueur fiévreuse. Joe, assis juste en face d'elle, s'était servi une montagne de purée crémeuse, quatre grosses tranches de pain de viande, le tout noyé dans la sauce.

— Ce n'est peut-être pas le moment d'être au régime, avec le stress du mariage, a observé Mamie.

— C'est à cause du mariage que je dois faire régime, a rétorqué Valérie, les dents serrées.

Mary Alice a piqué dans un morceau de pain de viande avec sa fourchette.

— Maman est un tonneau.

Valérie a poussé un grognement si terrifiant que j'ai cru que sa tête allait se mettre à faire des rotations à 360° sur son cou.

— Si j'allais voir comment va Albert ? m'a proposé Morelli.

J'ai plissé les yeux et je lui ai jeté un regard en coin.

— Tu vas filer à l'anglaise, c'est ça ?

— Pas du tout. Je le jure devant Dieu.

Il a poussé un gros soupir.

— D'accord, j'avoue, j'allais m'éclipser en douce.

— J'ai eu une bonne idée aujourd'hui, a annoncé Mamie, qui avait écarté la possibilité que Valérie soit possédée par le démon. Ce serait vraiment extra si Stéphanie jouait du violoncelle au mariage de Valérie. Elle pourrait jouer à l'église, quand les invités entrent. Myra Sklar avait quelqu'un qui jouait de la guitare pendant sa cérémonie et c'était magnifique.

Le visage de ma mère s'est éclairé.

— Quelle merveilleuse idée.

Morelli s'est tourné vers moi.

— Tu joues du violoncelle.

— Et comment ! a renchéri Mamie. Elle est hyperdouée, en plus.

— Pas vraiment. Je ne suis pas si douée que ça. Et je ne peux pas jouer à l'église, je fais partie de la suite. Je dois rester avec Valérie.

Valérie a momentanément oublié de poignarder ses haricots verts.

— Ce serait juste pendant que les gens entrent. Après tu pourrais déposer ton violoncelle et rejoindre ta place.

Morelli souriait. Il savait que je ne jouais pas du violoncelle.

— Je trouve que tu devrais le faire. Ce serait dommage de ne pas mettre à profit toutes ces années de cours et d'entraînement, tu ne trouves pas ?

Je lui ai décoché un regard de mise en garde.

— Tu es mort.

— Ça va être un mariage d'enfer, a déclaré Mamie en reportant son attention sur le pain de viande et la purée. Tout va se dérouler comme sur des roulettes, parce que nous avons un organisateur de mariage.

J'ai échangé un regard avec Morelli. Les noces des Klouhn se présentaient plutôt comme une catastrophe sans précédent.

Des bruits de pas et des murmures se sont fait entendre à l'étage. Le silence est revenu quelques instants, puis Klouhn a fait plusieurs culbutes dans l'escalier, avant d'atterrir au rez-de-chaussée dans un bruit sourd. Nous nous sommes levés pour évaluer les dégâts.

Klouhn gisait sur le dos, les bras en croix. Il était blanc comme un linge et avait les yeux larges comme des soucoupes.

— J'ai encore fait le même cauchemar, Stéphanie, a-t-il annoncé. Celui que je t'ai raconté. C'était horrible. Je n'arrivais plus à respirer, je suffoquais. À chaque fois que je m'endors, ça recommence.

— De quel cauchemar est-ce qu'il parle ? a voulu savoir Valérie.

Je me voyais mal évoquer la baleine devant Valérie. Ce n'est pas le genre de rêve récurrent qui ferait s'extasier une future mariée. Surtout que Valérie avait failli faire un arrêt cardiaque quand Mary Alice l'avait traitée de tonneau.

— C'est un cauchemar à propos d'un ascenseur. Il est dans la cabine, tout l'air est aspiré et il n'arrive plus à respirer.

— Tout ce blanc, a repris Klouhn en essuyant la sueur de son front. Je ne voyais que du blanc. Puis je me suis mis à étouffer.

— C'était un ascenseur blanc, ai-je précisé. Les rêves, c'est toujours bizarre, hein ?

Morelli a remis Klouhn sur pied en le tirant à nouveau par le col de sa veste.

— Où est-ce que vous voulez le mettre cette fois-ci ?

— On devrait l'enfermer dans un endroit d'où il ne pourra pas

s'échapper, a suggéré Mamie. Comme une prison. Vous devriez l'arrêter !

— Qu'est-ce qu'il a dans sa veste ? a demandé Valérie en tâtant la poche de Klouhn. C'est une barre chocolatée !

Elle l'a caressée à travers le tissu.

— On dirait un Snickers.

Certaines personnes lisent le braille... ma sœur parvient à palper une barre chocolatée et à l'identifier sans la sortir d'une poche.

— Il me faut cette barre chocolatée.

— Ce n'est pas une bonne idée pour ton régime, l'ai-je prévenue.

— Oui, a renchéri Mamie. Va manger un haricot vert.

— Il me faut cette barre, a répété Valérie, les yeux plissés. Il me la faut *absolument*.

Klouhn a sorti l'objet de convoitise de sa poche. La barre chocolatée lui a échappé des mains, a décrit un arc et a rebondi sur le front de Valérie.

La future mariée a cligné des yeux deux fois puis a éclaté en sanglots.

— Tu m'as frappée ! a-t-elle gémi.

— Tu es cinglée, a décrété Mamie en ramassant la friandise et en la rangeant dans la poche zippée de sa polaire. Tu te fais des films. Regarde ton Baisounours en sucre. Est-ce qu'il te semble capable de frapper qui que ce soit ? Il ne sait même plus comment il s'appelle.

— Je ne me sens pas très bien, a confirmé Klouhn. Je voudrais m'allonger.

— Mettez-le sur le canapé, a ordonné ma mère à Morelli. Il y sera plus en sécurité. Il a de la chance de ne pas s'être brisé la nuque en tombant.

Nous avons rejoint la table et tout le monde s'est remis à manger.

— Je ne sais pas si j'ai envie de me marier, a annoncé Valérie.

— Bien sûr que si, a répliqué Mamie. Comment pourrais-tu laisser passer ton Culinours d'amour ? C'est lui qui sortira les poubelles le jour où le camion passe. Et il changera l'huile de la voiture. T'as quand même pas envie de faire tout ça toi-même ? Et quand tu seras mariée, on s'attaquera à Stéphanie.

Mamie a posé les yeux sur Morelli.

— Pourquoi est-ce que vous ne l'épousez pas ?

— C'est pas ma faute, c'est elle qui ne veut pas de moi.

— C'est votre faute, évidemment. Vous devez mal vous y prendre, si vous voyez ce que je veux dire. Vous devriez peut-être vous acheter un manuel qui explique comment y faire. J'ai entendu dire qu'il y avait des livres très bien conçus, avec des photos et tout. J'en ai vu un l'autre jour au magasin. Ça s'appelait *Le sexe pour les nuls*.

Morelli s'est arrêté en plein mouvement, un morceau de pain de viande suspendu à mi-chemin entre sa bouche et l'assiette. Personne n'avait jamais remis en question son expertise au lit. Ses exploits sexuels étaient légendaires dans le Bourg.

Ma sœur a lâché un rire qui ressemblait à un glapissement avant de se couvrir la bouche avec la main. Ma mère est devenue toute pâle. Mon père gardait la tête baissée, pour ne pas perdre le rythme de sa fourchette.

Morelli est resté figé longtemps avant de décider que la meilleure stratégie était de ne rien répondre. Il a esquissé un petit sourire crispé et a continué à manger. Le calme est revenu, jusqu'à ce que Mamie se mette à consulter sa montre en plein milieu du dessert.

— Non ! l'a avertie ma mère. N'y pense même pas.

— Penser à quoi ?

— Tu le sais parfaitement. Tu n'iras pas à cette veillée funéraire. Ce serait de très mauvais goût. Les Macaroni ont déjà assez souffert sans que nous rajoutions à leur peine.

— Les Macaroni sont sûrement en train de faire la fête. Susan Mifflin les a vus manger chez Artie le lendemain de l'accident. Il paraît qu'ils se jetaient sur le buffet de pinces de crabe comme si c'était un banquet.

Quand le gâteau renversé à l'ananas n'a plus été qu'une trace de crème fouettée sur le plat, j'ai aidé ma mère à débarrasser. Je lui ai promis de prendre en charge la décoration des voitures. Et j'ai noté mentalement qu'à l'avenir, je devais absolument éviter les mariages, le mien ou celui des autres. Et, tant que j'en étais à établir une liste de « plus jamais », je me suis dit que je ferais bien d'ajouter « ne plus dîner chez mes parents »... même si c'était drôle que Mamie suggère à Morelli de se procurer *Le sexe pour les nuls*.

Dix minutes plus tard, Morelli et moi nous garions sur Hamilton, face au salon funéraire.

— Réexplique-moi ce qu'on fiche ici.

— Le méchant revient toujours sur les lieux du crime. Tout le

monde le sait.

— Ce n'est pas les lieux du crime.

— Tu veux bien collaborer un peu ? C'est presque pareil. Spiro est le genre de type qui a horreur d'être laissé à l'écart. Je suis sûre qu'il aura envie d'assister au spectacle.

Nous sommes restés quelques minutes sans rien dire. Tout à coup, Morelli s'est tourné vers moi :

— Tu souris. Ça me met mal à l'aise. Faut vraiment être cinglée pour sourire après un dîner pareil.

— J'ai trouvé qu'il y avait quelques bons moments.

L'attention de Morelli était divisée entre les gens qui arrivaient pour la veillée et moi.

— Comme quand ta grand-mère m'a suggéré d'acheter un manuel ?

— C'était le *meilleur* moment.

Le crépuscule était tombé. Des luminaires suspendus inondaient de lumière le trottoir et la route. Le perron de chez Stiva était éblouissant. Il ne voulait pas que les petits vieux tombent dans les escaliers après avoir rendu hommage aux défunts.

À l'intérieur de la voiture plongée dans le noir, Morelli a tendu le bras vers moi. Ses doigts ont caressé la racine de mes cheveux.

— Tu veux peut-être ajouter un commentaire ? Est-ce que ta grand-mère a raison ? C'est pour ça qu'on n'est pas mariés ?

— Tu vas à la pêche aux compliments.

Au tour de Morelli de sourire.

— Oups, je me suis fait pincer.

Quelqu'un a frappé à la fenêtre côté conducteur et nous avons sursauté. Morelli a baissé la vitre et Mamie a plissé les yeux pour essayer de mieux voir.

— Il me semblait bien avoir reconnu la voiture.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Tu devais te tenir à l'écart.

— Je sais que ta mère a de bonnes intentions, mais, parfois, elle est vraiment pénible. Tout le Bourg ne parlera que de cette veillée. Comment est-ce que je pourrai aller à l'institut de beauté demain si je ne sais rien ? Qu'est-ce que je vais raconter aux gens ? J'ai une réputation à tenir. Les gens s'attendent à ce que je partage les détails croustillants. Je suis sortie en cachette pendant que ta mère était aux toilettes. J'ai eu de la chance, j'ai pu venir avec la voisine, Mabel.

— On ne peut pas laisser Mamie y aller, ai-je expliqué à Morelli.

Quand les Macaroni en auront fini avec elle, elle ne sera plus qu'une tache de graisse sur le tapis de Stiva.

— Vous ne devriez vraiment pas entrer dans le funérarium. Pourquoi ne montez-vous pas à l'arrière ? Nous irons dans un bar nous dévisser la tronche.

— C'est une proposition tentante, mais non merci. Je ne peux pas rater ma chance de voir le cercueil ouvert.

— Il n'y a aucun risque que le cercueil soit ouvert, lui a assuré Morelli. Je les ai vus ramasser les morceaux, ils n'ont pas pu la reconstituer.

Mamie a fait tourner son dentier dans sa bouche pendant qu'elle évaluait les choix qui s'offraient à elle.

— C'est malpoli de ne pas rendre mes hommages, a-t-elle conclu.

— Voici ce que je vous propose. Je vais aller jeter un œil. Si le cercueil est ouvert, je viens vous chercher. S'il est fermé, je vous ramène à la maison.

— Ça paraît raisonnable. Je ne veux pas me faire écharper par les Macaroni si le jeu n'en vaut pas la chandelle. Je vous attends ici.

— Et demande à Constantine s'il a vu Spiro, ai-je demandé à Morelli.

Morelli est sorti et Mamie a pris sa place au volant. Nous avons regardé Morelli entrer dans le bâtiment.

— Tu devrais t'y accrocher. C'est devenu un très gentil jeune homme. Et il est beau en plus. Pas aussi sexy que Ranger, mais presque.

Des voitures sont passées le long de la nôtre. Les gens se garaient dans le parking à côté de la bâtisse et gagnaient le perron. Un groupe d'hommes était rassemblé devant la porte. Ils discutaient, fumaient et, de temps en temps, un éclat de rire nous parvenait.

— Tu es à nouveau sans emploi, a fait remarquer Mamie. Tu sais ce que tu vas faire ?

— J'ai entendu dire qu'on embauchait à l'usine de produits sanitaires.

— Ça pourrait marcher. Elle est située sur la Route 1, ils n'ont peut-être pas encore entendu parler de toi.

Le feu est passé au vert au bout de la rue et les voitures se sont remises en route. Un SUV est passé dans l'autre sens... Spiro était au volant.

J'ai commencé à me glisser vers le siège conducteur.

— Sors, Mamie ! Il faut que je suive ce SUV.

— Pas question, je ne veux pas rater ça. T'inquiète, je vais le rattraper. Attache ta ceinture.

J'ai ouvert la bouche pour protester, mais Mamie avait déjà démarré. Elle a enclenché la marche arrière et embouti la voiture derrière nous, la faisant reculer d'un mètre.

— C'est mieux : maintenant, j'ai la place pour sortir.

Elle a fait un demi-tour, s'est arrêtée, a appuyé sur le klaxon et a coupé le flot de véhicules qui venaient vers nous. Mamie a appris à conduire il y a quelques années : ses excès de vitesse lui ont coûté ses points très vite et elle s'est fait retirer son permis. Elle n'était déjà pas bonne conductrice à ce moment-là et ne s'était pas améliorée depuis. J'ai serré ma ceinture au maximum et j'ai passé des accords avec Dieu. Je serais plus gentille. J'irais même à la messe. Bon, d'accord, ça, je ne le ferais pas, disons que j'irais à la messe pour les fêtes. *Je te demande juste de ne pas laisser Mamie nous tuer toutes les deux.*

— Je le rattrape, il n'y a plus que deux bagnoles entre nous.

— Reste à cette distance, je ne veux pas qu'il nous repère.

Au carrefour, le feu est passé à l'orange. Spiro a filé sans s'arrêter et nous nous sommes retrouvées coincées derrière les deux voitures. Mamie a braqué le volant à droite, a franchi la bordure et a roulé sur le trottoir jusqu'au coin. Là, elle a appuyé à plusieurs reprises sur le klaxon, a enfoncé la pédale des gaz et a traversé à fond de train deux bandes de circulation. J'avais les deux pieds calés contre la boîte à gants et les yeux fermés.

— J'ai une meilleure idée. Si on retournait au salon funéraire ? Sinon, tu ne sauras pas si le cercueil était ouvert. Et il vaudrait mieux que tu te ranges sur le côté et que tu me laisses conduire, vu que tu n'as pas le permis.

— Je le vois, a annoncé Mamie, voûtée sur le volant, les yeux plissés.

Spiro a bifurqué à droite et Mamie a pris le tournant sur deux roues. Au carrefour suivant, Spiro a de nouveau pris à droite. Mamie a continué à le suivre et, deux tournants plus tard, nous nous sommes retrouvées sur Hamilton, en route pour chez Stiva. Spiro allait repasser devant le salon funéraire.

— C'est pratique, a déclaré Mamie, on va voir si Joseph nous attend.

— Non, ça craint. Il ne sera pas content de te voir conduire. Il est flic, tu t'en souviens ? Il arrête les gens qui roulent sans permis.

— Il ne peut pas m'arrêter. Je suis une vieille dame. J'ai des droits. Et en plus, il fait pratiquement partie de la famille.

Est-ce que c'était vrai ? Morelli faisait-il presque partie de la famille ? M'étais-je mariée accidentellement ?

J'ai reporté mon attention sur Spiro. Mamie avait réduit l'écart, il n'y avait plus qu'un véhicule entre nous. Nous sommes passées devant le salon funéraire et devant Morelli, planté sur le trottoir, les mains sur les hanches. Il a secoué la tête doucement en nous voyant foncer. Il valait mieux que je n'essaie pas de deviner ses pensées... elles n'avaient pas l'air joyeuses.

— D'accord, j'aurais dû m'arrêter pour prendre des nouvelles de la veillée, mais je ne veux pas perdre ce type. Je ne sais pas pourquoi je le suis, mais j'arrive pas à laisser tomber.

Spiro a franchi trois carrefours avant de faire une nouvelle boucle pour revenir sur Hamilton. Nous avons perdu la voiture qui nous séparait et Mamie s'est retrouvée derrière le pare-chocs de Spiro juste au moment où il arrivait au salon funéraire. Il a mis son clignotant pour indiquer qu'il allait tourner à droite et, à partir de là, tout a basculé dans l'horreur. On aurait dit que les événements se déroulaient au ralenti. Spiro est monté sur le trottoir et a foncé droit vers un groupe d'hommes. Il en a percuté deux que je n'avais jamais vus et Morelli. Lune des victimes a été projetée sur le côté, l'autre a rebondi sur le capot. Quant à Morelli, il a percuté le pare-chocs du SUV de Spiro et a été catapulté vers le sol.

J'aurais sans doute dû poursuivre Spiro, mais j'ai agi sans réfléchir. J'ai bondi hors de la voiture et j'ai couru vers Morelli avant même que Mamie se soit complètement arrêtée. Il était sur le dos, les yeux ouverts, le teint blafard. Je me suis agenouillée à côté de lui.

— Ça va ?

— J'ai l'air de bien aller ?

— Non, tu as l'air d'un type qui vient de se faire renverser par un SUV.

— La dernière fois que ça s'est passé, j'ai pu regarder sous ta jupe. Et juste après avoir dit ça, il a perdu connaissance.

Il était plus de minuit quand on m'a informée que Morelli avait quitté le service des urgences. Il avait deux fractures à la jambe, mais à part ça, rien de grave. J'avais ramené Mamie à la maison et j'étais seule à l'hôpital. Eddie Gazarra et Carl Costanza avaient proposé de rester avec moi, mais je leur avais assuré que ce n'était pas nécessaire. Je savais déjà que les jours de Morelli n'étaient pas en danger. Les deux autres types fauchés par Spiro s'en étaient tirés aussi. Le premier s'en était sorti avec des ecchymoses et des égratignures, il était déjà rentré chez lui. L'autre était gardé en observation pour une commotion cérébrale et une cervicale brisée.

J'ai été autorisée à voir Morelli un moment, quand on l'a monté dans sa chambre. Il était relié à une perfusion, sa jambe était surélevée dans son lit et il paraissait encore groggy. Son ombre de barbe avait poussé. Il avait un bleu à la joue. Ses yeux étaient mi-clos et obscurcis par ses cils noirs.

J'ai posé un baiser délicat sur ses lèvres.

— Tu es tiré d'affaire.

— Bon à savoir, a-t-il répondu avant que les médicaments ne l'entraînent à nouveau dans le sommeil.

J'ai marché jusqu'au parking et j'ai trouvé un véhicule de police garé à côté du SUV de Morelli. Gazarra était au volant.

— Je bosse de nuit et cet endroit n'est pas moins bon qu'un autre pour patrouiller. Range la bagnole de Morelli dans le garage. Je n'ai pas envie de te retrouver dans le salon à côté de Mama Mac demain.

J'ai quitté le parking et suivi les instructions de Gazarra. La nuit était noire et sans lune. L'air avait une fraîcheur qui d'ordinaire, m'aurait fait penser aux citrouilles, aux vêtements d'hiver et à la saison de foot qui allait commencer. Ce soir-là, j'avais du mal à repousser la colère et la peur que m'inspirait Spiro. J'avais du mal à penser à autre chose qu'au mal qu'il avait fait à Morelli.

Le garage de Morelli n'était pas mitoyen, il se trouvait à l'arrière de sa propriété. Quand je suis entrée dans la maison par la porte arrière, Bob m'attendait. Il avait les yeux ensommeillés, il était tout léthargique, sa grosse tête rousse ébouriffée appuyée contre ma jambe. Je l'ai gratté derrière l'oreille et je lui ai donné un biscuit pour chien de la boîte posée sur le comptoir.

— Tu dois faire pipi ?

Bob n'avait pas l'air particulièrement intéressé par ma proposition.

— Tu devrais peut-être essayer. Demain, je me lève tard.

J'ai rouvert la porte arrière, Bob a levé la tête, a agité le museau, a écarquillé les yeux et a foncé comme une balle dans le noir. Merde ! Je l'entendais galoper deux jardins plus loin, puis je n'ai plus rien entendu à part le vrombissement distant des voitures et le bourdonnement du frigo de Morelli qui dégivrait derrière moi.

Bien joué, Stéphanie. Comme si les choses n'allaient pas assez mal. Voilà que tu as perdu le chien de Morelli. J'ai pris une lampe torche, la clé de la maison et j'ai verrouillé derrière moi. J'ai traversé deux jardins et je me suis arrêtée pour tendre l'oreille. Rien. J'ai continué à avancer en balayant de temps en temps la zone avec le faisceau de ma lampe. J'ai retrouvé Bob au bout de la rue, occupé à dévorer un sac-poubelle en plastique noir. Il avait dégagé une ouverture et en avait extrait des restes de poulet, des morceaux de papier toilette, des boîtes de soupe vides, des emballages de charcuterie et Dieu sait quoi d'autre.

J'ai attrapé Bob par son collier et je l'ai traîné loin de cette pagaille. J'aurais sans doute dû ramasser les déchets, mais je n'étais pas d'humeur. Avec un peu de chance, des corbeaux descendraient sur le carnage et emporteraient tout à Corbeauville.

J'ai remorqué Bob jusqu'à la maison. Quand je suis arrivée chez Morelli, un papier était punaisé sur la porte arrière. Sous un smiley, il était écrit en lettres capitales : C'EST AMUSANT, NON ?

J'ai fait rentrer Bob et j'ai mis le verrou. Puis, comme deuxième mesure de précaution, je nous ai enfermés dans la chambre de Morelli.

Il était un peu plus de 21 heures et j'avais coincé le téléphone entre mon oreille et mon épaule tandis que je nettoyait le sol de la cuisine de Morelli, où Bob avait vomi les os de poulet.

— Je peux rentrer à la maison, m'a annoncé Morelli. Il faudrait que tu viennes me chercher et que tu m'apportes un caleçon.

— Je serai là dès que j'aurai fini de laver la cuisine.

J'ai raccroché et j'ai baissé les yeux vers Bob.

— Tu as fini ?

Bob n'a pas répondu, mais il n'avait pas l'air heureux. Il jetait des regards plaintifs en direction de la porte.

Je lui ai mis sa laisse et je l'ai emmené dans le jardin. Il s'est accroupi et a fait caca sur un string en dentelle rouge. J'allais devoir

vérifier en haut, mais je soupçonnais très fort que cette culotte m'appartenait.

Morelli était installé sur le canapé, le pied sur un coussin posé sur la table basse. J'avais disposé à portée de main : la télécommande de la télé, un bol de popcorn, son téléphone portable, un pack de six canettes de limonade, des béquilles, assez d'antidouleurs pour tenir une semaine, la télécommande de la Xbox, son iPod avec des écouteurs, un paquet de biscuits pour chien et son arme. Bob, quant à lui, était étendu devant la télé.

— Autre chose avant que je m'en aille ?

— Tu es obligée de partir ?

— Oui, j'ai promis à ma mère d'aller chercher les décorations pour les voitures. Et je dois passer voir Valérie. On n'a rien à manger. J'ai utilisé tout le papier toilette pour essuyer le vomi du chien. Et puis je dois passer à l'usine de produits d'hygiène intime chercher une feuille de candidature.

— Tu devrais rester ici et jouer avec moi. Je te laisserais écrire des trucs cochons sur mon plâtre.

— C'est tentant, mais non. Ta mère et ta grand-mère vont arriver. Elles veulent vérifier par elles-mêmes que tu vas bien. Elles vont t'amener un plat mijoté et un gâteau, parce que c'est toujours ça qu'elles font. Et si je suis là, elles vont nous faire passer un interrogatoire pour savoir pourquoi on ne se marie pas, parce que c'est toujours ça qu'elles font ensuite. Puis Bella aura une vision qui concerne mon utérus, parce que ça aussi c'est une constante. Je préfère la solution lâche : les corvées ont du bon. En plus, je voulais passer au salon funéraire pour parler de son fils avec Constantine Stiva.

— Et si je tombe et que je n'arrive pas à me relever ?

— Bien essayé, mais c'est prévu. J'ai une baby-sitter pour toi. Quelqu'un qui accédera à tous tes besoins pendant que je suis partie.

On a frappé de lourds coups à la porte et Lula a fait irruption dans le salon.

— Me voilà, je suis prête à te baby-sitter les fesses. Te tracasse de rien, mon grand, Lula est là pour s'occuper de toi.

Morelli m'a jeté un regard incrédule.

— C'est une blague ?

— Je veux être sûre que tu seras en sécurité.

C'était vrai. J'avais peur que Spiro ne revienne et ne mette le feu à la maison. Spiro était cinglé.

Lula a posé son sac dans l'entrée et m'a accompagnée dehors. La Grande Bleue prenait le soleil dans la rue, prête pour l'aventure. Mamie m'avait donné une autre clé et le syndic de mon immeuble, Dillon Rudick, m'avait donné un double de celles de mon appart. J'avais la carte de crédit de Morelli pour les courses : j'étais prête à partir. L'après-midi venait de commencer et, si je n'avais pas trop de circulation sur la Route 1, je serais rentrée à temps pour le dîner de Morelli.

— Tout va bien se passer, m'a assuré Lula. J'ai amené des vidéos et j'ai tous mes gadgets avec moi s'il se passe un truc moche. J'ai même un Taser. Il est tout neuf. Jamais servi. J'parie que je pourrais filer la coulante à un type avec cet engin.

— Je devrais être rentrée dans quelques heures.

Je me suis glissée derrière le volant et j'ai tourné la clé de contact. Quelque chose sous la carrosserie a fait *pfut* et des flammes se sont élevées de chaque côté. L'instant d'après, la voiture était morte. Je suis sortie et je me suis mise à quatre pattes pour regarder sous le châssis.

— Je suppose que c'était une bombe, a commenté Lula.

Des petits points noirs dansaient devant mes yeux et ma tête résonnait d'un bruit métallique. Quand le vacarme s'est arrêté, je me suis redressée et j'ai épousseté le gravier qui collait à mes genoux en profitant de l'activité pour me ressaisir. Je flippais à fond et ce n'était pas bon. Il fallait que je sois courageuse. Que j'aie les idées claires. Je devais être comme Ranger. Reprends-toi, me suis-je ordonné. Ne cède pas à la panique. Ne laisse pas ce salaud te gâcher la vie et te ficher la frousse.

— Tu me fous les jetons. On dirait que t'es en grande conversation avec quelqu'un et c'est pas moi.

— Je me dispensais un discours de motivation. Raconte la bombe à Morelli, je prends son SUV.

— T'es plus blanche que d'habitude.

— Ouais, mais je ne suis pas complètement tombée dans les pommes et j'ai pas vomi. C'est signe que ça va, non ?

J'ai sorti la voiture de Morelli du garage et je me suis arrêtée à la première étape de ma liste. Un magasin d'articles de fête, sur la Route 33 dans la commune de Hamilton. D'après les derniers recensements,

Valérie avait trois demoiselles d'honneur, un témoin (moi) et deux filles chargées des fleurs (Angie et Mary Alice). Nous étions réparties dans six voitures. La boutique proposait des poupées en robes de cérémonie pour accrocher au capot, des nœuds pour les poignées des portières et de longs rubans qui s'accrochaient à l'arrière des véhicules. Chaque accessoire était assorti à la couleur de la robe des passagères. La mienne était aubergine. Y avait-il pire ? J'allais ressembler à un fossoyeur en tenue de fête.

— Je suis venue chercher les décorations de voitures pour le mariage Plum, ai-je annoncé à la fille au comptoir.

— Elles sont prêtes. Il y a juste un problème avec une série. Je ne sais pas ce qui s'est passé. La dame qui les fabrique est très soigneuse pourtant. Une des poupées ressemble à... une aubergine.

— C'est une cérémonie végétarienne. New Age.

J'ai transporté les six cartons jusqu'à au coffre du SUV et j'ai filé chez mes parents. J'ai laissé le moteur tourner et j'ai couru à l'intérieur avec mes paquets, je les ai posés sur la table de la cuisine et j'ai tourné les talons.

— Où files-tu comme ça ? a voulu savoir Mamie. Tu ne veux pas un sandwich ? On a du pain aux olives.

— Pas le temps. Plein de courses à faire. Et je dois retourner chez Morelli.

Et surtout, je ne voulais pas laisser le SUV sans surveillance assez longtemps pour que Spiro ait le temps de poser encore une bombe.

Ma mère était en train de remuer un pudding à la vanille sur le feu.

— J'espère que Joseph va mieux. C'est horrible ce qui s'est passé hier soir.

— Il est couché sur le canapé, il regarde la télé. Sa jambe lui fait mal, mais ça va aller.

Je me suis tournée vers Mamie Mazur.

— Il m'a dit de te dire que le cercueil était fermé et que, d'après la rumeur, Mama Mac est partie pour l'au-delà sans la verrue. Le médecin légiste pense que ce bout-là est toujours quelque part sur le parking, mais qu'il ne doit pas en rester grand-chose après le passage de tous ceux qui ont piétiné la scène.

— J'ai des frissons d'horreur rien que d'y penser, a déclaré Mamie. Si ça se trouve quelqu'un se promène avec la verrue de Mama Mac sous ses semelles.

Du coin de l'œil, j'ai vu ma mère sortir une bouteille de l'armoire, verser deux doigts de whisky dans un verre à eau et avaler le tout d'un trait. Apparemment, le repassage ne suffisait plus à lui calmer les nerfs.

— Bon, je dois y aller. Si vous avez besoin de moi, je serai chez Morelli. Il a besoin d'aide pour se déplacer.

— L'organiste demande si tu veux qu'elle t'accompagne pendant que tu joueras du violoncelle, m'a signalé Mamie. Je l'ai croisée au marché ce matin.

Je me suis frappé le front avec la paume de la main.

— Avec tout ce qui se passe, j'ai oublié de vous dire que je n'avais plus de violoncelle. Je l'ai donné. Il prenait trop de place dans mon placard. Vous savez comment c'est quand on vit en appartement. On n'a jamais assez de place dans les armoires.

— Mais tu adorais ton instrument, a protesté Mamie.

J'ai essayé d'afficher une expression de remords.

— C'est la vie. Il faut faire des choix.

— À qui l'as-tu donné ?

À qui ? Mon cerveau fonctionnait à cent à l'heure. À qui est-ce que je l'avais donné ?

— À ma prof de violoncelle. Je l'ai donné à ma prof.

— On la connaît ?

— Non. Elle vivait à New Hope. Mais elle a déménagé. Elle vit en Caroline du Sud. C'est aussi pour ça que j'ai arrêté de jouer. Ma prof de violoncelle a déménagé et je n'ai pas envie d'en chercher une autre. Alors je lui ai rendu l'instrument. C'était à elle à l'origine, de toute façon.

Parfois, ma capacité à inventer des conneries m'impressionne moi-même. Une fois que je suis lancée, ça sort tout seul. Je suis capable d'inventer tout un univers parallèle en quelques secondes.

J'ai piqué des gâteaux secs du plat posé sur la table de la cuisine avant de courir jusqu'au SUV de Morelli. J'ai sauté dedans et j'ai démarré en trombe. L'étape suivante était chez Valérie. Je n'avais aucune raison particulière de lui rendre visite, si ce n'est que c'était ma sœur, que j'étais son témoin de mariage et qu'elle n'était pas tout à fait elle-même ces jours-ci. Ça ne ferait pas de mal de passer la voir de temps à autre jusqu'à la cérémonie.

La première chose que j'ai remarquée en arrivant chez elle, c'est l'absence de la voiture de Klouhn. Ça n'aurait pas dû m'étonner, vu

qu'on était en semaine, mais j'étais épatée qu'il ait réussi à se lever avec une gueule de bois pareille.

— Qu'est-ce que tu veux ? a hurlé Valérie en m'ouvrant la porte.

— Je passais juste te dire bonjour.

— Oh. Désolée de t'avoir crié dessus. J'ai du mal à contrôler le volume de ma voix. En fait quand on meurt de faim, on hurle beaucoup.

— Où est Albert ? Je croyais qu'il cuvait dans son lit.

— Il a décrété qu'il serait mieux au bureau. Il ne supportait pas les galops et les hennissements. Ce serait bien que tu ailles voir comment il s'en sort. Il est parti en pyjama.

— Tu sais, Val, tout le monde n'est pas taillé pour un grand mariage. Vous devriez peut-être repenser à l'option mariage en cachette.

— Je regrette d'avoir lancé tout ça, a gémi Val. Qu'est-ce qui m'a pris ?

— Il n'est jamais trop tard pour arrêter.

— Si. Et je n'ose pas. Avec tout le mal que tout le monde s'est donné !

— C'est ton mariage. Ça ne devrait pas être un stress monstrueux, mais un événement exceptionnel pour toi. Et agréable, surtout.

Sans compter que si Valérie se mariait à la sauvette, je ne serais pas obligée de porter l'affreuse tenue aubergine.

Je suis partie de chez ma sœur pour faire étape au bureau de Klouhn. Une pancarte FERMÉ était accrochée à la porte et, quand j'ai regardé par la fenêtre, j'ai aperçu Klouhn étendu par terre en pyjama, une serviette mouillée sur la figure. Je ne voulais pas l'obliger à se lever, alors je me suis retirée sur la pointe des pieds. J'ai emprunté la Route 1 en direction de l'usine de produits d'hygiène. Je me suis garée sur un emplacement réservé aux visiteurs, j'ai couru à l'intérieur et j'ai demandé un formulaire de candidature au bureau du personnel. Je ne me faisais pas trop d'illusions. Je n'avais pas de références et peu de compétences. J'aurais de la chance de décrocher un poste à la chaîne de production. Je comptais ramener les papiers le lendemain et attendre qu'on me convoque pour un entretien.

J'ai freiné en arrivant devant chez Giovichinni sans prendre la peine de vérifier si je risquais de tomber sur des Macaroni. J'avais des problèmes plus graves. J'étais harcelée par un artificier mortel. Spiro avait vraiment perdu la boule.

Je suis passée dans les rayons au pas de course, me contentant des aliments de base. Du pain, du fromage, des Tastykakes, du beurre de cacahuètes, des céréales, du lait, des Tastykakes, des œufs, de la pizza surgelée, du jus d'orange, des pommes, de la charcuterie et des Tastykakes. Je suis passée à la caisse et je suis ressortie les bras chargés de sacs.

Ranger m'attendait appuyé contre le SUV. Il s'est redressé, m'a débarrassée des courses et les a rangées dans la voiture.

— On dirait que tu joues à la marchande.

— Plutôt à l'infirmière. Morelli a besoin d'aide.

— C'est pour toi ce formulaire de candidature ?

— Ouaip.

— Usine de produits d'hygiène personnelle ?

— C'est à mi-chemin du New Brunswick. J'espère qu'ils n'auront jamais entendu parler de moi. C'est un argument de Mamie, mais c'est vrai.

— *Baby.*

Même si Ranger souriait, son ton indiquait que ce n'était pas drôle. Nous savions tous les deux que ma vie ne prenait pas la direction insouciance que j'avais espérée.

— J'ai un poste administratif ouvert, m'a annoncé Ranger. Ça te dirait de bosser pour Rangeman ?

— Oh génial : une proposition d'embauche parce que je fais pitié !

— Si c'était par pitié, je ne te proposerais pas un poste administratif.

Sa réplique m'a fait rire parce que je savais que ma vie sexuelle avec Morelli le piquait au vif. Ranger n'était pas du genre à gâcher de l'énergie inutilement. Il se mouvait et parlait avec une efficacité plus animale qu'humaine. Et il ne laissait rien filtrer de ses émotions. À part quand il avait sa langue dans ma bouche, je n'avais aucune idée de ce qu'il pensait. De temps en temps, il sortait tout de même de sa réserve, et, comme un petit cadeau qu'on réserve aux occasions spéciales, il se permettait alors une allusion sexuelle choquante. Enfin, qui aurait été choquante si elle avait été prononcée par un type ordinaire... venant de Ranger, ça cadrait toujours parfaitement.

— Je ne pensais pas que tu engageais des femmes. La seule que j'ai jamais vue travailler pour toi, c'est ta femme de ménage.

— J'engage les gens qui ont les compétences dont j'ai besoin. Pour le moment, il me faut une personne dans les bureaux pour se charger du téléphone et de la paperasse. Ce serait facile avec toi. Tu connais déjà la chanson. De neuf à cinq, cinq jours sur sept. Tu pourras discuter salaire avec mon directeur administratif. Tu devrais y réfléchir. Le parking souterrain est sécurisé. Au moins, tu n'aurais pas à craindre que ta voiture explose en fin de journée.

Ranger possède un petit immeuble de bureaux de six étages dans le centre de Trenton. L'extérieur semble ordinaire. Bien entretenu, mais sans fantaisie architecturale. L'intérieur, en revanche, est élégant, sobre et à la pointe de la technologie. L'édifice est équipé d'un poste de contrôle dernier cri, d'une salle de gym et de studios pour certains membres de l'équipe de Ranger, sans parler de son appartement

personnel au dernier étage. J'y avais séjourné quelques jours de façon totalement non conjugale. J'en gardais un souvenir où le plaisir et la terreur se mêlaient. Terreur parce que c'était l'appart de Ranger et qu'il peut être flippant quand il le souhaite ; plaisir parce qu'il a plutôt bon goût et soigne son confort.

L'offre d'emploi était tentante. Ma bagnole serait en sécurité et moi aussi. Je pourrais payer mon loyer. Et les probabilités de rouler dans des poubelles baisseraient d'un coup.

— D'accord, j'accepte ton offre.

— Quand tu viendras demain, annonce-toi à l'interphone de la barrière. Habille-toi en noir. Tu travailleras au quatrième.

— Tu as des pistes sur Benny Gorman ?

— Non. C'est une des tâches que je veux te confier. Déniche ce que tu peux.

Le portable de Ranger a bourdonné. Il a consulté l'écran.

— Elroy Dish est de retour au Blue Fish. Tu veux m'accompagner ?

— Non merci, j'ai déjà donné.

— Sois prudente.

Et il est parti.

J'ai jeté un œil à ma montre. Presque 17 heures. Parfait. Stiva serait entre les veillées de l'après-midi et celles du soir. J'ai rejoint Hamilton et je me suis garée dans la rue. J'ai trouvé Stiva dans son bureau, qui donnait sur le grand hall d'entrée. J'ai frappé au chambranle et il a levé le nez de son ordinateur.

— Stéphanie, ça fait toujours plaisir de vous voir !

J'appréciais le compliment, même si je savais que c'était du pipeau. Stiva était l'ordonnateur de pompes funèbres par excellence : un îlot de calme et de professionnalisme dans un océan de chaos. Et jamais il ne se serait mis à dos un futur client. En réalité, Stiva aurait préféré se crever un œil que de voir Mamie ou moi en vie sur le pas de sa porte. Mortes, en revanche...

— J'espère que ce ne sont pas des mauvaises nouvelles qui me valent cette visite.

— Je voulais vous parler de Spiro. Vous l'avez revu depuis l'incendie ?

— Non.

— Vous lui avez parlé ?

— Non. Pourquoi ?

— C'est lui qui conduisait la voiture qui a renversé Morelli.

Stiva s'est figé comme une statue et ses joues pâles couleur crème à la vanille ont rosé.

— Vous êtes sérieuse ?

— Malheureusement, oui. Je suis désolée. Je l'ai vu très clairement.

— Dans quel état est-il ? a demandé Stiva.

J'ai senti mon cœur se serrer. Sa réaction était celle d'un beau-père inquiet, désireux d'avoir des nouvelles de son beau-fils. Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir lui dire ?

— Je l'ai juste entraperçu. Il avait l'air en bonne santé, même s'il garde peut-être quelques cicatrices de brûlures sur le visage.

— Il passait sans doute dans le coin et il a accidentellement perdu le contrôle de son véhicule. Au moins, je sais qu'il est vivant. Merci d'être passée me l'annoncer.

— Je me disais que vous auriez envie de le savoir.

Inutile de m'attarder. Stiva n'avait aucune information à partager et je n'avais pas envie de tout lui raconter. J'ai quitté le salon funéraire et je suis remontée dans le SUV. J'ai roulé deux cents mètres jusque chez Pino. Je suis ressortie avec deux sandwichs aux boulettes de viande, un pot de chou et un autre de salade de pommes de terre. Morelli serait de mauvais poil après une après-midi en compagnie de Lula. Il valait mieux l'adoucir avec un sandwich avant de lui présenter mon nouveau boulot. Morelli ne serait pas ravi que je bosse pour Ranger.

Avant de rentrer, j'ai fait un détour par chez Anthony Barroni. Rien ne me laissait penser qu'il avait un lien avec Spiro et les autres disparus. C'était une simple intuition. Ou du désespoir. J'avais envie de me faire croire que j'avais la situation bien en main. Ce sentiment m'a échappé dès que je suis arrivée devant la maison de Barroni. Pas de lumières. Les rideaux tirés. La porte du garage fermée. Pas de bagnole dans l'allée.

J'ai tourné au carrefour suivant et j'ai traversé le Bourg jusqu'à Chambers Street. J'ai traversé Chambers et deux rues plus loin, je garais le SUV de Morelli dans son garage. La Grande Bleue et la Firebird de Lula étaient toujours dans la rue. J'ai vérifié que la porte du garage était bien verrouillée et je suis entrée par derrière, les bras chargés de paquets.

— C'est Stéphanie Plum qui arrive par la porte arrière ? a crié Lula. Parce que si c'est un pervers, je vais lui botter le cul.

— C'est moi, ai-je crié à mon tour. Désolée, tu ne pourras pas botter de cul cette fois.

J'ai posé les courses sur le comptoir et j'ai rejoint Lula et Morelli dans le salon. Il était toujours dans le canapé. Bob n'avait pas bougé et Lula rassemblait ses affaires.

— C'était pas trop mal, a décrété Lula. On a joué au poker et j'ai gagné trois dollars cinquante-sept *cents*. J'aurais gagné plus si ton petit ami ne s'était pas endormi.

— Ce sont les médocs, s'est défendu Morelli. T'es nulle au poker. J'aurais gagné, si j'étais pas abattu par les médicaments. T'en as profité.

— J'ai pas triché. Appelle-moi quand tu voudras ta revanche. Je ne refuse jamais un complément de revenu en liquide.

— Il s'est passé d'autres trucs rigolos, pendant que je n'étais pas là ? ai-je voulu savoir.

— Ouais. Sa mère et sa grand-mère sont passées. Elles sont cinglées. La vieille dame a dit qu'elle me collait le mauvais œil. Je l'ai prévenue que si elle me sortait ses conneries vaudou, je la démolirais comme une piñata, à coups de bâton.

— Ça a dû produire son petit effet.

— Elles sont parties après ça. Elles ont amené une casserole, je l'ai mise au frigo. Je trouvais que ça n'avait pas l'air bon.

— Pas de gâteau ?

— Ah, si, un gâteau. Je l'ai mangé.

— Complètement ?

— Bob en a eu un bout. J'aurais bien filé un morceau à Morelli, mais il pionçait.

Lula avait son sac à l'épaule et ses clés de voiture en main.

— J'ai promené Bob, il y a une heure. Il a chié douze fois, donc il devrait être tranquille pour la nuit. Je ne l'ai pas nourri, mais il a bouffé une des baskets de Morelli vers 15 heures. Vas-y mollo sur les croquettes pour chien tant qu'il a pas vomi la godasse.

Morelli a attendu qu'on entende la Firebird s'éloigner avant de parler :

— Un quart d'heure de plus et je la descendais. J'aurais peut-être passé le reste de ma vie en prison, mais ça en aurait valu la peine.

J'ai apporté les sandwiches, le chou et la salade de pommes de terre.

— Tu ne me demandes pas comment s'est passée ma journée ?

Morelli a déballé son sandwich.

— Comment s'est passée ta journée ?

— Je n'ai pas explosé.

— À propos d'explosion, le labo a jeté un œil à ta Buick. La bombe était très similaire à celle qui a tué Mama Mac. La différence, c'est qu'elle a explosé quand tu as tourné la clé de contact et qu'elle était beaucoup plus petite. Le but n'était pas de te tuer.

— Spiro joue avec moi.

— Tu es sûre que c'est lui ?

— Oui. Je suis passée voir Stiva. Il ne savait pas que Spiro était de retour. Il dit qu'il n'a plus eu de ses nouvelles depuis l'incendie.

— Tu le crois ?

— Oui.

— J'ai discuté avec Ryan Laski aujourd'hui. Il bosse sur l'affaire Barroni avec moi. Je l'ai mis au courant pour Spiro et je lui ai recommandé de garder un œil sur Anthony Barroni. Et j'ai demandé à ma mère pour Spiro. Il semblerait que tu sois la seule à l'avoir vu. Aucun ragot ne circule à son sujet dans le Bourg.

À 22 heures, Morelli et moi étions toujours sur le canapé. Nous avons regardé le journal télévisé du soir en mangeant nos sandwiches. Puis des rediffusions de feuilletons. Puis un match. Et maintenant, Morelli avait ce regard.

— Tu as la jambe dans le plâtre et t'es shooté aux antidouleurs. On pourrait penser que ça réduirait tes ardeurs.

— Que veux-tu que je te dise... Je suis italien. Et cette partie de mon anatomie fonctionne à merveille.

— Il y a des éléments logistiques à prendre en compte. Est-ce que tu peux monter à la chambre ?

— J'aurais besoin d'une motivation pour surmonter la douleur... par exemple toi toute nue qui tourne sur toi-même au sommet des marches.

— Et une douche ?

— J'peux pas prendre de douche. Je vais devoir me coucher sur le lit et te laisser me laver... partout.

— Je vois que tu as réfléchi à la question.

— Ouais et c'est pour ça qu'y a pas que mon plâtre qui est tout dur.

Bon, ce ne serait peut-être pas si difficile. Je pouvais probablement

réussir les girations à poil et la toilette allongée. Il me semblait que cette jambe cassée présentait quelques avantages pour moi. Morelli n'allait pas être très mobile avec ce plâtre encombrant. Une fois que je l'aurais mis sur le dos, il allait devoir rester dans cette position. À mon tour d'être au-dessus.

J'avais réglé l'alarme du réveil sur 7 heures. Je ne devais pas être au boulot avant 9 heures, mais il fallait que je me douche, que je me coiffe, que je me maquille, que je nourrisse et promène Bob, que je prépare Morelli pour la journée, puis que je passe en vitesse à l'appart chercher des fringues noires. Et il fallait que je récupère Rex. Même s'il ne réclamait pas beaucoup de soins, je n'aimais pas le laisser seul plus de quelques jours.

Morelli a passé un bras autour de moi quand le réveil a sonné.

— Tu l'as réglé pour qu'on fasse l'amour ?

— Non pour qu'on se lève.

— On ne doit pas se lever tôt, ce matin.

Je me suis dégagee de son étreinte et j'ai quitté le lit.

— Tu ne dois pas te lever tôt. Moi, j'ai plein de trucs à faire.

— Encore ? Tu ne vas pas faire revenir Lula, j'espère ?

— Non. Au vu de tes performances hier soir, je dirais que tu n'as pas le moindre handicap.

Comme je n'avais pas envie de lui exposer le programme de ma journée, j'ai filé dans la salle de bains. Je me suis douchée, j'ai fait un semblant de brushing, je me suis maquillée en vitesse et je me suis cognée contre Morelli quand j'ai rouvert la porte.

— Désolée, tu attendais pour pouvoir utiliser la salle de bains ?

— Non, j'attendais pour te parler.

— Ho là là, je suis à la bourre. On pourra se parler quand j'aurai promené Bob.

Morelli m'a plaquée contre le mur.

— Parlons tout de suite. Où est-ce que tu vas aujourd'hui ?

— Je dois repasser à mon appart chercher des fringues.

— Et ?

— Et j'ai un boulot.

— J'ai peur de te poser la question. Tes boulots empirent

progressivement et je ne vois pas qui voudrait t'engager après le fiasco Cluck-in-a-Bucket. C'est l'usine de produits d'hygiène personnelle ?

— C'est Ranger.

— Ça ne m'étonne pas. J'aurais dû le deviner. J'ai hâte d'entendre la description de la fonction.

— C'est un poste intéressant. Je bosse par téléphone, depuis le bureau. Rien sur le terrain. Et je peux me garer dans le parking de Rangeman, où ma voiture sera en sécurité. C'est là que tu vas te mettre à hurler ?

Morelli m'a lâchée.

— C'est difficile à croire, mais je suis soulagé, en fait. J'avais peur que tu ne te lances sur la piste de Spiro aujourd'hui.

Hé ben, tout arrive...

— Tu m'aimes ? ai-je dit à Morelli.

— Ouais, je t'aime.

Il m'a regardé en attendant ma réponse.

— Et ?

— Je... je... je t'aime bien aussi.

Merde.

— Bon Dieu, a lâché Morelli.

J'ai fait la moue.

— Je le ressens, je suis juste incapable de le dire.

Bob est sorti de la chambre.

— *Burp*, a-t-il annoncé avant de vomir un tas gluant sur le tapis du couloir.

— J'imagine que c'est tout ce qui reste de ma basket, a conclu Morelli.

J'ai garé le SUV de Morelli sur mon parking et j'ai couru en haut pour me changer. J'ai ouvert la porte de mon appart et je me suis précipitée à l'intérieur. Dans ma hâte, j'ai failli marcher sur un petit paquet cadeau. C'était le même papier et le même ruban que pour le réveil offert par Spiro.

J'ai examiné la boîte pendant une minute sans respirer. Je n'avais ni mon arme, ni mon spray au poivre. Mes accessoires étaient partis en fumée chez Cluck-in-a-Bucket.

— Il y a quelqu'un ? ai-je appelé.

Personne n'a répondu. J'aurais dû appeler Ranger pour qu'il passe l'appartement au peigne fin, mais ça me paraissait froussard. J'ai reculé, refermé la porte et appelé Lula.

Dix minutes plus tard, elle était à mes côtés.

— Vas-y, ouvre, m'a dit Lula.

Elle avait son Glock à la main, son Taser à la hanche, son spray au poivre dans la poche, sa lampe torche glissée dans la taille élastiquée de son jean en lycra incrusté de strass. Son gilet pare-balles était étiré au maximum pour tenter de couvrir ses seins plus gros que des ballons de basket.

J'ai ouvert et nous avons jeté un œil à l'intérieur.

— Une de nous deux devrait entrer voir si y a pas des sales types, a suggéré Lula.

— C'est toi qui as le flingue.

— Ouais, mais c'est ton appart. J'pourrais aller voir, mais je veux pas fourrer mon nez dans tes affaires. J'suis pas une poule mouillée non plus, j'veux juste pas te priver du privilège de vérifier toi-même.

J'ai levé les yeux au ciel.

— Fais pas cette tête, je suis prévenante. Je te donne l'occasion de te faire tirer dessus avant moi.

— Waouh, merci. Je peux au moins avoir ton arme ?

— Sûr. Elle est chargée et tout.

J'étais sûre à quatre-vingt-dix-neuf pour cent qu'il n'y avait personne. Je ne voulais tout de même pas prendre le un pour cent de risque. J'ai fait le tour de l'appart sur la pointe des pieds, suivie de Lula trois pas derrière moi. Nous avons regardé dans les armoires, sous le lit, derrière le rideau de douche. Pas de Spiro flippant. Nous sommes retournées à l'entrée et nous avons examiné le paquet à distance.

— Tu devrais l'ouvrir, non ? m'a suggéré Lula.

— Et si c'est une bombe ?

— Alors tu devrais l'ouvrir loin de moi.

Je lui ai lancé un regard noir.

— Si c'est une bombe, elle est riquiqui en tout cas, s'est justifiée Lula. Et puis c'est peut-être pas ça. C'est peut-être un bracelet en diamants.

— Tu crois que Spiro m'a envoyé un bracelet en diamants ?

— Y a peu de chances, a admis Lula.

J'ai poussé un soupir et j'ai ramassé précautionneusement la boîte.

Elle n'était pas lourde. Elle ne faisait pas *tic tac*. Je l'ai secouée. Pas de cliquetis. Je l'ai déballée avec prudence. J'ai soulevé le couvercle et j'ai jeté un œil à l'intérieur.

Lula a regardé par-dessus mon épaule.

— Bordel, c'est quoi ce truc ? Y a des poils qui poussent dessus. Putain ! C'est ce que je crois ?

C'était la verrue de Mama Mac. J'ai lâché la boîte et j'ai couru vomir dans la salle de bains. Quand je suis ressortie, Lula était sur le canapé en train de zapper.

— J'ai ramassé la verrue et je l'ai remise dans la boîte. Puis j'ai enfermé le paquet dans un sac en plastique. Ça pue. Je l'ai posé sur le comptoir de la cuisine.

— Je dois me changer. Je vais bosser pour Ranger et je dois être en noir.

— Tu dois porter des dessous sexy ? C'est un boulot qui implique des fellations ? Du *lap dance* ?

— Non, surtout des investigations téléphoniques.

Lula a éteint la télé et s'est levée pour partir.

— Je parie que ça évoluera vers une de ces deux choses. Tu me raconteras tout, hein ?

— Tu seras la première informée.

J'ai poussé le verrou derrière Lula et j'ai enfilé un jean noir, des baskets Puma noires et un T-shirt stretch en V noir. J'ai pris la verrue de Mama, je l'ai glissée dans ma veste en jean et j'ai jeté un œil au SUV de Morelli par la fenêtre. Personne ne semblait rôder pour cacher une bombe. Hourra. J'ai attrapé la cage de Rex et j'ai filé en fermant derrière moi, même si ça ne changeait rien. Tout le monde s'introduisait dans mon appart.

Je suis allée jusque chez Morelli pour lui donner la verrue et poser Rex dans la cuisine.

— C'est dégueulasse, s'est exclamé Morelli en examinant le contenu de la boîte. C'est répugnant.

— En effet. Tu ferais mieux d'appeler Mamie et de la laisser venir l'admirer avant de la confier à tes collègues. Elle ne te pardonnerait jamais de l'avoir privée du spectacle.

Morelli a jeté un œil en direction des antidouleurs posés sur la petite table.

— Si ta Mamie vient ici inspecter la verrue, il va me falloir plus de

médocs.

Je lui ai donné un baiser rapide et j'ai couru jusqu'à la voiture. Si tous les feux étaient verts, je pouvais arriver à l'heure.

Je me suis garée dans le parking souterrain et j'ai pris l'ascenseur jusqu'au quatrième. Je connaissais déjà la plupart des employés de Ranger. Personne n'a eu l'air étonné de me voir quand j'ai rejoint l'étage de la salle de contrôle. Tout le monde portait un jean noir ou un pantalon de treillis noir, avec un T-shirt assorti. Ranger et moi étions les deux seuls à ne pas arborer le logo Rangeman sur la poitrine. Ranger était concentré sur un écran de surveillance quand je suis sortie de l'ascenseur. Il est venu me rejoindre et m'a accompagnée d'un poste à l'autre.

— Comme tu vois, il y a deux rangées d'écrans. Hal contrôle les caméras du bâtiment et écoute les scanners de la police. Il garde aussi un œil sur le GPS qui suit à la trace les véhicules Rangeman. Trique et Vince se chargent des systèmes de sécurité privés. La société Rangeman propose des services de sécurité personnelle, commerciale et résidentielle à des clients triés sur le volet. Nous ne sommes pas une grosse entreprise dans le secteur, mais la marge bénéficiaire est bonne. Je possède des structures similaires à Boston, Miami et Atlanta. Je suis en train de revendre mes parts à mon partenaire d'Atlanta et je vais probablement revendre Boston aussi. J'aime le terrain, je ne raffole pas de gérer un empire national. Et c'est trop difficile de contrôler la qualité de nos services sur un territoire aussi étendu. Je vais te donner le bureau au fond de la pièce. C'est la zone réservée aux investigations. C'est Silvio qui s'en chargeait, mais il est muté au bureau de Miami à partir de lundi. Il a de la famille là-bas. Il va passer la journée avec toi et te montrer comment accéder aux systèmes de recherche. Dans un premier temps, je voudrais que tu te concentres sur Benny Gorman. On a déjà passé son nom dans les différents logiciels. Silvio te donnera le dossier. Je voudrais que tu le lises et que tu repartes de zéro. Tu as accès à la salle de gym. Malheureusement, les vestiaires sont réservés aux hommes. Je suis sûr qu'ils seraient ravis de les partager avec toi, mais ce ne serait pas une bonne idée. Si tu dois te changer ou te doucher, tu peux aller dans mon appart. Tank te donnera une clé électronique comme la mienne. Ça te permettra d'entrer dans le

bâtiment et chez moi. Ma femme de ménage, Ella, met de la nourriture à disposition des employés dans la cuisine au bout du couloir. Il y a toujours des sandwiches, des légumes crus et des fruits. Tu devras amener toi-même tes Cheetos et tes Tastykakes.

J'ai souri intérieurement.

— Mon directeur administratif passera dans la matinée pour discuter salaire et avantages avec toi. Je vais demander à Ella de te commander des T-shirts Rangeman. Si tu décides de retourner chez Vinnie, tu pourras les garder.

Il a esquissé l'ombre d'un sourire.

— J'aime bien l'idée que tu portes mon nom sur ta poitrine.

Il a posé la main dans mon dos et m'a guidée vers mon poste de travail.

— Mets-toi à l'aise. Je t'envoie Silvio. Je ne serai pas au bureau aujourd'hui, mais tu pourras me joindre sur mon portable en cas de besoin. Est-ce qu'il y a une nouvelle catastrophe dont tu veux m'informer avant que je parte ?

— Spiro m'a envoyé la verrue de Mama Mac.

— Sa verrue ?

— Oui, elle avait une immonde verrue mutante sur le visage et les médecins légistes n'étaient pas parvenus à la retrouver. Spiro l'a laissée dans mon appartement, emballée dans un paquet cadeau.

— Raconte-moi en détail.

— Je suis passée chez moi ce matin prendre des habits noirs pour le boulot. J'ai déverrouillé ma porte et le petit paquet était posé par terre dans l'entrée. J'ai eu peur que Spiro ne soit encore là, alors j'ai appelé Lula et on a inspecté les lieux ensemble.

— Pourquoi tu ne m'as pas appelé ?

— Ça me semblait trouillard.

— Tu croyais vraiment que Lula pourrait te protéger de Spiro ?

— Elle a un flingue.

Il y eut un silence gêné, tandis que Ranger tentait d'accepter l'idée que je n'avais pas d'arme à feu.

— Mon revolver a fondu dans l'incendie de Cluck-in-a-Bucket, lui ai-je rappelé.

Il ne me manquait pas autant que mon gloss.

— Tank te fournira un revolver. Je veux que tu l'aies sur toi. Et qu'il soit chargé. Nous avons un stand de tir pour l'entraînement, dans la

cave. Je veux que tu y ailles une fois par semaine.

J'ai exécuté un salut militaire.

— Oui chef, bien chef !

— Ne laisse pas les autres te voir faire la maline. Ils n'ont pas le droit de faire ça.

— Et moi, j'ai le droit ?

— Je ne me fais aucune illusion quant à ma capacité à te contrôler. Essaie juste que ce petit jeu de pouvoir reste entre nous, je ne veux pas que ça sape mon autorité.

— Tu supposes que nous aurons du temps à nous deux.

— Ce serait bien.

Lesquisse s'est transformée en véritable sourire.

— Tu flirtes avec moi ?

— Je ne crois pas. Je t'ai donné cette impression ?

Bien sûr que je flirtais avec lui. J'étais un monstre. Pendant que Morelli était coincé à la maison avec une jambe cassée et une verrue mutante, je flirtais avec Ranger. Bon Dieu, quelle salope je faisais.

— Termine de m'expliquer ta dernière catastrophe.

— Bon, nous avons fouillé l'appartement et il n'y avait pas de trace de Spiro. Nous sommes revenues prendre la boîte et nous l'avons ouverte.

— Tu n'avais pas peur que ce soit une bombe ?

— Une très petite bombe, alors.

Ranger a eu l'air de se retenir de faire la moue.

— Qu'est-ce qui s'est passé après ça ?

— J'ai vomi.

— *Baby*.

— Enfin, bref, j'ai confié la verrue à Morelli. Je me suis dit qu'il saurait quoi en faire.

— Bien joué. Tu veux me confier autre chose ?

— Peut-être plus tard.

— Tu recommences à flirter, a souri Ranger.

Et il est parti.

Il s'est arrêté en chemin pour parler à Tank. Son bras droit a hoché la tête et a regardé dans ma direction. J'ai adressé un petit signe de la main à Tank et ils ont souri tous les deux.

Les parois du bureau étaient en liège, ce qui absorbait le son et permettait d'accrocher des notes. Je devinais encore les petits trous, aux

emplacements où Silvio avait punaisé ses messages. J'avais un bureau, un fauteuil en cuir qui paraissait super confortable, un ordinateur qui permettait sans doute d'envoyer des messages sur Mars, un téléphone avec beaucoup trop de boutons, un casque pour le téléphone, des armoires de classement, un bac pour le courrier entrant et un autre pour le courrier sortant, tous les deux vides, un deuxième fauteuil pour les visiteurs et une imprimante.

Je me suis installée dans le fauteuil et je l'ai fait tourner. Si je me penchais en arrière, j'apercevais la salle de contrôle. L'ordinateur n'était pas le même que celui que j'avais à la maison. Je n'avais aucune idée de comment faire fonctionner cette saleté. Idem pour le téléphone. Je n'aurais peut-être pas dû jeter le formulaire de candidature pour l'usine de produits d'hygiène personnelle. Superviser l'emballage était parfaitement dans mes cordes. J'ai jeté un œil dans les tiroirs. Stylos, Post-it, scotch, agrafeuse, bloc-notes. Advil. L'Advil n'était pas bon signe. Je mourais d'envie d'aller dans la cuisine me servir un café, mais pas de quitter mon espace. Je m'y sentais en sécurité, je n'étais pas obligée de croiser le regard des autres. Certains employés de Ranger auraient aisément pu porter une salopette orange et un bracelet électronique.

Cinq minutes après le départ de Ranger, Tank s'est pointé avec un petit carton sur les bras, qu'il a posé sur le bureau et vidé de son contenu. Une clé électronique pour le parking et l'appartement de Ranger, un Sig Sauer 9 avec un chargeur supplémentaire, un Taser, un portable, un badge au bout d'un cordon qui m'identifiait comme une employée de la société. Je n'avais pas posé pour la photo et j'ai préféré ne pas demander comment elle avait été obtenue.

— Je ne sais pas me servir de ce genre de pistolet. J'utilise un revolver.

— Ranger t'a réservé une heure d'entraînement demain à 10 heures. Tu dois porter le pistolet, le téléphone et le badge sur toi en permanence. Tu n'es pas obligée d'afficher le badge. Si tu vas sur le terrain, c'est une bonne idée de l'avoir au cas où on te poserait des questions sur l'arme à feu.

Silvio est arrivé avec un café et Tank a disparu.

— Du lait, pas de sucre, a-t-il annoncé en posant la tasse devant moi. Si tu veux du sucre, il y a quelques sachets dans le tiroir de gauche.

Il a tiré le fauteuil des visiteurs à côté du mien.

— Bien, voyons ce que tu sais des ordinateurs.
Ça commençait bien.

À midi, j'avais compris le fonctionnement du téléphone et j'étais capable de surfer sur Internet. Je connaissais déjà la plupart des logiciels de recherche utilisés par Rangeman. Je m'en étais servie parfois sur l'ordinateur de Connie. En plus des programmes standards que la secrétaire de Vinnie utilisait régulièrement, Rangeman en possédait quelques-uns qui étaient autrement plus intrusifs. Pour m'amuser, j'ai tapé mon nom dans un de ces super moteurs de recherche et j'ai pâli quand j'ai vu les infos apparaître sur l'écran. Je n'avais aucun secret. Le dossier contenait tout sauf le film de mon dernier examen chez le gynéco.

J'ai suivi Silvio dans la cuisine et j'ai inspecté la nourriture. Des fruits et des légumes frais, lavés et coupés. Des sandwichs à la dinde, au rosbif ou au thon sur du pain aux céréales. Des yaourts maigres. Des barres énergétiques. Des jus, du lait écrémé, des bouteilles d'eau.

— Pas de Tastykakes, ai-je fait remarquer à Silvio.

— Ella préparait des plateaux de gâteaux secs et de brownies, mais nous nous sommes mis à grossir, alors Ranger les a interdits.

— Il est dur.

— M'en parle pas. Il me fiche la frousse.

J'ai pris un sandwich à la dinde et une bouteille d'eau avant de retourner à mon poste de travail. Hal, Trique et Vince surveillaient leurs écrans. Silvio est allé vider son casier. J'étais officiellement devenue la pro de l'ordinateur. Trois demandes de recherches avaient atterri dans mon bac courrier entrant. Je me suis laissé un message mental : ne jamais quitter mon poste. Le boulot apparaissait quand mon bureau était laissé sans surveillance. J'ai jeté un œil au nom de la personne pour qui je devais effectuer des recherches. Frederick Rodriguez. Je ne le connaissais pas. Je ne le voyais pas dans la salle de contrôle. Il y avait un autre étage de bureaux. J'ai supposé que c'était là qu'il travaillait.

J'ai appelé ma mère avec mon nouveau portable et je lui ai donné le numéro. J'entendais ma grand-mère crier derrière.

— C'est Stéphanie ? Dis-lui que l'enterrement Macaroni a lieu demain matin et qu'il faut que quelqu'un me dépose.

— Tu n'iras pas à cet enterrement, a décrété ma mère.

— Ça va être l'événement de l'année, a protesté Mamie. Je dois y assister.

— Joseph t'a laissé voir la verrue avant de la confier à la police. Tu devras te contenter de ça.

Ma mère a reporté son attention sur moi.

— Si tu l'emmènes à cet enterrement, tu n'auras plus de gâteau renversé à l'ananas jusqu'à la fin de tes jours.

J'ai raccroché, j'ai mangé mon sandwich et j'ai tapé le premier nom. Il était près de 15 heures quand j'ai terminé les vérifications sur le second. J'ai mis de côté la troisième requête, pour feuilleter le dossier sur Gorman. Puis j'ai suivi la suggestion de Ranger et j'ai lancé de nouvelles recherches sur le suspect. J'ai appelé Morelli pour savoir s'il allait bien et le prévenir que je risquais de rentrer tard. Cette information a été accueillie par un silence, pendant qu'il se forçait à me faire confiance, puis il m'a passé commande d'un pack de bières et de deux hot-dogs aux piments.

— Et à propos, m'a lancé Morelli, le type du labo m'a appelé pour me dire que la verrue avait été fabriquée avec du mastic de croquemort.

— Oh ! Ne le dis pas à Mamie, ça lui ferait trop de peine.

J'ai imprimé les infos sur Gorman, puis j'ai lancé une recherche sur Louis Lazar. Il y avait une montagne de renseignements sur les deux hommes : date de naissance, historique médical, emplois occupés, renseignements militaires, crédits bancaires et historique des découverts, lieux de résidence et résultats scolaires jusqu'au lycée. Ni l'un ni l'autre n'avait fait d'études supérieures. Les infos personnelles contenaient des photos et des notes sur leurs femmes, leurs enfants et d'autres membres de leur famille.

J'ai imprimé ce qui concernait Lazar avant de passer à Michael Barroni. Je savais déjà presque tout sur lui. J'ai tout de même fait quelques découvertes si intrusives que c'en était gênant. Sa femme avait fait deux fausses couches, il avait fait l'objet d'un suivi psychiatrique un an plus tôt pour un problème d'anxiété. Il avait aussi été opéré d'une hernie à trente-six ans et avait redoublé le CE2.

Je venais de lancer une recherche sur les données financières quand mon portable a sonné. C'était Morelli.

- J'ai faim. Il est 19 heures. À quelle heure est-ce que tu rentres ?
- Désolé, j'ai perdu la notion du temps.
- Bob est derrière la porte.
- C'est bon ! J'arrive.

J'ai mis ma recherche sur pause et ai rangé les dossiers de Lazar et de Gorman dans le premier tiroir de mon bureau. J'ai attrapé mon sac, ma veste et j'ai quitté mon poste à la hâte. L'équipe de la salle de contrôle avait changé. Ranger organisait un roulement de trois fois huit heures, pour couvrir les vingt-quatre heures de la journée. Un certain Ram était assis face à une rangée d'écrans. Deux autres hommes étaient ailleurs dans le bâtiment.

J'ai traversé la pièce en courant, j'ai poussé le battant qui donnait sur la cage d'escalier et je suis entrée en collision avec Ranger. Nous

avons perdu l'équilibre et avons roulé ensemble jusqu'au palier du troisième. Nous sommes restés couchés un moment, abasourdis, le souffle coupé. Ranger était étendu sur le dos et j'étais sur lui.

— Oh mon Dieu, je suis désolée ! Ça va ?

— Ouais, mais la prochaine fois, c'est moi qui serai au-dessus.

La porte s'est ouverte au palier du quatrième et Ram a passé sa tête.

— J'ai entendu une collision et... oh, pardon !

Il a rentré sa tête et a refermé le battant le plus vite possible.

— J'aimerais que ce soit aussi compromettant que ça en a l'air, a déclaré Ranger.

Il s'est remis debout et m'a tirée avec lui. Il a maintenu son étreinte et m'a regardée.

— Tu es dans un de ces états ! C'est moi qui ai fait tous ces dégâts ?

J'avais des égratignures sur le bras, mon jean était troué au genou et mon T-shirt déchiré. Ranger était indemne. Comme la Grande Bleue, rien ne l'affectait jamais.

— Ne te tracasse pas. Ça va. Je suis en retard, je dois filer.

J'ai descendu le reste des marches à toute vitesse jusqu'au parking.

J'ai traversé la ville et je me suis arrêtée à l'épicerie grecque, chez Mike, pour acheter des hot-dogs et la bière. Cinq minutes plus tard, le SUV était à l'abri dans le garage de Morelli. J'ai gravi les marches du perron arrière deux à deux, j'ai ouvert la porte et Bob a filé pour uriner dans le jardin.

Dès que la dernière goutte a touché l'herbe, le chien a foncé dans la nuit. J'ai ouvert le paquet de hot-dogs, j'en ai extirpé un et je l'ai agité dans la direction de Bob. Je l'ai entendu arrêter sa course deux rues plus loin, le silence n'a duré qu'un instant, puis il est revenu comme une flèche. Bob est capable de sentir un hot-dog à un kilomètre.

Je l'ai attiré à l'intérieur et j'ai refermé derrière nous. Morelli était toujours sur le canapé, le pied sur la table basse. Autour de lui, le salon ressemblait à une déchetterie. Le sol était jonché de détritiques : des canettes de soda écrasées, des journaux, un sac de fast-food froissé, un paquet de chips à moitié vide, une boîte de donuts dans le même état, une chaussette (Bob avait probablement avalé sa jumelle) et divers magazines de sports et de nanas.

— C'est une porcherie, ici ! D'où est-ce que tout ça sort ?

— Des potes sont passés.

J'ai partagé les hot-dogs. Deux pour Morelli, deux pour Bob, deux

pour moi. Morelli et moi avons pris une Budweiser, Bob s'est contenté d'un bol d'eau. J'ai shooté dans les déchets pour les écarter, j'ai épousseté les miettes de chips d'un fauteuil et je me suis assise.

— Il faut que tu fasses le ménage.

— J'peux pas, je ne peux pas prendre appui sur ma jambe.

— Tu ne te souciais pas de ta jambe hier soir.

— C'était différent, c'était une urgence. Et puis, je n'étais pas sur ma jambe, j'étais sur le dos. Et c'est quoi ces égratignures sur ton bras et tes vêtements déchirés ? Qu'est-ce que tu as fait, bordel ? Tu m'avais dit que tu bossais dans un bureau.

— Je suis tombée dans les escaliers.

— Chez Rangeman ?

— Oui. Tu veux encore une bière ? De la crème glacée ?

— Je veux simplement savoir comment tu es tombée dans les escaliers.

— En me dépêchant pour partir, je suis en quelque sorte entrée en collision avec Ranger et on a dévalé les escaliers.

Morelli m'a regardée avec son expression impénétrable de flic. Je m'attendais à ce qu'il se transforme en petit ami italien jaloux, qu'il hurle et agite les bras, mais il s'est contenté de secouer un peu la tête et de boire une gorgée de bière.

— Pauvre gars. J'espère que son bâtiment est bien assuré.

J'étais presque sûre qu'il venait de m'insulter, mais j'ai préféré laisser passer.

Morelli s'est avachi dans le canapé et m'a souri.

— Ah, avant que j'oublie, ton violoncelle est dans le couloir de l'entrée.

— Mon violoncelle ?

— Ben oui, tous les grands violoncellistes ont besoin de leur instrument, non ?

J'ai couru dans le couloir et je me suis arrêtée bouche bée devant un énorme étui noir posé contre le mur. Je l'ai traîné dans le salon et je l'ai ouvert. Il y avait une espèce d'énorme violon dedans. J'imagine que c'était un violoncelle.

— Comment est-ce qu'il est arrivé ici ?

— Ta mère l'a loué pour toi. Elle m'a expliqué que tu avais donné le tien et que comme elle savait que tu mourais d'envie d'en jouer au mariage de Valérie, elle t'en a loué un. Je jure devant Dieu que ce sont

ses paroles exactes.

J'imagine que la panique se lisait sur mon visage parce que Morelli a cessé de sourire.

— Si tu me mettais au courant de tes exploits musicaux ?

Je me suis laissée tomber dans le canapé à côté de lui.

— Il n'y a rien à raconter. Je n'ai jamais accompli d'exploits ni musicaux, ni d'aucune sorte. Je suis bête, banale et barbante. Je n'ai pas de hobby. Je ne pratique pas de sport. Je n'écris pas de poésie. Je ne voyage pas dans des lieux fascinants. Je n'ai même pas un bon boulot.

— Ça ne fait pas de toi quelqu'un de bête, banal et barbant.

— Eh ben, je me sens comme ça, voilà tout. J'ai eu envie de me sentir intéressante, pour une fois. Quelqu'un a raconté à ma mère et ma grand-mère que je jouais du violoncelle, je crois que c'était moi, d'ailleurs... sauf que c'était comme si une entité étrangère s'était emparée de mon corps. J'ai entendu les mots sortir de ma bouche, mais je suis sûre qu'ils étaient nés dans un autre cerveau. C'était si simple au début. Un petit mensonge tout bête... puis il a pris vie. Et après ça, tout le monde était au courant.

— Et tu ne sais pas jouer du violoncelle.

— Je ne suis même pas sûre que ce truc en soit un.

Morelli s'est remis à sourire.

— Et tu crois que tu es banale et barbante ? Toi ? Tu te trompes, mon trésor.

— Et bête ?

Morelli a passé son bras autour de moi.

— Parfois, la question est plus difficile à trancher.

— Ma mère s'attend à ce que je joue au mariage de Valérie.

— T'as qu'à faire semblant. Ça ne peut pas être si difficile que ça. Tu agites quelques fois ton archet avant de tomber dans les pommes ou de faire croire que tu t'es cassé le doigt ou quelque chose comme ça.

— Ça pourrait marcher, ai-je admis. Je suis douée pour faire semblant.

Cette remarque a été accueillie par quelques instants de silence gêné entre nous.

— Tu ne veux pas parler de... ? m'a demandé Morelli.

— Bien sûr que non.

— Jamais ?

— Peut-être une fois.

Il a plissé les yeux.

— Une fois ?

— C'est tout ce dont je me souviens. Quand on était en retard pour l'anniversaire de ton oncle Spud...

— Je vois très bien. C'était super. Tu m'annonces que tu simulais ?

— On était en retard ! Je n'arrivais pas à me concentrer, ça m'a semblé la meilleure solution.

Morelli a retiré son bras et s'est mis à zapper.

— Tu es fâché.

— J'essaie de me calmer, n'insiste pas.

Je me suis levée, j'ai refermé l'étui et j'ai donné un coup de pied dedans pour l'envoyer de l'autre côté de la pièce.

— Les hommes !

— Oui, eh bien, au moins, on ne s'amuse pas à simuler !

— Écoute, c'était *ton* oncle ! Et on était en *retard*, tu t'en souviens ? Je me suis sacrifiée pour qu'on arrive à temps pour le dessert. Tu devrais me remercier.

Morelli avait la bouche entrouverte, et son visage reflétait à la fois la stupéfaction et la fureur d'apprendre que son honneur de mâle avait été bafoué.

Bon, d'accord, ce n'était pas un grand sacrifice et je savais qu'il n'avait pas à me remercier, mais il ne fallait pas exagérer... c'était pas la famine en Éthiopie, non plus. En plus, j'avais *essayé* d'avoir un orgasme. Et on ne va pas se faire croire qu'on se dit toute la vérité tout le temps, non plus.

— Je devrais te remercier ? a répété Morelli, comme s'il faisait un effort désespéré pour comprendre l'esprit féminin.

— D'accord, pas besoin de me remercier. Tu pourrais simplement être reconnaissant qu'on soit arrivé à la fête à temps pour le dessert ?

Morelli m'a jeté un regard en biais. Il ne concédait rien du tout. Il a détourné son attention sur la télé et s'est arrêté sur un match.

Voilà la raison pour laquelle je vis avec un hamster, ai-je pensé.

Morelli était toujours devant la télé dans le canapé quand je suis descendue emmener Bob faire sa promenade matinale. Je portais un survêt que j'avais trouvé dans l'armoire de Morelli et j'avais emprunté sa casquette des Mets. J'ai attaché la laisse et Morelli a jeté un coup

d'œil dans ma direction.

— C'est quoi ces fringues, t'essaies de te faire passer pour moi ?

— Remets-toi.

Comme Bob dansait autour de moi avec frénésie, je me suis dépêchée d'ouvrir la porte. Le chien a lâché un pipi énorme sur le trottoir pile en face de la maison, puis il est redevenu tout souriant, prêt pour la balade. J'aime bien le promener quand il fait noir et que personne ne voit où il dépose ses crottes. La nuit, Bob et moi sommes les emmerdeurs fantômes qui laissent les déjections là où elles sont tombées. En plein jour, je dois emporter un sac plastique. Ça ne me dérange pas de ramasser son caca, non ; ce que je déteste, c'est le trimballer pendant le reste de la promenade. Pas facile d'avoir l'air séduisante avec un sac de crottes de chien fumantes au bout des doigts.

J'ai promené Bob pendant près d'une heure. Quand nous sommes rentrés, je l'ai nourri. Puis j'ai préparé du café, que j'ai apporté à Morelli avec du jus de fruit, le journal et un bol de céréales aux raisins secs. J'ai couru en haut pour me doucher, arranger mes cheveux et mon maquillage. J'ai enfilé mes vêtements noirs et je suis redescendue, prête à partir au boulot.

— Tu as besoin de quelque chose avant que je parte ?

Morelli m'a examinée des pieds à la tête.

— C'est pour Ranger que tu t'habilles sexy ?

Je portais un jean noir, des Converse noires et un T-shirt noir en V qui ne dévoilait rien de ma poitrine.

— C'est de l'ironie ?

— Non, c'est une observation.

— M'enfin, ma tenue n'est *pas* sexy.

— Ce top est trop décolleté.

— Je l'ai mis un million de fois. Tu n'as jamais rien trouvé à redire.

— Parce que tu le portais pour moi. Il faut que tu en mettes un autre.

— D'accord, ai-je concédé, les bras en l'air et les narines dilatées. Tu veux que je change de T-shirt ? Je change de T-shirt.

J'ai gravi les escaliers d'un pas furieux et je me suis déshabillée. J'avais apporté chez Morelli tous les vêtements noirs que je possédais. J'ai fouillé dans ma garde-robe et j'ai déniché un pantalon de survêt ultramoulant en stretch qui se portait sans culotte. J'ai troqué mes Converse contre des Pumas noires. Puis je me suis tortillée pour enfiler

un cache-cœur noir en lycra qui ne rejoignait pas le pantalon et exhibait un décolleté ultra plongeant... on voyait le plus de seins possible, garanti sans intervention chirurgicale. Je suis redescendue et j'ai défilé dans le salon devant Morelli.

— C'est mieux ?

Il a plissé les yeux et tenté de m'attraper. Sans ses béquilles, il ne pouvait pas aller bien loin. Je les ai empoignées avant lui et j'ai couru dans la cuisine. Puis j'ai quitté la maison, j'ai sorti le SUV de Morelli du garage et j'ai filé au boulot.

J'ai utilisé ma nouvelle clé électronique pour entrer dans le garage souterrain et je me suis garée dans la zone réservée aux voitures des visiteurs. J'ai pris l'ascenseur jusqu'au quatrième et quand je suis entrée dans la salle de contrôle, six paires d'yeux se sont décollées des écrans pour se poser sur moi. En route, j'avais sorti le sweat de Morelli de mon sac et je l'avais enfilé au-dessus de mon petit top moulant. C'était un chouette sweat informe qui me tombait sous les fesses et me donnait un look unisexe sans danger. J'ai souri aux six hommes. Ils m'ont rendu mon sourire et se sont replongés dans leur travail.

J'étais là une demi-heure en avance et pour, la première fois depuis longtemps, j'avais hâte de me mettre au travail. J'avais envie de terminer mes recherches sur Barroni et j'étais impatiente de passer à Jimmy Runion. Il me restait encore un dossier à régler pour Frederick Rodriguez. J'ai décidé de commencer par celui-là et je l'ai sorti du tiroir. Je bossais toujours pour Rodriguez quand Ranger est apparu à l'entrée de mon cubicule.

— Nous avons rendez-vous. Tu es inscrite pour un entraînement à 10 heures en bas.

Le problème avec les armes à feu, c'est que j'en ai une sainte horreur. Même quand elles ne sont pas chargées.

— Je suis en plein milieu d'un truc. On pourrait peut-être reporter à un autre moment.

Du genre jamais.

— Non, c'est maintenant. C'est important. Et je ne veux pas retrouver ton flingue dans le tiroir de ton bureau quand tu t'en vas. Si tu bosses pour moi, tu dois porter ton pistolet.

— Je n'ai pas d'autorisation officielle pour porter une arme cachée.

Ranger a poussé mon fauteuil du pied pour m'éloigner de l'ordinateur.

— Alors tu le portes de façon visible.

— Je ne peux pas, j'aurais l'impression d'être Calamity Jane.

Ranger m'a tirée de mon siège.

— Tu trouveras une solution. Prends ton arme. Le stand de tir est à nous pour une heure.

J'ai récupéré mon flingue dans le tiroir du bureau, je l'ai glissé dans la poche de mon sweat et j'ai suivi Ranger jusqu'à l'ascenseur. Nous avons traversé le garage, il a ouvert la porte qui donnait sur le stand et allumé la lumière. La salle n'avait pas de fenêtres et semblait s'étendre sur toute la longueur du bâtiment. Il y avait deux rangées de tir parallèles équipées de cibles motorisées à l'extrémité. Une sorte de comptoir et d'épaisses parois en vitre pare-balles séparaient les tireurs en début de rangée.

— Avec un petit peu d'effort, tu pourrais transformer cet endroit en salle de bowling, ai-je fait remarquer.

— C'est plus drôle comme ça. Et j'ai du mal à t'imaginer avec des chaussures ridicules.

— C'est pas drôle. Je n'aime pas les armes à feu.

— Tu n'es pas obligée de les aimer, mais si tu travailles pour moi, tu dois te sentir à l'aise avec un flingue et être capable de t'en servir sans risquer ta vie.

Ranger a pris deux casques antibruit et une boîte de munitions qu'il a posés sur mon comptoir.

— On va commencer par les bases. Tu utilises un Sig Sauer 9 millimètres. C'est un semi-automatique.

Ranger a retiré le chargeur, me l'a montré et l'a remis en place.

— Maintenant, à toi.

J'ai enlevé et remis le chargeur dix fois. Puis Ranger m'a fait une démo de tir, en décomposant chaque geste. Il m'a rendu le pistolet et j'ai répété le processus dix fois. J'étais nerveuse, la salle étroite me semblait étouffante et je commençais à transpirer. J'ai posé l'arme sur le comptoir et j'ai enlevé le sweat de Morelli.

— *Baby*, a dit Ranger.

Il a retiré la clé électronique de sa poche et a poussé sur un bouton.

— Qu'est-ce que tu viens de faire ?

— J'ai brouillé la caméra de sécurité dans cette pièce. Hal va tomber de sa chaise s'il te voit dans cette tenue.

— Je te passe les détails. La version courte, c'est que j'ai enfilé ça

pour faire enrager Morelli.

— Je suis prêt à soutenir toutes les initiatives qui font enrager Morelli.

Ranger s'est rapproché et a baissé les yeux vers moi.

— Ce ne serait pas mon premier choix comme uniforme, mais ça me plaît.

Il a laissé courir un doigt le long de la partie de mon estomac qui était exposée et j'ai senti la chaleur monter dans mes organes les plus intimes. Puis il a posé sa main à plat sur ma hanche et s'est intéressé à mon pantalon de sport.

— J'aime surtout ce pantalon. Qu'est-ce que tu portes en dessous ?

C'est là que j'ai commis une erreur. J'avais chaud, j'étais troublée et j'ai voulu lancer une réplique qui tue. Le problème, c'est que ce qui est sorti de ma bouche était une vraie réplique d'allumeuse.

— Il y a des réponses qu'un homme doit trouver tout seul.

Ranger a tendu la main vers l'élastique de mon caleçon en lycra. J'ai poussé un hurlement et j'ai fait un bond en arrière.

— *Baby*, a souri Ranger.

Je l'amusais à nouveau.

J'ai consulté ma montre.

— En fait, il faut que je m'absente un moment.

— Tu vas chercher un nouveau boulot ?

— Non, c'est une affaire personnelle.

Ranger a appuyé sur le bouton pour réactiver la caméra.

— Porte le sweat quand tu passes dans la salle de contrôle.

— Promis.

Une demi-heure plus tard, j'étais à l'arrêt en face de chez Stiva, moteur allumé. Le corbillard et les voitures chargées de fleurs étaient en place sur l'allée latérale. Trois autres berlines noires étaient alignées derrière. Le cercueil est sorti, sous les regards embués des Macaronis. Les voitures ont démarré doucement pour couvrir la courte distance qui les séparait de l'église. Je n'ai pas repéré Spiro. J'ai suivi le cortège à distance et je me suis garée à cinquante mètres de l'édifice religieux. J'avais une vue dégagée sur le parking et la façade. Je me suis préparée pour l'attente. Ça risquait d'être long. Les Macaroni avaient certainement demandé une messe complète. Le parking était plein et,

dans les rues avoisinantes, la circulation se faisait pare-chocs contre pare-chocs. Tout le Bourg avait fait le déplacement.

Une heure plus tard, je m'inquiétais pour mon bureau vide. J'étais payée pour effectuer des recherches sur ordinateur, pas pour assister à des funérailles. Juste au moment où j'envisageais de retourner au travail, les portes de l'église se sont ouvertes et l'assistance est sortie. J'ai aperçu le cercueil que l'on faisait rouler par une porte latérale jusqu'au corbillard. Des moteurs ont ronronné partout dans la rue. Le personnel de chez Stiva était dehors pour aligner les véhicules et attacher des rubans aux antennes. J'examinais attentivement la foule quand Ranger a frappé à ma vitre. J'ai sursauté.

— Tu as vu Spiro ?

— Non.

— Je suis juste derrière toi. Verrouille tes portières, on va prendre ma voiture.

Ranger roulait dans sa Porsche Cayenne noire. Je me suis glissée sur le siège passager et j'ai attaché ma ceinture.

— Comment m'as-tu localisée ?

— Trique t'a repérée à l'écran, il a compris que tu suivais l'enterrement. Il m'a prévenu.

— Ça va mal finir, si Morelli découvre que tu pistes son SUV.

— Je retirerai le mouchard dès que tu arrêteras d'utiliser sa voiture.

— Je suppose qu'il n'y a pas moyen de te convaincre d'arrêter de *me* pister ?

— Tu n'as rien à y gagner, *baby*, je veille à ta sécurité.

Il avait raison. Et Spiro me foutait tellement les jetons que je tolérais l'intrusion.

— Ce n'est pas un congé pour convenances personnelles. C'est du boulot, ce que tu fais. Tu aurais dû m'en parler. On a dû improviser pour coordonner ma venue.

— Désolé, c'était une décision de dernière minute... comme tu peux le deviner à ma tenue. Ma mère aura besoin d'avaler des calmants quand elle apprendra que je me suis pointée au cimetière.

— Nous sommes en noir, nous sommes dans la norme. Garde simplement ton sweat bien zippé pour éviter que les hommes ne trébuchent dans la tombe.

Des véhicules se sont mis en route et ont essayé de trouver une place dans le cortège. Le corbillard s'est engagé dans la rue et la

procession l'a suivi en file indienne, les phares allumés. Ranger s'est glissé derrière la dernière voiture. Nous n'avions toujours pas aperçu Spiro. Je ne m'attendais pas à ce qu'il se pointe à l'église pour serrer des mains et présenter ses condoléances, c'est vrai. Je le voyais plutôt rouler devant le bâtiment ou assister à la cérémonie, tapi dans l'ombre. Voire avec des jumelles, pour observer le résultat de sa folie de loin.

— Tank est déjà au cimetière. Il surveille le périmètre. Slick et Eddie bossent avec lui.

Les véhicules roulaient au pas pour rejoindre la dernière demeure de Mama Mac. Comme Ranger n'était pas le champion de la papote, le trajet s'est déroulé en silence. Nous avons garé la Cayenne et nous sommes sortis. Le ciel était couvert et il faisait anormalement frais pour la saison. J'étais contente d'avoir le sweat. Comme nous étions les derniers, nous avons dû marcher plus que les autres. Quand nous sommes arrivés près de la tombe, les proches étaient assis et la foule s'était rassemblée autour d'eux. L'idéal pour nous : nous avons pu rester à distance et surveiller la scène.

Ranger et moi étions côte à côte. Deux professionnels au boulot. Le problème, c'est qu'un des deux supportait mal les enterrements. Je suis toujours à côté de mes pompes aux funérailles. Triste. Très triste. Peu importe qui est le défunt, d'ailleurs. Je fonds aussi en larmes pour de parfaits inconnus.

Le prêtre a entamé le Notre Père et ma vue s'est troublée. Je me suis mise à compter les brins d'herbe à mes pieds, mais les mots gênaient ma concentration. J'ai refoulé mes larmes et j'ai pensé à Bob. J'essayais de l'imaginer voûté, prêt à vomir une chaussette. Les larmes ont dévalé sur mes joues. Ça ne marchait pas. Bob ne pouvait pas rivaliser avec l'odeur de la terre fraîchement retournée et des couronnes de fleurs.

— Merde, ai-je murmuré.

J'ai reniflé.

Ranger s'est tourné vers moi. Ses yeux bruns m'inspectaient avec curiosité et les coins de ses lèvres étaient légèrement relevés.

— Tu tiens le coup ?

J'ai trouvé un mouchoir dans une poche du sweat et je me suis mouchée.

— Oui, c'est juste que je fais une réaction aux enterrements !

Quelques personnes à l'extérieur du cercle formé autour de la tombe ont jeté un œil dans notre direction. Ranger a passé un bras

autour de mon épaule.

— Tu n'aimais pas Mama Mac. Tu la connaissais à peine.

— Ça n'a pas d'impo-po-portance, ai-je sangloté.

Ranger m'a serrée de plus près.

— *Baby*, on attire l'attention. Tu ne pourrais pas baisser tes sanglots d'un ton ?

— Tu es poussière et tu retourneras en poussière, a dit le prêtre.

Là, j'ai complètement perdu pied. Je me suis effondrée contre Ranger et j'ai pleuré sans retenue. Il portait un coupe-vent et il m'a enveloppée dedans en me serrant contre lui, son visage pressé contre ma tempe. Il me protégeait du mieux qu'il pouvait contre les curieux qui se retournaient pour dévisager la pleureuse de service. J'avais la tête enfouie contre lui pour tenter d'étouffer les sanglots et je le sentais secoué par un rire silencieux.

— T'es dégueulasse, ai-je sifflé entre mes dents en le cognant sur le torse. Arrête de rire. C'est triiiiiiiiste.

Plusieurs personnes m'ont fait *chut*.

— C'est pas grave, m'a assuré Ranger, qui continuait de pouffer en silence sans relâcher son étreinte. Ne fais pas attention. Laisse tout sortir.

J'ai hoqueté plusieurs fois et je me suis essuyé le nez sur sa manche.

— Ça, c'est rien. Tu devrais me voir aux défilés quand les tambours et le drapeau passent devant moi.

Ranger a pris mon visage dans ses mains et a séché mes larmes avec ses pouces.

— La cérémonie est terminée. Tu te sens d'attaque pour retourner à la voiture ?

J'ai acquiescé.

— Ça va maintenant. Est-ce que j'ai des taches rouges sur les joues à force d'avoir pleuré ?

— Oui, a répondu Ranger en posant un baiser sur mon front. Je t'aime quand même.

— Il y a toutes sortes d'amours.

Ranger m'a prise par la main et m'a ramenée à la Porsche.

— C'est le genre d'amour qui n'a pas besoin de bague. En revanche, un préservatif pourrait être utile.

— C'est pas de l'amour, c'est de la luxure.

Pendant que nous avançons, Ranger scannait la foule du regard, à

la recherche de Spiro ou de quoi que ce soit d'anormal.

— Dans ce cas-ci, c'est un peu des deux.

— T'es juste pas du genre à te marier ?

Nous avons atteint la voiture, que Ranger a ouverte à distance.

— Regarde-moi, *baby*. J'ai deux flingues et un couteau. Je ne suis pas le type idéal pour fonder une famille en ce moment.

— Tu crois que ça changera ?

Ranger m'a ouvert la portière.

— Pas de sitôt.

Même si je n'étais pas surprise, j'étais un peu déçue. Flippant, non ?

— Et puis il y a des choses que tu ne sais pas sur moi.

— Quel genre ?

— Des choses qu'il vaut mieux que tu ignores.

Ranger a allumé le moteur et a appelé Tank.

— Nous rentrons. Rien de neuf de ton côté ?

La réponse devait être négative, car Ranger a raccroché et s'est inséré dans le trafic.

— Tank n'a vu personne de suspect, mais nous n'avons pas complètement perdu notre temps, m'a résumé Ranger en me tendant son portable. J'ai réussi à prendre une photo pour toi pendant que tu étais réfugiée dans ma veste.

Ranger avait le même smartphone que moi. J'ai été dans l'album et j'ai fait apparaître quatre photos d'Anthony Barroni. Les images étaient en petit format. J'en ai sélectionné une et j'ai attendu qu'elle remplisse l'écran. Anthony avait l'air de parler au téléphone. Une seconde, non, il ne parlait pas... il prenait une photo.

— Anthony prend des photos avec son téléphone. *Omondieu*, c'est glauque !

— Ouais. Soit Anthony a vraiment une passion pour les morts soit il envoie des clichés à une personne qui n'a pas la chance d'être assise au premier rang.

— Spiro.

Peut-être.

La plupart des voitures quittaient le cimetière et retournaient vers le Bourg. La cérémonie chez Gina Macaroni ferait le plein. Anthony Barroni a quitté le cortège sur Chambers Street. Ranger lui a collé au train et nous l'avons suivi jusqu'à son magasin. Il a garé sa Corvette à l'arrière et a rejoint la boutique.

— Tu devrais lui parler, m’a suggéré Ranger. Demande-lui s’il s’est bien amusé.

— T’es sérieux ?

— Il est temps de faire des remous. De faire monter la pression, qu’il sache qu’il est découvert. Et observer ce qui se passe.

Je me suis mordillé la lèvre inférieure. Je n’avais pas envie d’affronter Anthony. Je n’avais plus envie de me charger de ce genre de corvées.

— Je suis une employée de bureau. C’est *toi* qui devrais lui parler.

Ranger a garé la Porsche devant la quincaillerie.

— On va y aller ensemble. La dernière fois que je t’ai laissée dans une bagnole, un type l’a volée.

Un après-midi en semaine, il n’y avait pas beaucoup d’activités dans le magasin. Une dame achetait un balai éponge, un vieil homme la servait derrière le comptoir. Il n’y avait pas d’autres clients. Deux des frères Barroni étiquetaient un carton de clous dans l’allée quatre. Anthony était sur son portable au fond de la boutique. Il faisait les cent pas en hochant la tête. Il riait.

J’ai toujours aimé regarder Ranger traquer sa proie. Il se déplace avec détermination, le corps détendu, la démarche sûre, les yeux fixés sur son objectif. L’œil du tigre.

J’étais juste derrière lui et je me disais que ce n’était pas une bonne idée. Si nous nous trompions, nous passerions pour des imbéciles. Ranger ne tient jamais compte de ce genre de détail. Moi, en revanche, ça me préoccupe en permanence. Et si nous avons raison, nous risquons de déclencher chez Anthony et Spiro des envies de meurtre.

Quand Anthony nous a vus approcher, il a refermé le clapet de son téléphone et l’a glissé dans la poche de son pantalon, puis il nous a dévisagés tour à tour.

— Stéphanie, a-t-il déclaré en souriant. Waouh, tu sanglotais vachement au cimetière. Ça t’a vraiment brisé le cœur que Mama Mélanome ait explosé dans ta bagnole.

— La cérémonie était émouvante.

— Ouais, c’est ça, a ricané Anthony. Moi aussi, le Notre Père me fait chialer.

Ranger lui a tendu la main.

— Carlos Manoso, je pense que nous ne nous sommes jamais rencontrés.

Anthony a serré la main de Ranger.

— Anthony Barroni. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Vous avez besoin d'un déboucheur ?

Ranger lui a adressé un sourire cordial.

— Nous sommes passés vous saluer et voir si les photos avaient plu à Spiro.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Dommage qu'il n'ait pas pu assister à l'enterrement en personne. Une photo ne rend pas tout.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

— Bien sûr que si. Vous avez pris la mauvaise décision et vous allez perdre la vie à cause de ça. Vous devriez en parler à quelqu'un, tant qu'il en est encore temps.

— À qui ?

— À la police. Ils vous proposeront peut-être une transaction.

— J'ai pas besoin de négocier avec eux.

— Il vous trahira. Vous avez choisi le mauvais partenaire.

— Vous pouvez parler ! Vous avez vu avec qui vous êtes associé ?

Madame Pleureuse.

Anthony s'est frotté les yeux avec ses poings serrés.

— Bouhouhou !

— C'est embarrassant, suis-je intervenue. Je *déteste* pleurer aux enterrements.

— Bouhouhou !

— Ça suffit, l'ai-je prévenu. Ce n'est pas drôle.

— Bouhouhou ! Bouhouhou ! Bouhouhou !

Je lui ai balancé mon poing dans la figure. Le genre de réflexe que le cerveau n'a pas le temps de valider. Un direct du droit qu'Anthony n'a pas vu venir. Il était encore en train de se frotter les yeux pour faire semblant de pleurer quand il a encaissé le coup, chargé de toutes mes peurs et de mes frustrations. J'ai entendu son visage craquer sous l'impact et du sang a coulé de son nez. J'étais tellement horrifiée par mon geste que je suis restée clouée sur place.

Ranger a laissé échapper un bref éclat de rire et m'a tirée en arrière pour que je ne sois pas éclaboussée. Anthony avait les yeux écarquillés, la bouche ouverte et les deux mains sur le nez.

Ranger a glissé une carte de visite dans la poche de sa chemise.

— Appelez-moi si vous avez envie de parler.

Nous avons quitté la boutique et sommes remontés dans la Cayenne. Nous avons attaché nos ceintures, Ranger a démarré et m'a jeté un regard en biais.

— D'habitude, je m'entraîne à la boxe avec Tank. La prochaine fois, tu montes avec moi sur le ring.

— C'était un coup de chance.

Ranger a souri jusqu'aux oreilles et de petites rides sont apparues aux coins de ses yeux.

— T'es marrante, comme nana.

— Tu penses vraiment que Spiro et Anthony sont partenaires ?

— Non, c'est peu probable.

J'ai laissé Ranger dans la salle de contrôle et j'ai couru vers mon poste de travail : j'avais hâte de terminer les vérifications sur Barroni. Je me suis arrêtée net quand j'ai vu mon bac entrant. Il contenait sept nouvelles demandes de recherches, qui provenaient toutes de Frederick Rodriguez.

J'ai passé ma tête derrière la paroi et j'ai crié à Ranger :

— Hé, c'est qui ce Frederick Rodriguez ? Il n'arrête pas de me bombarder de demandes.

— Il est au département commercial. Ne touche pas à ces dossiers-là, concentre-toi sur Gorman.

J'ai terminé Barroni, j'ai imprimé son dossier et je l'ai glissé dans le tiroir avec Gorman et Lazar. J'ai entré Jimmy Runion dans le premier programme de recherche et les informations ont défilé sur mon écran. J'ai lu les résultats dans l'ordre où ils apparaissaient, en prenant des notes et tentant de trouver ce qui les reliait dans la vie et, probablement, dans la mort. Jusqu'à présent, rien ne m'avait sauté aux yeux. Quelques points communs entre les trois hommes, mais rien de significatif. Ils avaient à peu près le même âge, ils étaient propriétaires d'une petite entreprise et mariés. Quand j'aurais fini Runion, je comptais reprendre tous les fichiers et les lire avec plus d'attention.

J'étais à la moitié de ma lecture quand ma mère m'a appelée sur mon portable.

— Où es-tu ?

— Au travail.

— Il est 17 h 30. Nous sommes censées être à l'église pour les répétitions. Tu devais passer ici pour que nous y allions ensemble. Nous t'attendons depuis un moment.

Merde !

— J'avais oublié.

— Comment as-tu pu oublier ? Ta sœur se marie demain. Ce n'est pas possible d'oublier ça !

— Je suis en route. Donne-moi vingt minutes.

— Je prends ta grand-mère dans ma voiture. Tu n'as qu'à nous retrouver à l'église. Contente-toi d'amener Joseph et le violoncelle.

— Joseph et le violoncelle, ai-je répété machinalement.

— Tout le monde est impatient de t'entendre jouer.

— Si je suis en retard, on n'aura peut-être pas le temps.

— On n'est pas attendus chez Marsillio pour la répétition du dîner avant 19 h 30. On aura bien le temps d'écouter ton numéro au violoncelle.

Merde.

Merde. Et double merde !

J'ai attrapé mon sac, j'ai traversé en courant la salle de contrôle, j'ai cavale dans les escaliers puis dans le garage. Ranger venait d'arriver. Il sortait de sa voiture quand j'ai sauté dans le SUV de Morelli.

— Je suis en retard ! ai-je crié à Ranger. Je suis hyper en retard, putain !

— Évidemment, a répliqué Ranger en souriant.

Il m'a fallu douze minutes pour traverser la ville jusqu'au Bourg et débouler dans le quartier de Morelli. J'ai roulé sur le trottoir à un moment où un feu créait un embouteillage. Et j'ai gagné deux pâtés de maisons en empruntant l'allée de M. Fedorka puis en coupant à travers son jardin pour rejoindre l'allée qui conduit chez Morelli.

J'ai arrêté le SUV dans le garage, couru dans la maison et me suis retrouvé dans le salon.

— C'est la répétition du mariage ce soir, ai-je crié à Morelli. La répétition de la cérémonie !

Morelli était en train de s'attaquer à un paquet de chips.

— Et alors ?

— Nous devons y aller. Nous faisons partie de la suite. C'est ma sœur. Je suis son témoin. Et toi celui du marié.

Morelli a mis les chips de côté.

— Ce ne sont pas des éclaboussures de sang sur tes chaussures, rassure-moi ?

— J'ai balancé une espèce de coup de poing sur le nez d'Anthony

Barroni.

— Qu'est-ce qu'Anthony Barroni fichait chez Rangeman ?

— C'est une longue histoire. Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails. Il vaut sans doute mieux que tu ne les entendes pas, de toute façon. C'est... gênant.

J'ai attaché la laisse de Bob.

— Je sors Bob, puis je t'aide à t'habiller.

J'ai traîné le chien dehors par la porte arrière et je lui ai fait faire le tour de la cour de Morelli.

— Bob ? Un pipi ? Un caca ?

Bob ne voulait pas faire ses besoins dans la cour de Morelli. Il avait envie de varier les plaisirs. Il voulait se soulager sur le buisson d'hortensias de Mme Rosario, deux maisons plus loin.

— Ça suffit ! Si tu ne fais pas tes besoins ici, tu te retiens jusqu'à ce que je rentre de ce stupide dîner de répétition.

Bob a fait quelques pas et a uriné sans enthousiasme. Je voyais bien que le cœur n'y était pas, mais le résultat était le même, alors j'ai traîné Bob à l'intérieur, j'ai versé des croquettes pour chien dans son écuelle et de l'eau fraîche dans son bol. J'ai couru à l'étage chercher des vêtements pour Morelli. Un pantalon de costume, une ceinture et une chemise. Je suis redescendue quatre à quatre, je lui ai enfilé la chemise en vitesse, puis je me suis rendu compte que le pantalon ne passerait pas par-dessus le plâtre. Il portait un survêt gris dont une jambe était coupée à hauteur de la cuisse.

— Bon, ça ira comme ça, ai-je décrété.

En y regardant de plus près, j'ai repéré des taches de pizza sur la jambe intacte. Non, ça n'irait pas.

Je suis remontée à l'étage et j'ai fouillé l'armoire de Morelli. Rien qui pouvait convenir. J'ai retourné ses tiroirs. Rien non plus. J'ai plongé mon bras dans le panier à linge sale et j'ai trouvé un bermuda en treillis. Je suis revenue au pas de course avec ma trouvaille.

— Ta-dam ! Un bermuda. Et il est presque propre.

J'ai enlevé d'un geste son pantalon de survêt, j'ai fait passer le bermuda et j'ai remonté la fermeture éclair.

— Putain, je suis capable d'attacher moi-même mon bermuda.

— Peut-être, mais t'es pas assez rapide à mon goût !

J'ai consulté ma montre. Il était presque 18 heures. *Au secours !*

— Pose ton pied sur la table basse, je vais te mettre tes chaussures.

Morelli s'est exécuté. Mon regard s'est posé sur son bermuda et je me suis retrouvée nez à nez avec Monsieur Heureux.

— *Omondieu*. Tu portes un caleçon américain en dessous de ton bermuda. Je vois tout.

— Et ce que tu vois te plaît ?

— Oui, mais je n'ai pas envie que la Terre entière ait droit au même panorama !

— Te tracasse pas, je ferai gaffe.

J'ai enfilé une chaussette sur le pied plâtré de Morelli et j'ai noué la basket à l'autre. Je suis remontée en courant pour me changer. J'ai mis une jupe et un pull à manches courtes, avec ma veste par-dessus. J'ai empoigné mon sac, j'ai installé Morelli sur ses béquilles et je l'ai conduit vers la porte de la cuisine.

— Désolé de t'embêter avec ça, mais t'es pas censée emporter le violoncelle ?

Le violoncelle ! J'ai fermé les yeux et je me suis cogné la tête contre le mur. Boum, boum, boum. Je me suis accordé une seconde pour respirer à fond. *Je vais y arriver*, me suis-je dit. Je peux sans doute jouer un petit morceau. Ça ne peut pas être si difficile. Il suffit d'agiter l'archet dans un sens puis dans un autre et du son s'échappe. Si ça se trouve, je suis douée. Je pourrais même prendre quelques leçons. Et si je me découvrais un talent naturel ? Je n'aurais même pas besoin de leçons. Plus j'y pensais, plus ça me paraissait logique. Mon destin initial était peut-être de jouer du violoncelle, j'avais été détournée du parcours prévu et Dieu avait trouvé ce moyen pour me ramener dans le droit chemin, vers ma véritable vocation.

— Attends-moi ici, ai-je ordonné à Morelli. Je charge le violoncelle dans la voiture et je reviens te chercher.

J'ai galopé dans le salon et j'ai soulevé l'instrument. Je l'ai emmené dans la cuisine, j'ai contourné Morelli, j'ai franchi le seuil et traversé le jardin, le violoncelle serré devant moi. J'ai ouvert la porte du garage, je l'ai fourré à l'arrière, j'ai jeté mon sac sur le siège passager et je suis retournée chercher Morelli. Je me suis rendu compte qu'il portait juste une chemise en coton. Pas de pull, pas de veste. Et qu'il faisait froid. Je suis remontée à toute allure chercher une veste. Je l'ai aidé à l'enfiler, j'ai reposé les béquilles sous ses bras et je l'ai aidé à descendre les quelques marches.

Nous étions en train de traverser le jardin quand le garage a explosé

avec une force telle que les fenêtres de la maison de Morelli ont tremblé.

Le garage était en bois et le toit était couvert de panneaux en amiante. Il n'était pas au meilleur de sa forme et Morelli s'en servait rarement. Je l'utilisais pour garder le SUV à l'abri des bombes, mais j'ai soudain réalisé que mon plan n'était pas parfait. Comme le vieux garage n'avait pas de porte automatique, je le laissais ouvert quand la voiture n'y était pas. C'était plus facile pour y ranger le SUV au retour. Et pour s'introduire discrètement et y installer un engin explosif.

Nous sommes restés cloués sur place. La structure en bois s'était allumée comme un feu d'artifice, avant de retomber en confettis. Des planches de bois, des débris fumants et diverses pièces de voiture tombaient du ciel dans le jardin. *Mama Mac II, le retour*. Il ne restait pratiquement rien du garage. Le SUV de Morelli n'était plus qu'une boule de feu. Le jardin était jonché de restes calcinés.

— *Omondieu !* Le violoncelle était dans ton SUV.

J'ai lancé mon poing en l'air en signe de victoire et j'ai exécuté une petite danse.

— *Yes !* Trop bien. *Wouhou !* Dieu existe et Il m'aime. Adieu, violoncelle.

Morelli a secoué la tête.

— T'es vraiment bizarre, comme nana.

— T'essayes juste de me flatter.

— Chérie, mon garage vient d'exploser et je crois que je n'étais pas assuré. Nous devrions être effondrés.

— Désolée, je vais essayer de reprendre mon sérieux.

Morelli a jeté un œil dans ma direction.

— Tu souris encore.

— Je n'arrive pas à m'en empêcher. Je fais un gros effort pour avoir peur et être déprimée, mais ça ne marche pas. Je suis tellement contente d'être débarrassée de ce putain de violoncelle !

Des sirènes hurlaient de tous côtés et le premier véhicule de police se garait déjà dans l'allée derrière chez Morelli. J'ai emprunté le portable de Joe pour appeler ma mère.

— Mauvaise nouvelle. On va être en retard. On a un pépin de voiture.

— En retard de combien de temps ? C'est quoi le problème, exactement ?

— Très en retard. La voiture est hors d'état.

— Je t'envoie ton père.

— Ce n'est pas nécessaire. Lancez la répétition sans moi, je vous retrouve chez Marsillio.

— Tu es témoin, tu *dois* être à la répétition. Comment sauras-tu ce que tu as à faire ?

— Je me débrouillerai, j'improviserai. Ce n'est pas mon premier mariage. Je sais comment ça fonctionne.

— Mais le violoncelle...

— Ne t'inquiète pas pour ça non plus.

Je n'avais pas le cœur de lui annoncer les derniers événements.

Deux camions de pompiers se sont arrêtés devant le garage. Les gyrophares et les projecteurs inondaient l'allée de Morelli. Le garage était en ruines et des débris étaient retombés sur les maisons voisines. Certains fumaient encore, mais aucun n'était en flammes. Le SUV avait bien brûlé, mais pas longtemps. L'incendie s'était presque éteint tout seul avant que la première lance n'ait été déroulée.

Ryan Laski a traversé le jardin pour s'approcher de Morelli.

— Ces explosions répétées, ça devient inquiétant. Est-ce que quelqu'un a été blessé... ou désintégré ?

— Non, juste des dégâts matériels.

— J'ai envoyé des collègues parler avec les voisins. Je ne comprends pas que personne n'aperçoive jamais ce type. C'est pas le genre de quartier où chacun se mêle de ses affaires.

Un van d'une des chaînes de télé locales, équipé d'une antenne satellite sur le toit, est entré dans l'allée. Laski a tourné la tête.

— Ils vont être vachement déçus. Je suis sûr qu'ils espéraient filmer des corps calcinés.

Les scènes de catastrophes ont quelque chose d'hypnotique et le temps semble s'écouler à un autre rythme, dans un brouillard de bruits et de couleurs. Quand le premier camion de pompier est parti, j'ai jeté un œil à ma montre et je me suis rendu compte qu'il me restait dix minutes pour arriver chez Marsillio.

— Le dîner de répétition ! J'ai complètement oublié le dîner de répétition.

Morelli contemplait d'un air abasourdi les restes carbonisés de son

garage et la carcasse noircie de son SUV.

— Pile quand je me disais que la situation ne pouvait pas empirer...

— Le dîner ne sera pas si pénible que ça.

C'était un mensonge de première, mais ça ne comptait pas, car nous le savions tous les deux.

— Il nous faut une bagnole, ai-je ajouté. Où est Laski ? On pourrait prendre la sienne.

— C'est un véhicule de police. On ne peut pas emprunter un véhicule de police pour se rendre à un dîner de répétition.

J'ai à nouveau consulté ma montre. Neuf minutes ! Merde. Je ne voulais pas appeler un des invités, je préférais qu'ils apprennent l'explosion dans le journal, le lendemain matin. Joe ne serait pas emballé à l'idée de se faire déposer par Ranger. Restait Lula, mais il lui faudrait trop de temps pour arriver. J'ai scanné du regard la foule qui piétinait encore le gazon de Morelli.

— Aide-moi, tu veux ? Je commence à flipper.

Puis j'ai eu une intuition. La Grande Bleue.

— Une minute ! Je viens d'avoir un flash. La Buick est toujours devant la maison.

— Tu veux dire la Buick qui est restée sans surveillance ? Qui est très certainement piégée ?

— Oui, celle-là.

Morelli s'est désespérément mis à chercher quelqu'un qui pourrait nous emmener.

— Je suis *sûr* que je peux trouver quelqu'un...

J'entendais le temps s'écouler. J'ai regardé ma montre. Sept minutes.

— Il nous reste sept minutes.

— Ce sont des circonstances exceptionnelles, a plaidé Morelli. C'est pas tous les jours que quelqu'un fait exploser mon garage. Ta famille comprendra.

— Non, ils ne comprendront pas. Pour moi, c'est la routine.

— Tu as raison. Mais je ne monte pas dans la Buick et toi non plus.

— Je ferai gaffe.

J'ai couru fermer la maison, je me suis approchée de la Buick et j'ai hésité. Même si je n'étais pas dingue de la vie que je menais, je n'étais pas prête à la perdre. L'idée que des morceaux de moi soient projetés à travers le New Jersey ne me plaisait pas trop. Qu'est-ce qui était plus

fort ? Ma peur de la mort ou ma peur de ne pas me pointer au dîner de répétition ? La réponse était évidente. J'ai ouvert la portière de la voiture, j'ai sauté derrière le volant et j'ai glissé la clé dans le contact. Pas d'explosion. J'ai fait le tour du pâté de maisons, j'ai remonté l'allée et je me suis arrêtée le plus près possible de Morelli. J'ai laissé le moteur tourner et j'ai couru le chercher.

— T'es folle.

— Je l'ai inspectée sous tous les angles, je te le jure.

— Non, je sais très bien que tu ne l'as pas fait. Tu n'as pas eu le temps. T'as juste pris une profonde inspiration, fermé les yeux et t'es montée dedans.

— Cinq minutes ! ai-je hurlé. Putain, il me reste cinq minutes. Tu viens avec moi ou pas ?

— T'es complètement à cran.

— Et alors ?

Morelli a soupiré et a clopiné jusqu'à la Buick. J'ai mis les béquilles dans le coffre et installé Morelli à l'arrière, adossé à la portière, sa jambe plâtrée à plat sur la banquette.

— Bon, t'es pas si stressée que ça, tu viens de t'accorder quelques secondes pour regarder encore une fois en haut de ma jambe de pantalon.

Il avait raison. J'avais pris le temps d'admirer la vue. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Elle me plaisait.

Je me suis glissée au volant et j'ai appuyé sur la pédale. Quand nous avons atteint le premier carrefour, la Buick fonctionnait à plein régime et comme je ne voulais pas de ralentissements inutiles, je suis montée sur le trottoir pour couper par le gazon devant chez M. Jankowski. En conduite, l'hypoténuse est plus courte que la somme des deux côtés. C'est la seule chose que j'avais retenue de mon cours de trigonométrie au lycée.

Morelli est tombé du siège arrière quand j'ai franchi la bordure. Sa chute a déclenché un flot de jurons très créatifs.

— Désolée, lui ai-je lancé, on est en retard.

— Si tu continues à rouler comme ça, on va carrément y laisser notre peau.

Quand nous sommes enfin arrivés, il n'y avait plus une minute à perdre. Hélas, aucune place de parking n'était libre. Le vendredi soir, Marsillio est bondé.

— Je te dépose.

— Non.

— Si ! Je vais devoir me garer à un kilomètre d'ici et tu ne peux pas marcher avec ce plâtre.

Je me suis arrêtée en double file, j'ai sauté par terre, j'ai traîné Morelli hors de la Buick, je lui ai tendu les béquilles et je l'ai laissé sur le trottoir, pendant que je courais dans le resto chercher Bobby V. et Alan.

— Aidez-le à monter les escaliers et emmenez-le dans l'arrière-salle. J'arrive dans une minute.

J'ai redémarré en trombe et j'ai fait plusieurs tours du quartier en cherchant vainement une place. Au bout de cinq minutes, j'ai compris que je ne trouverais pas et je me suis garée devant une bouche d'incendie. C'était tout près de chez Marsillio et s'il y avait un incendie dans le coin, je sortirais en courant pour déplacer la voiture. Le problème était réglé.

J'ai déboulé dans l'arrière-salle juste au moment où les antipasti étaient posés sur la table. J'ai pris place à côté de Morelli et j'ai étendu ma serviette sur mes genoux. J'ai souri à ma mère. J'ai souri à Valérie. Personne ne m'a rendu mon sourire. J'ai penché la tête vers Klouhn. Il m'a souri et m'a fait signe. Il était bourré. Saoul comme une barrique. Mamie n'avait pas l'air en reste.

Morelli s'est penché pour chuchoter dans mon oreille.

— T'es cuite. Ta mère va te priver de gâteau renversé à l'ananas.

— C'est le grand jour, a annoncé Morelli.

J'étais affalée sur une chaise de cuisine, le regard perdu dans mon café. Il était presque 8 heures et ce qui m'attendait ne me réjouissait pas. Je devais appeler ma mère pour lui expliquer ce qui était arrivé au violoncelle. Puis lui donner les détails de l'incendie. Après ça, j'allais devoir me déguiser en aubergine pour descendre l'allée devant ma sœur.

— C'est ton grand jour aussi, tu es le témoin d'Albert.

— Ouais, mais je ne suis pas déguisé en légume.

— Tu dois t'assurer qu'il arrive à l'église en un seul morceau.

— Ça pourrait poser problème. Il n'avait pas l'air en forme hier soir. Je n'aime pas jouer les oiseaux de mauvais augure, mais je crois qu'il

n'est pas fou de joie à l'idée de se marier.

— Il est paumé et il n'arrête pas de rêver que Valérie l'étouffe avec sa robe de mariée.

Morelli regardait par-dessus mon épaule, à travers la fenêtre, l'emplacement où se dressait son garage avant la catastrophe.

— Désolée pour ton garage. Et pour ton SUV.

— En réalité, c'est pas une grande perte. Le garage tombait en ruines et le SUV était nul. Bob et moi, nous avons besoin d'un véhicule plus fun. Je vais m'acheter un Hummer.

Je n'imaginai pas Morelli rouler dans ce genre de véhicule blindé. Je trouvais que sa Ducati lui convenait mieux. Évidemment, une moto n'était pas l'idéal pour trimballer le chien.

— Où est la Ducati ?

— Je fais installer un nouveau pot d'échappement et je fais personnaliser la peinture. Y a plus d'urgence, maintenant. Le temps que je sois débarrassé de ce plâtre, il fera trop froid pour que je roule.

Le téléphone a sonné. Je me suis immobilisée.

— Ne réponds pas.

Morelli a regardé le numéro entrant et m'a passé l'appareil.

— Devine qui c'est ?

— Stéphanie ! a lancé ma mère, j'ai une affreuse nouvelle. C'est ta sœur. Elle est partie.

— Partie ? Partie où ?

— À Disney World.

J'ai couvert le combiné avec ma main.

— Ma mère a trop bu, ai-je chuchoté à Morelli.

— Je t'ai entendue, Stéphanie. Je n'ai pas bu. Pour l'amour du ciel, il est 8 heures du matin...

— Hou la menteuse, a crié Mamie à l'arrière-plan, je t'ai vu boire une gorgée de la bouteille que tu caches dans l'armoire.

— C'était ça ou le suicide, s'est défendu ma mère. Ta sœur vient d'appeler de l'aéroport. Elle a expliqué qu'ils étaient dans un avion... Valérie, les trois filles et Câlinours d'amour. Elle a ajouté qu'ils allaient à Disney World et qu'elle devait raccrocher parce qu'ils allaient décoller. J'entendais les annonces au micro. J'ai envoyé ton père chez elle, tout est fermé.

— Alors, il n'y a pas de mariage ?

— Non, elle trouve qu'elle n'a pas perdu assez de poids. Elle dit

qu'elle en a encore trente de trop. Et elle croit que Câlinours d'amour avait fait une crise d'asthme à cause de sa robe de mariée. Je n'ai pas compris.

— Et la réception ? Elle a lieu ?

— Non.

— Jamais ?

— Jamais. Elle a dit que si Disney World leur plaisait, ils allaient y vivre et ne reviendraient plus dans le New Jersey.

— On devrait aller chercher le gâteau. Ce serait dommage de gaspiller.

— Tu penses au gâteau dans un moment pareil ? Et qu'est-ce qu'il a ton nouveau portable ? J'ai essayé de t'appeler et ça ne marchait pas.

— Il a explosé dans le garage de Joe.

— N'oublie pas de me donner le nouveau numéro quand tu en auras un. Je suis désolée que tu ne puisses pas jouer du violoncelle pour tout le monde.

— Oui, ça aurait été formidable.

J'ai raccroché et j'ai regardé Morelli.

— Valérie est en route pour Disney World.

— C'est bien pour elle. Et ça libère le reste de la journée. Ça te donne tout le temps de regarder le haut de ma jambe de pantalon.

Voici la différence principale entre Morelli et moi. Ma première pensée porte toujours sur le gâteau. La sienne sur le sexe. Ça ne veut pas dire que je n'aime pas ça. Au contraire, j'adore. Mais ça ne vaudra jamais un bon gâteau.

Morelli a resservi du café.

— Qu'est-ce que ta mère a répondu quand tu lui as parlé de ton portable ?

— Que je devais lui donner le numéro quand j'en aurais un nouveau.

— C'est tout ?

— Ben, oui. J'imagine que l'explosion de ton garage n'était pas une grosse affaire.

— Comparé à l'explosion de Mama Macaroni, tout semble dérisoire.

La veille, le garage de Morelli avait été entouré de bandes jaunes et noires de la police. Des hommes avaient inspecté les lieux pour ramasser des indices et photographier la scène du crime. Deux voitures de flics et des vans du labo avaient illuminé l'allée de leurs gyrophares

bleus et rouges. Quelques voisins avaient suivi les événements, les mains dans les poches, en bordure du jardin.

J'ai vu Laski traverser la pelouse et entrer par la porte arrière. Il a posé un sac de la boulangerie sur la table.

— J'ai amené des donuts. Vous avez du café ?

Deux flics en uniforme l'ont suivi jusqu'à la cuisine.

— C'est un paquet de la boulangerie que j'ai vu passer ? a demandé l'un d'eux.

J'ai préparé une nouvelle cafetière et j'ai pris congé de nos invités. La maison allait grouiller de policiers toute la journée. Morelli n'aurait pas besoin que je joue les infirmières. J'ai pris une douche, j'ai attaché mes cheveux en un semblant de queue de cheval, j'ai enfilé un jean noir, un T-shirt noir et mes Pumas. J'ai attrapé le sweat noir, les clés de la Buick et je suis retourné dans la cuisine annoncer la bonne nouvelle à Morelli.

— Je vais bosser. Je n'ai pas pu terminer hier.

Morelli a soutenu mon regard et a décidé que j'allais effectivement travailler et pas me taper Ranger.

— Tu prends la Buick ?

— Oui.

— Laisse Ryan l'inspecter avant de t'en approcher.

Ça me convenait très bien. Je n'étais pas d'humeur à me faire exploser.

J'avais trois dossiers complets devant moi : ceux de Barroni, Gorman et Lazar. J'avais lancé une recherche sur Runion. Mon bloc était à moitié couvert de notes, mais, jusqu'à présent, aucune info ne s'était transformée en indice.

J'ai compris au silence qui s'est abattu d'un coup que Ranger venait de pénétrer dans la salle de contrôle. Quand les employés étaient seuls, les bavardages à voix basse créaient un bruit de fond continu. Quand Ranger débarquait, on entendait les mouches voler. J'ai fait rouler ma chaise vers l'arrière pour voir ce qu'il se passait. Ranger parlait avec Tank. Il a jeté un œil dans ma direction et nos regards se sont croisés. Il a mis fin à la conversation et a traversé la pièce pour venir me parler.

Ses cheveux étaient encore humides de la douche matinale et, en entrant dans mon bureau, il a apporté une délicieuse odeur de Ranger

chaud et de gel douche Bulgari. Il s'est appuyé contre mon bureau.

— T'es pas censée assister à un mariage ?

— Valérie s'est barrée à Disney World.

— Toute seule ?

— Avec Albert et les trois enfants. Il est presque 10 heures. Tu commences ta journée seulement maintenant ? Tu t'es couché tard ?

— J'ai fait de la gym ce matin. J'ai entendu dire que ta soirée avait été animée. Tu as tout à coup cessé d'émettre des signaux à 18 h 04. Nous avons entendu les appels aux pompiers et à la police sur les scanners à dix-huit heures dix. Tank m'a contacté à 18 h 12 pour m'informer qu'il n'y avait pas de victimes. La prochaine fois, appelle-moi, que je ne doive pas envoyer un de mes hommes sur place.

— Désolée, mon téléphone a explosé avec le garage.

Ranger a ouvert mon tiroir. J'y avais laissé mon arme et ma bombe lacrymo pour la nuit.

— J'ai oublié de les prendre.

— Si tu oublies encore, tu n'as plus de boulot.

— Tu es sévère.

— Tu pourras garder la clé de mon appartement.

12

Ranger a parcouru mes notes et a jeté un œil à la pile d'infos que j'avais imprimées.

— Ce sont les dossiers sur Barroni, Gorman et Lazar ?

— Oui. J'ai lancé la recherche sur Runion. Je pense qu'il correspond au profil. Si tu n'as rien de mieux à faire, tu pourrais les lire. Quelque chose a pu m'échapper.

Ranger s'est laissé tomber dans le siège à côté du mien et s'est attaqué à Barroni.

J'ai terminé Runion juste après midi. J'ai imprimé les résultats et je me suis mise debout. Ranger a levé les yeux. Il en était au troisième dossier.

— Tu restes combien de temps ? m'a-t-il demandé.

— Aussi longtemps qu'il le faudra. Je vais me chercher un sandwich à la cuisine.

— Ramène-moi quelque chose, je voudrais continuer à lire.

— Quelque chose ?

— N'importe quoi.

— Tu ne le penses pas. Tes règles d'alimentation sont très strictes. Pas de graisse. Pas de sucre. Pas de pain blanc.

— *Baby*, il n'y a rien dans ma cuisine que je ne mange pas.

— Tu veux du thon ?

— Non, je ne veux pas de thon.

— Tu vois !

Ranger a mis le dossier de côté. Il s'est levé, m'a prise par le cou, m'a embrassée sur le sommet du crâne et m'a tirée jusqu'à la cuisine. Nous avons pris de la salade de poulet sur du pain complet, des bouteilles d'eau, des oranges et des pommes.

— On n'a pas de chips, ai-je fait remarquer. Où sont les chips ?

— J'ai des chips chez moi, là-haut.

— Tu essaies de m'attirer dans ton appart à l'aide de chips ?

Ranger a souri.

— Bon, réponds-moi sincèrement. Tu as vraiment des chips ?

— Une femme doit trouver seule la réponse à certaines questions.

Je n'avais pas envie d'aller plus loin dans l'immédiat. Monter avec Ranger, qu'il ait ou non des chips, était une complication que je n'étais pas en état de gérer. Je lui ai donc rendu son sourire et j'ai emporté mon déjeuner dans mon bureau.

J'avais presque fini de relire les infos sur Runion quand j'ai enfin compris le point commun. J'ai levé les yeux vers Ranger. Il me regardait. Il avait compris, lui aussi. Il avait une longueur d'avance sur moi.

— J'ai pas encore lu Runion. Dis-moi qu'il a été dans l'armée.

— Il a été dans l'armée.

— Il y a trente-six ans, il a caserné à Fort Dix ?

— Bingo !

— Beaucoup de monde est passé par Fort Dix, a tempéré Ranger, mais j'ai un bon feeling.

J'étais d'accord. Je le sentais bien, moi aussi.

— J'en ai assez d'être assise. On devrait s'aérer un peu.

— *Baby*, tu ne vas pas m'emmener au centre commercial ?

— Je pensais plutôt entrer par effraction chez Anthony.

— Tu n'as pas définitivement renoncé à ce genre d'activités ?

— Un type n'arrête pas de faire exploser mes bagnoles et j'en ai ma claque.

Le portable de Ranger a sonné. Il a répondu et me l'a passé.

— C'est Morelli.

— Je vois que tu travailles de façon très rapprochée avec le patron.

— Ne commence pas.

— J'ai eu des nouvelles du labo. La bombe était dans le garage, près d'un mur, vers le fond. Détonation manuelle.

— Comme pour Mama Macaroni.

— Exactement. Ils ont trouvé un autre appareil intéressant. Tu savais que tu étais pistée par un mouchard ?

— Oui.

— Dernière info et non des moindres, ta mère a appelé pour prévenir qu'il y aurait des boulettes et une pièce montée pour le dîner.

— Je passe te chercher à 18 heures.

— C'est incroyable ce que tu es prête à faire pour un morceau de gâteau.

J'ai rendu le téléphone à Ranger.

— Il aurait pu me tuer et il ne l'a pas fait.

— Morelli ?

— Le poseur de bombes. La détonation était manuelle, comme sur celle qui a tué Mama Macaroni.

— Ce mec continue à prendre des risques pour jouer avec tes nerfs.

— Je comprends plus ou moins sa motivation. S'il pense que j'ai gâché sa vie, il veut sans doute me torturer mentalement.

— Les messages semblaient réels. Les tirs sur ta voiture aussi. La première bombe avait du sens. Ses actions successives montraient un crescendo dans le harcèlement et l'intimidation. Là où je ne suis plus, c'est après l'explosion de Mama Macaroni.

— C'est quoi, ta théorie ?

— Je n'en ai pas, je trouve juste que ça ne colle pas.

— Tu penses que quelqu'un l'imité ?

— Peut-être, mais le labo aurait remarqué une différence dans la fabrication des bombes.

Ranger a glissé les dossiers dans mon armoire.

— Allons-y. Si nous voulons nous introduire chez Anthony, nous devons le faire avant que la quincaillerie ne ferme et qu'il ne rentre au bercail.

J'ai attrapé ma veste en jean et je me suis mise en route. J'ai été retenue par ma queue de cheval.

— Qu'est-ce que tu as oublié ?

— Mon orange ?

— Ton flingue.

J'ai soupiré, j'ai pris le pistolet dans mon tiroir. Je ne savais pas quoi en faire. D'habitude, je glisse les armes à feu dans mon sac à main. Or, il avait été réduit en cendres en même temps que le SUV de Morelli.

Ranger a pris le Sig Sauer, m'a collée contre lui et a glissé le flingue dans la ceinture de mon jean, dans le creux de mon dos.

— C'est pas confortable, je vais avoir un bleu.

Ranger s'est penché pour l'enlever et, avant que je ne réalise ce qu'il faisait, l'a glissé à l'avant de mon jean, contre mon os iliaque.

— C'est mieux ?

— Non, mais comme je ne sais pas où tu as l'intention de le fourrer

la prochaine fois, laissons-le là.

Nous avons pris l'ascenseur jusqu'au parking et Ranger a réquisitionné une des Ford Explorer normalement réservées pour son équipe.

— Ça se remarque moins qu'une Porsche, au cas où on déclencherait une alarme.

Nous sommes montés dans la voiture. Impossible de m'asseoir avec l'arme coincée dans mon jean.

— J'y arrive pas. Ce stupide flingue est trop gros. Il me cogne sans cesse.

Ranger a fermé les paupières et a posé sa tête contre le volant.

— Pourquoi est-ce que je t'ai engagé ?

— Hé, c'est pas ma faute ! T'as choisi un pistolet nul.

— Très bien, a-t-il dit en se tournant vers moi. Où est-ce qu'il te cogne ?

— Dans mes... tu vois.

— Non, je ne vois pas.

— Ma zone pubienne.

— Ta zone pubienne ?

Je le voyais lutter pour contrôler une émotion. Je ne savais pas s'il se retenait de rire ou s'il essayait de ne pas m'étrangler.

— Donne-moi ton arme.

Je l'ai extraite de mon pantalon et je la lui ai donnée.

Ranger l'a serrée dans sa paume et a souri.

— Il est chaud.

Il a rangé le flingue dans la boîte à gants et introduit la clé dans le contact.

— Je suis virée ?

— Non. Une femme qui est capable de chauffer un pistolet comme ça mérite qu'on la garde.

En vingt minutes, nous étions garés dans la rue, deux maisons plus loin que chez Anthony, le long du trottoir d'en face. Ranger a coupé le moteur et a composé le numéro fixe d'Anthony. Pas de réponse.

— Va sonner à la porte, m'a-t-il ordonné. Si on t'ouvre, tu dis que tu vends des gâteaux secs pour les guides et tu tiens le crachoir jusqu'à ce que je t'appelle. Je vais passer par-dérrière. Je me garerai une rue plus loin.

Je suis sortie de l'Explorer et j'ai regardé Ranger s'éloigner. J'ai

attendu quelques minutes avant de traverser, de me diriger vers chez Anthony et de sonner. Rien. J'ai sonné une deuxième fois et j'ai tendu l'oreille. Je n'entendais aucune activité à l'intérieur. Pas de télé, pas de bruits de déambulation, pas de chien qui aboie. J'allais sonner une troisième fois quand la porte s'est ouverte. Ranger m'a fait signe d'entrer. Je l'ai suivi à l'étage et nous avons inspecté avec méthode les trois niveaux.

— Pas de trace d'un deuxième habitant ici, a souligné Ranger quand nous avons atteint à la cave.

— Quelle déception. Pas de manuel d'instructions pour fabriquer une bombe. Pas de fusil à lunette. Pas de caleçon sale avec *Spiro* brodé devant.

Nous étions dans la cuisine et il ne nous restait que le garage à inspecter. Il devait être occupé, car Anthony n'y rangeait jamais sa précieuse Corvette. Ranger a dégainé son flingue et a ouvert la porte qui menait au garage. Nous nous sommes retrouvés face à un alignement mur à mur de cartons. Des cartons jamais ouverts qui contenaient des fours électriques, des ventilateurs de plafond, des clous, de la bande adhésive, des pistolets à jointoyer et des tournevis électriques.

— Ce salaud vole carrément ses propres frères, ai-je déclaré.

— Tu as raison. S'il dévalisait des camions ou s'il entreposait légalement ce stock, il y aurait de grandes quantités de marchandises du même type. On dirait qu'il remplit son coffre au hasard tous les soirs avant de partir.

Nous sommes ressortis et avons refermé derrière nous.

Ranger a consulté sa montre.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. Allons voir ce qu'on trouve sur son ordi.

Un petit bureau occupait une pièce au rez-de-chaussée. Des étagères encastrées en bois de cerisier couvraient les murs. Anthony ne les avait pas encore remplis de livres ou d'objets d'art. Le bureau assorti aux étagères était grand et masculin. Le fauteuil à roulettes était en cuir noir. Un téléphone, un ordinateur, un clavier et une petite imprimante étaient posés sur la table.

Ranger s'est installé dans le fauteuil et a allumé l'ordinateur. Une bande d'icônes est apparue, Ranger a cliqué sur l'une d'elles et le programme de messagerie d'Anthony s'est ouvert. Ranger a parcouru le

courrier qui venait d'arriver, le courrier envoyé et effacé. Il n'y avait pas grand-chose. Anthony n'était pas grand utilisateur de mails. Ranger a ouvert son carnet d'adresses. Pas de Spiro. Ranger a refermé le programme et a tenté sa chance avec une autre icône.

— Voyons sur quoi il surfe.

Ranger a regardé la liste des sites favoris d'Anthony. C'étaient des sites pornos. Ranger est retourné au bandeau d'icônes. Il a cliqué sur iPhoto et a parcouru la bibliothèque d'images. Il y avait quelques photos de la Corvette, d'autres de la façade de sa maison et trois clichés pris à l'enterrement de Mama Macaroni. La qualité n'était pas super parce qu'ils avaient été téléchargés de son téléphone. Le sujet était tout de même clair. Il avait pris des photos des nichons de Carol Zambelli. Elle venait de se les offrir et son manteau ne fermait plus.

Ranger a refermé l'ordinateur.

— Il est temps de filer d'ici.

Nous sommes repartis par-derrière et nous avons emprunté un sentier pour vélo pour rejoindre la rue. Ranger a ouvert le SUV, nous avons bouclé nos ceintures et il fait demi-tour pour rentrer au bureau.

— Ça n'élimine pas Anthony Barroni, mais ça le relègue au second plan.

Nous sommes entrés dans le parking à 17 h 30. Ranger s'est garé et m'a accompagnée jusqu'à la Buick.

— Tu as une demi-heure pour arriver chez Morelli. Où est-ce que tu l'emmènes ?

— Nous allons dîner avec mes parents. Ils ont une pièce montée pour deux cents personnes.

— Comme c'est agréable, a décrété ma mère.

Elle avait un verre en main et faisait délicatement tourner le liquide ambré. Elle a manqué de justesse en renverser sur la nappe blanche.

— Quel calme, a-t-elle ajouté. Je n'ai presque pas mal à la tête.

On avait enlevé deux rallonges de la table et la petite salle à manger semblait étrangement spacieuse. Cinq places avaient été dressées. Ma mère et mon père étaient assis chacun à une extrémité. Morelli et moi étions côte à côte, en face de Mamie, perdue derrière les trois étages de la pièce montée posée au centre de la table.

— Je me réjouissais tant à l'idée de la cérémonie, a déploré Mamie. S'il ne tenait qu'à moi, je n'aurais pas annulé. Je parie que personne n'aurait remarqué l'absence de Valérie. On aurait pu faire croire qu'elle était aux toilettes.

Morelli et mon père avaient encore un petit tas de boulettes dans leur assiette, mais j'ai attaqué le gâteau directement. Ma mère avait opté pour un régime liquide et je ne savais pas si Mamie mangeait encore, car je ne la voyais pas.

— Valérie a appelé quand ils sont sortis de l'avion à Orlando, a raconté ma mère. La respiration d'Albert va mieux et les crises de panique ne sont plus aussi graves.

Mon père a souri pour lui-même et a marmonné quelque chose qui ressemblait à « quel génie ».

— Comment est-ce que Sally a pris la nouvelle ? ai-je demandé à ma mère. Il devait être déçu.

— Au début, oui, puis il m'a demandé s'il pouvait garder la robe de mariée. Il envisage de la faire retoucher pour la porter sur scène. Un look de plus dans sa garde-robe.

— Il faut reconnaître qu'il a toujours de bonnes idées, a décrété Mamie. C'est un malin.

J'avais le couteau à pâtisserie en main.

— Quelqu'un veut du gâteau ?

— Oui, sers-moi, a répondu Morelli en tendant son assiette.

— On raconte que votre garage a explosé, a repris Mamie. D'après Emma Rhinehart, il s'est enflammé comme un cocktail Molotov. C'est son fils Chester qui lui a raconté. Il livre des pizzas pour le nouveau resto sur Keene Street. Il apportait des pizzas quelques maisons plus loin que chez vous, il passait par l'allée pour gagner du temps quand le garage s'est enflammé d'un coup, juste devant lui. Il a eu très peur parce qu'il a failli renverser un type qui se tenait dans votre allée. Un gars avec un visage qui avait l'air d'avoir fondu, comme dans un film d'horreur.

J'ai regardé Morelli : *Spiro*.

Une heure plus tard, j'ai aidé Joe à redescendre les marches du perron et à traverser le gazon en clopinant. J'avais garé la Buick dans l'allée et j'avais payé un gamin des voisins pour qu'il surveille la voiture. J'ai hissé Morelli sur le siège, j'ai donné cinq dollars au petit et je suis retournée en courant dans la maison chercher ma part des restes.

Ma mère m'avait emballé des boulettes et s'affairait maintenant devant la pièce montée. Elle avait posé un carton sur une chaise et tenait un couteau en main.

— Combien en veux-tu ?

Mamie était à côté de ma mère.

— Tu devrais me laisser faire. Tu es pompette.

— Je ne suis pas pompette, s'est-elle défendue en articulant pour bien prononcer chaque mot.

C'était vrai. Elle n'était pas pompette, elle était complètement bourrée.

— On aura de la chance, nous a prévenues Mamie, si on ne finit pas dans le talk-show du Docteur Phil un de ces jours, avec les familles qui débattent leurs problèmes.

— J'aime bien Docteur Phil, a avoué ma mère. Il est mignon. Ça ne me gênerait pas de passer du temps avec lui, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois ce que tu veux dire, a renchéri Mamie, et ça me fait flipper.

— Bon, alors, combien de gâteau veux-tu ? a répété ma mère. Tu veux tout ?

— Non, pas tout, m'a conseillé Mamie. Tu vas avoir du diabète. Ta mère et toi, vous n'avez aucune limite.

— Pardon ? s'est énervée ma mère. Pas de limite ? C'est bien ça que tu as dit ? Je suis la reine du self-control. Regarde cette famille. J'ai une fille à Disney World avec son Câlisounours en sucre d'amour, une petite-fille qui se prend pour un cheval et une Mamie qui se prend pour une ado.

Ma mère s'est tournée vers moi.

— Et toi ! Je ne sais même pas par où commencer.

— Mon cas n'est pas si grave, me suis-je défendue. Je prends ma vie en mains. Je mets en œuvre de grands changements.

— Tu es une catastrophe ambulante, oui, a décrété ma mère, et tu viens d'engouffrer sept parts de gâteau.

— C'est pas vrai !

— Si. Tu es accro aux pâtisseries.

— Ça ne me gêne pas de me prendre pour une ado. C'est mieux que de penser que je suis une vieille dame. Je devrais me faire refaire les seins, comme ça je pourrais porter des fringues sexy.

— Bon Dieu, a conclu ma mère avant de vider son verre d'un trait.

— Je ne suis pas accro aux pâtisseries. Je n'en mange qu'aux occasions spéciales.

Comme le lundi, le mardi, le mercredi, le jeudi...

— Tu manges pour te réconforter, m'a annoncé Mamie. J'ai vu une émission de télé là-dessus. Quand ta mère est stressée, elle repasse et elle picole. Toi, quand t'es stressée, tu t'empiffres de gâteau. Tu te drogues au sucre. Tu devrais t'inscrire à un groupe de soutien, du genre les Mangeurs de gâteau anonymes.

Ma mère a plongé le couteau dans la pièce montée et s'est pris un morceau.

— Les Mangeurs de gâteau anonymes, a-t-elle répété. Elle est bonne.

Elle a mordu à pleines dents dans sa tranche de pièce montée et s'est mis de la crème et du sucre sur le nez.

— Tu as du glaçage ici, a signalé Mamie.

— Non.

— Si. T'es complètement torchée.

— Retire ça, a exigé ma mère en raclant le dernier étage de la pièce montée avec son doigt et en lançant à Mamie Mazur le fruit de sa récolte.

Le glaçage a éclaboussé Mamie sur le front et a coulé lentement le long de son nez.

— Voilà, toi aussi tu as du glaçage sur le nez maintenant.

Mamie a retenu son souffle.

Ma mère lui a envoyé un deuxième projectile sucré.

— Ça suffit ! s'est écriée Mamie en plissant les yeux. Je vais te flanquer une bonne raclée et tu pourras crever !

Là-dessus, Mamie a attrapé un morceau de gâteau couvert de glaçage et l'a écrasé sur le visage de ma mère.

— Je ne vois plus rien ! a hurlé ma mère. Je suis aveugle !

Elle tournait en rond en agitant les bras. Elle a perdu l'équilibre et s'est affalée sur la table... en plein dans le gâteau.

— C'est pathétique, a déploré Mamie. Je ne sais pas comment j'ai pu élever une fille qui n'est pas même capable d'assumer une vraie bataille de nourriture. Et regarde-moi ça, elle est tombée dans une pièce montée de trois étages. Ça la fout mal pour les restes.

Elle a tendu la main à ma mère pour l'aider à se relever. Ma mère

s'est jetée sur Mamie et s'est bagarrée avec elle, toujours affalée sur la table.

— Je vais t'avoir, vieille peau, a hurlé ma mère.

Mamie a poussé un glapissement et a tenté de se dégager, mais elle n'avait aucune prise. Elle était couverte de glaçage jusqu'aux coudes et glissante comme de la graisse de cochon.

— Vous devriez vous arrêter avant qu'une de vous ne tombe et ne se blesse, ai-je suggéré.

— Et tu devrais t'occuper de tes fesses, a rétorqué Mamie en écrabouillant du gâteau dans les cheveux de sa fille.

— Hé, une seconde, a coupé ma mère. Stéphanie n'a pas eu sa part. Elles se sont arrêtées et m'ont regardée.

— T'en voulais quelle quantité ? m'a demandé ma mère. Ça te va ça ?

Et elle m'a balancé un morceau. J'ai fait un bond de côté pour l'éviter, mais je n'ai pas été assez rapide et le projectile m'a atteinte à la poitrine. Mamie m'a canardé la tempe et, avant que je n'aie le temps de me dégager, m'a touchée une deuxième fois.

Mon père est arrivé.

— Qu'est-ce qui se passe, nom d'un chien ?

Ploc, ploc, ploc. Mon père a reçu sa part à son tour.

— Jésus, Marie, vous êtes cinglées ? C'est une délicieuse pièce montée. Vous savez combien elle m'a coûté ?

Ma mère a lancé un dernier morceau, qui a raté mon père et s'est écrasé contre le mur.

J'avais du gâteau et du glaçage dans les cheveux, sur les mains et les bras, sur mon T-shirt, mon visage et mon jean. J'ai regardé le plat. Il était vide. L'arôme de sucre, de beurre et de vanille était appétissant. J'ai plongé le doigt dans le gâteau qui glissait le long du mur, avant de le mettre dans ma bouche. J'aurais probablement léché le mur si j'avais été seule. Ma mère avait raison. J'étais accro au sucré.

— Waouh, a déclaré Mamie à ma mère, t'es marrante quand t'as un verre dans le nez.

Ma mère a regardé autour d'elle.

— T'imagines que c'est pour ça que c'est arrivé ?

— Tu crois que tu ferais ça si tu étais sobre ? Moi, je ne pense pas. T'as vraiment un bâton dans le cul quand t'es à jeun.

— C'est fini, a décrété ma mère, je ne bois plus une goutte.

Je me suis surprise à lécher le gâteau que j'avais sur le bras.

— Et je devrais freiner sur les pâtisseries, ai-je ajouté. Je me sens un peu accro, c'est vrai.

— Faisons un pacte, a proposé ma mère. Plus d'alcool pour moi et plus de gâteau pour toi.

Nous nous sommes tournées vers Mamie.

— Moi, je n'abandonne rien.

J'ai pris mon paquet de boulettes et je suis allée à la voiture. Je me suis glissée au volant et j'ai tourné la clé de contact.

Morelli s'est penché sur le siège pour m'examiner.

— Putain, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Une bataille de nourriture.

— Avec la pièce montée ?

— Ouais.

Morelli a léché le glaçage de ma nuque. J'ai fait une embardée et j'ai roulé en marche arrière sur le gazon de mes parents.

— Voyons si j'ai bien compris, a dit Morelli. Tu renonces aux sucreries.

Nous étions assis à la table de sa cuisine, en train de prendre un petit déjeuner tardif.

— S'il y a du sucre dessus, je n'y touche pas.

— Et les céréales que tu as devant toi ?

— Des Frosties, mes préférées.

— Elles sont couvertes de sucre.

Merde.

— Je me suis peut-être un peu emballée hier soir. J'ai réagi trop violemment à cause de Valérie qui a pris du poids et Klouhn qui rêve qu'elle l'étouffe. Et puis ma mère a prétendu que j'avais mangé sept parts de pièce montée, alors que je ne me souviens de rien. À mon avis, elle exagérait.

Le téléphone de Morelli a sonné. Il a décroché et me l'a passé.

— C'est ta grand-mère.

— Quel bordel on a fichu hier soir ! s'est exclamée Mamie. On va devoir retapisser la salle à manger. Ça valait le coup quand même. Ta mère s'est levée ce matin et a dégagé les bouteilles des armoires. Bien sûr, moi, j'en garde une planquée dans ma chambre. C'est pas un

problème parce que je tiens bien l'alcool. Je ne suis pas une de ces alcoolos poussées à boire par l'angoisse. Je bois parce que j'aime ça. Enfin, bref, ta mère ne boit plus une goutte tant que tu arrêtes le sucre. T'as arrêté pour de bon, hein ?

— Exact. Absolument. Plus de sucre pour moi.

J'ai rendu l'appareil à Morelli et je suis allée inspecter les armoires.

— Est-ce qu'on a des céréales qui ne sont pas recouvertes de sucre ?

— On a des bagels et des *English muffins*.

J'ai mis un bagel dans le grille-pain et j'ai bu mon café en attendant.

— Ranger trouve qu'une des explosions ne colle pas.

— Je suis d'accord. Laski relit les rapports du labo pour voir si on n'a pas affaire à un imitateur. Je lui ai laissé un message pour qu'il parle à Chester Rhinehart. Chester est la seule personne à part toi à avoir vu Spiro.

— Bon, quel est le programme de la journée ? Comment va ta jambe ?

— Beaucoup mieux. Je n'ai plus mal. Mon pied n'est plus gonflé.

Quelqu'un a tambouriné à la porte. J'ai attrapé mon bagel et je suis allée voir. C'était Lula. Elle portait un débardeur vert vif avec un jean en stretch orné de strass le long des coutures.

— J'suis au courant pour le mariage. J'parie que ta mère a chié des barres. T'imagines ? Appeler tous les invités pour les prévenir qu'ils doivent se charger de leur tambouille eux-mêmes le soir ? Ça a tout de même du bon : t'as pas dû défiler déguisée en putain d'aubergine.

— Oui, tout est bien qui finit bien.

— Tu l'as dit, bouffi ! Je suis contente que tu le prennes comme ça. J'voudrais pas que tu sois de mauvais poil parce que j'ai un truc à te demander.

— Aïe.

— Juste un petit service. Du soutien moral. Mais tu peux aussi me filer un coup de main pour le physique si tu veux. Même si je crois pas qu'on va se faire tirer dessus ni rien.

— Pas question. Je ne sais pas ce que c'est, mais je refuse.

— Tu ne le penses pas. Je vois bien que tu ne le penses pas. Où est Monsieur le Flic Sexy ? Dans la cuisine ?

Lula est passée derrière moi, à la recherche de Morelli.

— Salut, ça gaze ? Ça te gêne pas si je t'emprunte Stéphanie aujourd'hui ?

— Si, ça le dérange. On avait prévu un truc.

— En fait, c'est la journée mecs, a répondu Morelli. J'ai promis aux gars qu'on passerait du temps ensemble aujourd'hui.

— T'as passé la journée avec eux hier ! Et le jour avant.

— C'étaient des flics. Là, c'est juste des gars. Mon frère Tony et mon cousin Mooch. Ils viennent voir le match.

— Heureusement pour toi que je suis passée, m'a fait remarquer Lula. T'aurais dû te planquer dans la chambre pour pas gâcher la journée mecs.

— Tu peux rester pour regarder le match avec nous, m'a assuré Morelli. C'est pas un enterrement de vie de garçon. C'est juste Tony et Mooch.

— Ouais, ils seront sûrement ravis d'avoir une bonne poire pour aller chercher les pizzas à leur place et décapsuler leurs bouteilles de bière.

— Je crois que je vais passer mon tour, ai-je annoncé à Morelli. Merci tout de même pour l'invitation.

J'ai pris ma veste et j'ai suivi Lula jusqu'à la Firebird.

— Qui est-ce qu'on cherche ?

— Je vais à nouveau tenter le coup avec Willie Martin. Cette fois, je garde mes fringues et je vais le choper.

— Il n'a pas quitté la ville ?

— Il est hyper arrogant, il se croit en sécurité. Il pense qu'il est intouchable. Il est toujours dans son trou à rats au-dessus du garage. Ma copine Lauralene lui a rendu une visite professionnelle hier soir. Incroyable, hein ?

Dans une vie antérieure, Lula était prostituée et elle avait gardé un tas de copines dans la branche.

— Lauralene est toujours là-bas ?

— Non, Willie est trop radin pour payer une nuit complète. Il paie juste à l'acte.

Nous avons traversé la ville, tourné sur Stark et Lula s'est garée devant le garage. Nous avons levé le nez vers les fenêtres de l'appartement de Willie, au deuxième.

— T'as un flingue ? m'a demandé Lula.

— Non.

— Un Taser ?

— Non.

— Des menottes ?

— Négatif.

— J'te jure, je ne sais pas pourquoi je t'ai emmenée.

— Pour être sûre de ne pas te retrouver à poil.

— Ouais, ça doit être ça.

Nous sommes sorties de la Firebird et nous avons emprunté les escaliers. L'air empestait l'urine, le hamburger et les frites de fast-food refroidies. Quand nous sommes arrivées sur le palier du deuxième, Lula a réparti son équipement. Elle a glissé son Glock dans la ceinture de son jean, ses menottes dans sa poche et son pistolet incapacitant à l'arrière de son pantalon, dans le creux de son dos. Puis elle a empoigné sa bombe lacrymo à la main.

— Où est ton Taser ?

— Dans mon sac.

Elle a fouillé son gros sac en bandoulière pour en extraire le Taser.

— J'ai pas encore eu l'occasion de tester ce bijou, mais j crois que je peux y arriver. Ça peut pas être très compliqué, si ?

Elle s'est préparée à l'affrontement, sans lâcher le Taser. Elle a indiqué la porte d'un geste.

— Vas-y, frappe.

— Moi ?

— Il ouvrira pas si c'est moi. J'vais me cacher ici sur le côté. S'il voit une blanche maigrichonne comme toi devant chez lui, il va être tout excité et t'ouvrir.

— J'espère qu'il ne sera pas trop excité.

— Putain, plus il sera excité, mieux ce sera. Ça l'empêchera de courir vite. Y devra faire du saut à la perche.

J'ai frappé à la porte et je me suis mise bien en vue. Le battant s'est ouvert et il m'a examinée des pieds à la tête.

— J'sais pas ce que vous vendez, mais j'serais p'têt prêt à l'acheter.

— Waouh, quelle réplique originale, ai-je rétorqué en entrant dans son appart. Vous devez avoir eu du mal à trouver ça tout seul.

— J'pige pas.

Je me suis retournée pour lui faire face. Est-ce qu'il était si bête que ça ? Je l'ai regardé dans les yeux et j'ai décidé que la réponse était positive. Dire qu'il s'était montré plus malin que Lula la dernière fois qu'elle avait essayé de le choper ! Mieux valait ne pas trop s'attarder sur cette pensée. La porte était toujours ouverte et je voyais Lula arriver à

pas de loup derrière Willie Martin, la bombe lacrymo dans une main, le Taser dans l'autre.

— En fait, je cherchais Andy Bartok. C'est chez lui ici, non ?

— C'est ma piaule. Y a pas d'Andy ici. Vous savez qui je suis ? Vous suivez le foot ?

Je me suis réfugiée derrière le canapé.

— Non, je n'aime pas trop les sports violents.

— Moi j'aime bien les sports violents, est intervenue Lula. Mon préféré c'est celui qui s'appelle « donne un coup de pied dans l'horrible gros cul plein de graisse de Willie Martin ».

Martin s'est retourné vers Lula.

— Toi ! T'en as pas eu assez la dernière fois, hein ? T'es revenue en reprendre. Et regarde le cadeau que tu m'as apporté... une femme à cul blanc.

— La seule chose que je t'ai apportée, c'est un ticket pour la taule. Je vais traîner tes laides fesses pleines de graisse derrière les barreaux.

— J'ai pas les fesses pleines de graisse, s'est défendu Martin.

Il a changé de position pour pouvoir montrer ses fesses à Lula et il a baissé son pantalon pour prouver ses dires.

Comme il était face à moi, j'ai eu droit à la démonstration de saut à la perche. Lula a eu la vue arrière. Je ne sais pas si c'était intentionnel ou par simple réflexe, mais elle lui a envoyé une impulsion électrique dans le derrière avec son Taser.

Martin s'est écroulé avec son jean à moitié baissé et s'est mis à tressauter sur le sol. Il s'agitait au bout des fils comme un poisson qu'on vient de pêcher.

— Lâche le bouton, ai-je crié à Lula, tu vas le tuer !

— Oups. J'aurais dû lire les instructions.

Martin était face contre terre, sa respiration était courte. Il mesurait près de deux mètres et devait peser cent cinquante kilos. Je ne savais pas comment on allait l'emmener jusqu'à la Firebird.

— Je lui passe les menottes et tu lui relèves le froc, a proposé Lula.

— Bien essayé, mais c'est ton boulot. Je ne touche pas à son pantalon.

— L'assistante de la chasseuse de primes est censée obéir aux ordres. Je l'ai fusillée du regard.

— Bien sûr, ça ne compte pas pour toi parce que t'es pas une assistante officielle. T'es...

— L'amie de la chasseuse de primes.

— Oui, c'est ça. L'assistante de la chasseuse de primes. Si tu lui passais les bracelets et que je m'occupais de son froc ?

— Ça marche, ai-je conclu en lui prenant les menottes.

J'ai attaché les mains de Martin derrière son dos et je me suis reculée. Lula s'est assise à califourchon sur son dos et lui a arraché les dards du Taser. Quand elle a enfin réussi à lui remettre son pantalon, elle était en nage.

— J'ai plus l'habitude de déshabiller les mecs. C'est beaucoup plus de boulot de remonter un froc que de l'abaisser.

Surtout quand le type est le sosie d'un sac de sable de cent quarante kilos. Willie avait un œil ouvert et émettait de faibles gargouillis.

— Y va être furax quand il se réveillera, a prédit Lula. Faut qu'on le mette dans la bagnole avant que ça arrive.

— Je me sentirais beaucoup plus en confiance si tu avais des menottes pour ses chevilles aussi.

— J'les ai oubliées.

J'ai attrapé un pied, Lula l'autre et nous avons rassemblé toutes nos forces pour tirer Martin jusqu'à la porte. Quand nous sommes arrivées sur le palier, nous nous sommes aperçues que nous allions devoir utiliser le monte-charge branlant pour descendre notre fardeau.

— Ça va aller, je crois, a déclaré Lula en appuyant sur le bouton.

J'ai verrouillé la porte de l'appartement de Martin et j'ai répété les mots de Lula. *Ça va aller, je crois. Ça va aller, je crois.*

Le monte-charge a émis une série de grincements et de claquements. Nous l'avons regardé monter en tremblant du rez-de-chaussée.

— C'est jamais que deux étages, a marmonné Lula, plus pour elle-même que pour moi. Deux étages, c'est pas grand-chose, si ? On pourrait même sauter de deux étages s'il le fallait. Tu te souviens quand tu es tombée des escaliers de secours ? C'était deux étages, non ?

— Un seul, quand j'ai commencé la chute libre.

Et j'avais perdu connaissance, sans compter que je m'étais fait un mal de chien.

La cabine sans porte s'est arrêtée dix centimètres plus bas que le sol. Lula s'est débattue avec la grille et a fini par l'ouvrir à moitié.

— C'est toi la plus légère. Passe la première pour voir si ça tient.

Je suis entrée avec prudence. Le monte-charge a tangué, mais a

tenu bon.

— Ça a l'air d'aller.

Lula m'a rejointe sur la pointe des pieds.

— Tu vois, tout ira bien, m'a assuré Lula, qui ne bougeait plus. C'est un ascenseur vachement solide. Un coup de peinture et il serait comme neuf.

L'ascenseur en question a poussé un grognement et est descendu de cinq centimètres.

— Il se pose, c'est tout. Je suis sûre que ça va aller. Je vois bien qu'il est vachement sûr. On devrait quand même ressortir et évaluer les autres options.

Lula a fait un pas en avant et le monte-charge est parti en vrille. La cabine a cogné les murs en grinçant et en gémissant. Quand il est arrivé au premier étage, son plancher a cédé sous nos pieds. Nous avons plongé à la verticale jusqu'à atteindre le sol du rez-de-chaussée. Nous nous sommes restées là, abasourdiées, le souffle coupé, tandis qu'une pluie de rouille s'abattait sur nous.

— Putain ! s'est exclamée Lula. Dis-moi si j'ai quelque chose de cassé.

Je me suis mise à quatre pattes pour sortir de l'ascenseur. Nous étions dimanche et, Dieu merci, le garage était fermé. Au moins, il n'y avait pas de public. De toute façon, les types qui bossaient dans le garage ne nous auraient pas aidés à coffrer Martin. Lula a rampé derrière moi et nous nous sommes lentement remises debout.

— J'ai l'impression de m'être fait rouler dessus par un camion. C'était une idée débile de prendre le monte-charge. T'es censée m'empêcher de mettre à exécution les idées débiles !

J'ai tenté d'épousseter la rouille et la crasse de mon jean, mais on aurait dit que c'était collé à la superglu.

— Je ne sais pas comment te l'annoncer, mais ton DDC est toujours au deuxième étage.

— Va falloir qu'on porte Willie dans les escaliers, a décrété Lula. J'lui ai passé les menottes, pas question de laisser tomber maintenant.

— On n'arrivera pas à le porter, il est trop lourd.

— Alors, on le traînera par les pieds. Bon, d'accord, il risque d'avoir des bleus partout. On aura qu'à dire qu'il a glissé. Ça arrive parfois, non, des gens qui tombent dans les escaliers ? Regarde-nous. On vient de tomber dans un ascenseur, est-ce qu'on se plaint ?

Nous étions à côté d'une pile de pneus, posée sur un diable.

— On pourrait attacher Martin là-dessus comme un frigo, ai-je suggéré. Ce sera difficile de faire descendre deux étages au diable, mais au moins on ne lui fendra pas le crâne.

— C'est une bonne idée. J'allais justement y penser.

Nous avons déchargé les pneus et monté le diable jusqu'au deuxième. Martin était toujours K.-O. Il bavait et son regard était perdu dans le vague, mais sa respiration semblait normale et ses deux yeux étaient ouverts. Nous avons mis le diable à plat et nous avons fait rouler Martin dessus. J'avais apporté dix mètres de corde et nous l'avons ficelé jusqu'à ce qu'il ressemble à une momie. Puis nous avons poussé et tiré jusqu'à remettre Martin et le diable à la verticale.

— Maintenant, on va le faire descendre une marche à la fois, ai-je expliqué à Lula. On va tenir l'engin à deux. Comme ça, on devrait y arriver.

Quand nous avons atteint le palier du premier, nous étions en nage. L'air était chaud et stagnant dans la cage d'escalier. Faire descendre Martin une marche à la fois était une épreuve d'endurance. J'avais les paumes des mains lacérées à force de serrer les cordes et un mal de dos terrible. Nous avons marqué une pause pour reprendre notre souffle et j'ai vu les doigts de Martin tressaillir. Ce n'était pas bon signe. Je n'avais pas envie qu'il lutte pour se libérer quand on reprendrait notre

descente.

— Il faut qu'on s'y remette. Il revient à lui.

— Moi aussi, je reviens à moi. Je suis en train de faire une crise cardiaque. Et puis je me suis fait une hernie. Et regarde ça... je me suis niqué un ongle. Celui avec l'autocollant en bannière étoilée.

Nous avons positionné le diable pour aborder la première marche. Martin s'est tourné et m'a fixée dans les yeux.

— Putain, qu'est-ce que..., a-t-il dit.

Puis il a pété un câble, il s'est débattu en hurlant pour essayer de détacher ses liens. Il avait un regard de fou et une veine battait à son front. J'avais du mal à retenir le diable et la corde autour de son torse se relâchait, menaçant de se détacher carrément.

— Le pistolet incapacitant ! ai-je crié à Lula. File-lui une décharge. Je ne peux pas le tenir s'il se débat comme ça.

Lula a tâtonné le bas de son dos et est revenue les mains vides.

— Il a dû tomber quand l'ascenseur s'est écrasé.

— Fais quelque chose ! Les liens vont lâcher. Tire-lui dessus, envoie-lui des volts, donne-lui un coup de pied dans les couilles. Fais quelque chose ! N'importe quoi !

— J'ai mon spray ! Recule, je vais le gazer jusqu'à ce que du rhume lui sorte des narines.

— Non ! Pas dans la cage d'escalier.

— C'est pas grave, j'en ai plein.

Elle a appuyé sur le spray et je me suis pris un nuage de poivre. Martin a poussé un cri de rage et s'est démené pour s'arracher du diable. J'étais aveuglée, au bord de la nausée et j'entendais le diable rebondir sur les marches. Il y a eu un bruit de lutte au rez-de-chaussée puis la porte s'est ouverte et on n'a plus rien entendu du tout. Au premier, Lula et moi essayions de respirer un peu. Nous avons tenté de redescendre à tâtons en évitant les gouttelettes toujours en suspension dans l'air.

Quand nous sommes arrivées en bas, nous avons trébuché sur le diable. Nous avons poussé le battant et nous nous sommes retrouvées dehors, les mains sur les genoux, à attendre que la production de mucus ralentisse, les yeux fermés, les larmes aux joues, le nez dégoulinant.

— C'était pas une bonne idée, la bombe lacrymo, a fini par avouer Lula.

Je me suis mouchée dans mon T-shirt et j'ai cligné des paupières pour y voir plus clair. Je ne voulais pas les toucher avec la main, de crainte d'avoir encore du spray au poivre sur la peau. Martin s'était volatilisé. Ses cordes étaient abandonnées en vrac sur le trottoir.

— T'as pas bonne mine. T'es toute rouge et pleine de plaques. Moi aussi sûrement, mais j'ai un teint supérieur. Toi t'es toute blanche, ça donne bien seulement après un soin du visage et plein de fond de teint.

Nous avions encore les yeux plissés, impossible de les ouvrir à fond. Ma gorge brûlait comme si elle était en feu et j'étais une véritable usine à morve.

— Je dois me laver les mains et le visage, ai-je annoncé. Faut que je me débarrasse de ce truc.

Nous sommes montées dans la Firebird et Lula a avancé à une allure d'escargot vers Olden. Sans qu'on sache trop comment, la Firebird s'est retrouvée devant un McDonald's. Nous nous sommes garées et nous nous sommes traînées jusqu'aux toilettes des femmes.

J'ai mis la tête sous le robinet. Je me suis lavé le visage, les cheveux et les mains du mieux que je pouvais, puis je me suis séché les cheveux au sèche-mains.

— Tu fous un peu les jetons. T'es blanche avec une coiffure afro.

Je m'en fichais. Je suis sortie des toilettes et je me suis commandé un cheeseburger, des frites et une bouteille d'eau.

Lula s'est assise en face de moi. Son plateau hébergeait une montagne de nourriture et un seau de plus de trois litres de soda.

— C'est quoi ton problème ? a-t-elle voulu savoir. Où est ta limonade ? Où est ton chausson aux pommes ? Y te faut un chausson quand tu viens ici.

— Pas de limonade, pas de chausson. J'ai arrêté le sucre.

— Et les gâteaux ? Et les beignets ?

— Pas de gâteaux. Pas de beignets.

— Tu peux pas faire ça ! Tu as un besoin vital de gâteaux et de beignets. C'est ça qui te réconforte. C'est ça qui te déstresse. Si tu touches plus aux gâteaux et aux beignets, tes frustrations vont s'accumuler.

— J'ai fait un pacte avec ma mère. Elle ne touche plus à l'alcool tant que je ne touche plus au sucre.

— C'est pas un bon deal. T'es pas faite pour les privations. T'es comme un gros beignet à la confiture. On appuie dessus et la confiture

fout le camp. Si tu la laisses pas foutre le camp là où elle a envie, elle va trouver un autre endroit pour se barrer. Tu te souviens quand ta vie amoureuse était à chier et que tu ne tirais pas ton coup ? Tu bouffais des sacs entiers de barres chocolatées. Tu compenses. Y a des gens capables de retenir la confiture à l'intérieur. Pas toi. Ta confiture doit se barrer quelque part.

— Il faut que tu arrêtes de parler de beignets, tu me donnes faim.

— Tu vois, c'est exactement ce que je dis. T'es affamée de naissance.

Si tu te privas de gâteau, tu vas vouloir avaler autre chose.

J'ai enfourné des frites et j'ai levé un sourcil.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Fais gaffe, ou tu vas envoyer Monsieur le Flic Sexy aux urgences. Et tu bosses pour Ranger maintenant. Comment tu vas t'empêcher de mordre là-dedans ? Pour moi, Ranger, c'est un beignet tout chaud et sexy.

— Qu'est-ce que tu vas faire pour Willie Martin ?

— Je sais pas, faut que j'y réfléchisse. Le choper chez lui, ça n'a pas l'air de marcher.

— Il travaille ?

— Ouais, de nuit, il vole des bagnoles et dévalise des camions.

J'ai terminé ma bouteille d'eau et j'ai rassemblé mes déchets.

— Je dois rentrer chez Morelli me changer. Appelle-moi quand tu as un nouveau plan pour Martin.

— Tu veux dire que tu viendrais encore avec moi ?

— Oui.

Allez comprendre. En fait, je commençais à réaliser que le problème n'était pas d'être chasseuse de primes. Au contraire, c'était peut-être la solution.

Au moins, j'avais développé quelques réflexes de survie. Quand les emmerdes me suivaient jusque chez moi, j'étais capable de gérer. Je ne serais jamais Ranger, mais je n'étais pas non plus Madame Mauviette.

Il y avait pas mal de voitures garées devant chez Morelli quand Lula m'a déposée.

— T'es sûre que tu veux entrer ? On dirait que la Journée mecs n'est pas finie.

— Je me moque de savoir quel jour on est. Je suis crevée. Je veux juste prendre une douche, enfiler des vêtements propres et m'affaler

devant la télé.

Je suis entrée dans la maison et j'ai trouvé cinq gars vautrés devant le match. Je les connaissais tous. Mooch, Tony, Joe, Stanley Skulnik et Ray Daily. La table basse était jonchée de cartons à pizza, de boîtes de beignets, d'emballages de barres chocolatées, de bouteilles de bière et de paquets de chips. Bob dormait profondément aux pieds de Morelli. Des miettes orange de Cheetos lui couvraient le museau et un bonbon rouge était collé dans son pelage près de l'oreille. À part Bob, tout le monde avait les yeux rivés sur l'écran. Ils se sont tournés vers moi quand je suis entrée dans le salon.

— Comment va ? m'a lancé Mooch.

— T'as l'air en forme, a renchéri Stanley.

— 'lut, m'a dit Tony.

— Ça fait un bail, a déclaré Ray.

Et ils se sont replongés dans le match.

J'avais les cheveux en bataille, je m'étais mouchée dans mon T-shirt, j'étais couverte de rouille et de crasse, mon jean était déchiré, j'avais un rouleau de papier toilette du McDo à la main et personne n'avait rien remarqué. Ça ne m'étonnait pas trop. Après tout, c'étaient des types du Bourg et il y avait un match à la télé.

Morelli a continué à m'examiner une fois que les autres ont détourné le regard.

— Je suis tombée dans une cage d'ascenseur et j'ai été arrosée de spray au poivre. Le papier cul vient de chez McDo.

— Ça va, sinon ?

J'ai fait oui de la tête.

— Tu veux pas me ramener une bière bien fraîche ?

Je me suis glissée sous la douche et j'y suis restée jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau chaude. Je me suis habillée avec un survêt de Morelli, j'ai séché mes cheveux au sèche-cheveux et j'ai rejoint le lit. Il était presque 19 heures quand je me suis réveillée. La maison était silencieuse. Je me suis traînée jusqu'à la salle de bains, je me suis regardée dans le miroir et je me suis rendu compte qu'un Post-it était collé sur mon sweat.

SUIS SORTI MANGER AVEC MOOCH ET TONY. VOULAIS PAS TE RÉVEILLER. APPELLE-MOI SI TU VEUX QUE JE TE RAMÈNE UN TRUC. Y A DES RESTES DE PIZZA AU FRIGO.

Apparemment, la Journée mecs se prolongeait en Soirée mecs. Je suis descendue et j'ai mangé les restes de pizza, que j'ai fait descendre

avec une Budweiser. J'ai jeté un œil dans la boîte de beignets. Il en restait trois. J'ai poussé un soupir. J'avais envie d'un beignet. J'ai fait les cent pas dans la cuisine. J'ai terminé un paquet de chips. J'ai bu une deuxième bière. Je n'arrivais pas à penser à autre chose qu'aux beignets. Ça ne fait qu'un jour, bordel, me suis-je dit. Je peux quand même bien passer une putain de journée sans un beignet. Je suis allée dans le salon, j'ai allumé la télé et j'ai zappé. Je n'arrivais pas à me concentrer. J'étais hantée par les beignets. J'ai fait irruption dans la cuisine, j'ai empoigné la boîte et je l'ai jetée à la poubelle d'un geste furieux. J'ai refait les cent pas, j'ai repêché les beignets dans la poubelle et je les ai enfoncés le plus loin possible dans le broyeur, avant de le mettre en route. J'ai fixé l'évier d'un air hébété. Plus de beignets. Je n'arrivais pas à croire que j'avais été obligée de les broyer. J'étais vraiment pathétique.

Je suis retournée dans le salon et j'ai retenté le coup de la télé. Rien ne retenait mon attention. J'étais sur les nerfs. La Grande Bleue était garée le long du trottoir, mais je n'avais nulle part où aller. On était dimanche soir. Le centre commercial était fermé. Je n'avais pas le courage de rendre visite à mes parents. Il valait probablement mieux que je ne conduise pas la Buick de toute façon. Elle était restée dehors sans protection.

Quelques minutes après 21 heures, Morelli est rentré, toujours sur ses béquilles.

— Tu as meilleure mine. T'étais complètement dans le cirage quand je suis parti. J'imagine que c'est épuisant de tomber dans une cage d'ascenseur. Vous avez attrapé le gars ?

— Non, il s'est enfui.

Morelli a souri jusqu'aux oreilles.

— T'es pas censée les laisser faire.

— J'ai raté un truc important ?

— Ouais. Je viens d'avoir un appel de Laski. Quatre cadavres ont été retrouvés dans une fosse, dans un petit bois près de Stark cet après-midi. Ce sont des gamins qui les ont découverts. Ils ont dit qu'ils couraient après leur chien, mais à mon avis ils cherchaient plutôt un endroit pour fumer un pétard.

Morelli s'est laissé tomber dans le canapé.

— D'après Laski, les corps étaient dans un état de décomposition avancée, mais on a trouvé des bagues et des boucles de ceinture sur

eux. Même si aucun cadavre n'a encore été identifié officiellement, Laski est certain que Barroni est parmi eux. Il portait une boucle de ceinture avec ses initiales quand il a disparu et son alliance correspond à la description donnée par sa femme, Carla, quand elle a déclaré sa disparition.

Je me suis assise à côté de Morelli.

— C'est triste. J'espérais qu'ils réapparaîtraient tout à coup. Laski sait comment ils ont été tués ?

— Des coups de feu. Tous dans la poitrine, comme s'ils étaient alignés quelque part et qu'on les avait criblés de balles, genre règlement de compte dans les vieux films d'Al Capone.

— Et leurs voitures ?

— Laski m'a expliqué qu'un sentier menait jusqu'à la fosse. Des bagnoles auraient pu l'emprunter, mais on n'en a pas retrouvé.

— J'ai compilé des dossiers détaillés sur les quatre disparus. J'essaie en vain de trouver un lien entre eux. J'avais l'intuition qu'Anthony Barroni et Spiro Stiva étaient mêlés à cette affaire, mais je n'en suis plus sûre. Spiro est peut-être revenu dans le seul but de me terroriser et de me tuer. C'est possible qu'il agisse seul, sans l'aide de personne. Ça expliquerait pourquoi il n'y a que moi qui l'ai vu.

— On a reçu sa description. Un témoin corrobore que Spiro, ou à tout le moins un homme dont le visage est couvert de cicatrices, a été aperçu près de mon garage au moment de l'explosion. Je ne sais pas quoi penser au sujet des victimes qu'on vient de retrouver. De toute évidence, quelqu'un a convoqué une réunion et les a exécutés

— Ils devaient connaître le tueur. J'imagine mal un de ces types monter dans la voiture d'un inconnu dans un coin aussi mal famé que Stark, pour l'accompagner à une réunion.

— Je suis d'accord, mais on ne sait rien de leurs relations : ça peut être un lien impersonnel, comme du chantage. Et le maître chanteur décide de les éliminer.

— Tu y crois ? ai-je demandé.

— Non, je pense qu'ils se connaissaient tous et qu'un cinquième membre du groupe avait des intentions secrètes.

— Ils étaient tous dans la même unité à Fort Dix.

Morelli s'est tourné vers moi.

— C'est toi qui l'as découvert ?

— Oui.

— Alors, non seulement tu es sexy, mais tu es aussi intelligente ?

— Tu me trouves sexy ?

Morelli a glissé la main sous ma chemise et s'est mis à tripoter mon soutien-gorge.

— Trésor, je ne partage pas ma maison avec toi parce que tu cuisines bien.

Je l'ai regardé droit dans les yeux.

— Tu es en train de me dire que je suis là juste pour le sexe ?

Morelli était concentré sur mon soutien-gorge et n'a pas remarqué le ton de ma voix.

— Oui, le sexe est super.

— Et la vie commune, l'amitié, tout ça ?

Morelli a arrêté un instant son duel avec les agrafes de mon soutien-gorge.

— Oh oh, j'ai dit une connerie ?

— Oui, tu m'as dit que j'étais là juste pour le sexe.

— Je ne le pensais pas.

— Si ! Tu ne penses qu'à ça avec moi.

— Un peu d'indulgence, s'il te plaît. J'ai une jambe cassée. Je passe ma journée allongé sur le canapé à manger des bonbons et à t'imaginer toute nue. C'est ce que font les mecs quand ils ont une jambe cassée.

— Tu le faisais déjà *avant* ton accident.

— Oh non, ça ne va pas se transformer en discussion sérieuse, tout de même ? J'ai horreur de ça.

— Imagine un instant que, pour une raison quelconque, il ne puisse plus rien avoir de sexuel entre nous. Tu m'aimerais toujours ?

— Oui, mais pas autant.

— Qu'est-ce que c'est que cette réponse ? Ce n'est pas la bonne !

D'accord, j'avoue, je savais qu'il ne disait pas ça sérieusement et je ne pensais pas vraiment que ma relation avec Morelli était uniquement sexuelle, mais je ne pouvais m'empêcher de me fâcher. J'étais debout et je criais en faisant des grands gestes des bras. D'habitude, c'était le rôle de Morelli. Cette fois c'était moi qui partais en sucette, dans une voie sans issue. J'étais sûre que la théorie de Lula sur les beignets à la confiture était juste. Le beignet était plein à craquer et le fourrage s'échappait de partout. Et le pire, c'est que j'étais de plus en plus excitée. Pendant que je gueulais sur Morelli pour lui reprocher d'être obsédé par le sexe, je ne pensais plus qu'à ça.

— On peut finir cette discussion dans la chambre ? Ma jambe a envie d'aller se coucher.

— Bien sûr. Une partie de moi a aussi envie d'aller au lit.

J'étais douchée, habillée et prête à partir au travail. J'avais avalé deux tasses de café et un *English muffin*. Il était 8 heures et Morelli n'était pas encore sorti de ses plumes.

— Hé, qu'est-ce que tu as ? Tu te lèves toujours tôt.

— Mmmmf, a grommelé Morelli, l'oreiller sur la tête. Je suis fatigué.

— Comment peux-tu être fatigué ? Il est 8 heures. Il est l'heure de se lever. Je m'en vais. Tu ne veux pas m'embrasser pour me dire au revoir ?

Rien. Pas de réponse. Je lui ai arraché le drap et je l'ai laissé là dans sa glorieuse nudité. Il n'a pas bougé.

Je me suis assise à côté de lui.

— Joe ?

— Je pensais que tu partais bosser.

— Tu es super sexy... même si Monsieur Heureux a l'air endormi.

— Il n'est pas endormi, Steph, il est dans le coma. Tu l'as réveillé toutes les deux heures et, du coup, il est mort.

— Il est mort ?

— Bon, d'accord, pas mort pour toujours, mais il ne va pas se redresser pour danser de sitôt. Tu ferais mieux d'aller travailler. Tu as sorti Bob ?

— Oui, je l'ai promené et je l'ai nourri. J'ai nettoyé le salon et la cuisine.

— Je t'aime, a marmonné Morelli de sous l'oreiller.

— Je... je... je t'aime bien.

Merde.

Je suis descendue et je suis restée sur le perron pour examiner la Grande Bleue de loin. Il n'y avait sûrement aucun danger, mais je n'avais pas envie de courir de risque. Bob est venu me rejoindre.

— Je n'ai aucun moyen de me rendre au bureau, lui ai-je expliqué. Je pourrais appeler Ranger, mais ces temps-ci j'ai l'impression qu'on sort ensemble dès que je suis en voiture avec lui. Ce serait vraiment de mauvais goût de demander à un gars avec qui je sors de venir me

chercher ici. Et Lula n'est certainement pas encore réveillée.

Je suis retournée dans la cuisine pour appeler mes parents.

— Il faudrait que quelqu'un me dépose au boulot, ai-je expliqué à ma mère. Papa ou toi pourriez venir me prendre ?

— Ton père peut passer. Il conduit son taxi aujourd'hui, de toute façon. Tu continues à faire l'impasse sur les desserts ?

— Oui et toi ?

— C'est incroyable, maintenant que le mariage est derrière nous et que Valérie est à Disney World, je n'ai pas la moindre envie de toucher à l'alcool.

Super. Ma mère n'a plus besoin de remontant, tandis que moi je suis tellement en manque de beignets que j'ai plongé Monsieur Heureux dans le coma.

Mon père est arrivé dix minutes plus tard.

— Qu'est-ce qu'elle a, la Buick ?

— En panne.

— Je me disais que tu redoutais qu'elle ne soit piégée.

— Ce n'est pas faux non plus.

Quand je suis arrivée au bureau, Ranger m'attendait. Il était affalé dans le deuxième siège, à mon poste de travail, et il lisait les dossiers de Gorman, Lazar, Barroni et Runion. Il y avait un nouveau téléphone portable sur mon bureau, une nouvelle clé électronique et mon Sig, dans un holster pour ceinture.

— On les a retrouvés.

— Je suis au courant. Comment es-tu venue ?

— Mon père m'a déposée.

— J'ai une moto pour toi en bas. Si tu la gares dans un endroit exposé, inspecte-la avant de démarrer. Fais gaffe à toi, même si c'est difficile de cacher une bombe sur une moto. La clé est sur ton porte-clé. Pour Rangeman, Gorman a été retrouvé, l'affaire est donc close. Si tu penses toujours qu'il y a un lien entre les hommes assassinés et ton harceleur, tu peux continuer à utiliser ce bureau pour poursuivre les recherches.

J'ai jeté un œil à mon bac de courrier entrant et j'ai étouffé un grognement : il débordait de requêtes.

Ranger a suivi mon regard.

— Il va falloir que tu divises ton temps et que tu entames une partie de ces recherches. Ce n'est pas juste pour Rodriguez. Tu travailles pour tout le monde ici, y compris pour moi.

Il s'est levé et m'a frôlée. Une vague de désir a afflué dans ma poitrine et s'est précipitée en direction du sud.

— Quoi ? m'a demandé Ranger.

— Je n'ai rien dit.

— Tu as gémi.

— Je pensais à des gâteaux au caramel.

Nous nous sommes longuement regardés dans les yeux.

— Je passerai le reste de la matinée dans mon bureau. Dis-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, a conclu Ranger.

Bon Dieu.

J'ai trié les requêtes arrivées pendant le week-end. Il y en avait trois de Ranger. Je les traiterais en priorité. C'était le patron. Et il était sexy. Une autre venait d'un certain Alvirez. Tout le reste venait de Rodriguez.

Celles de Ranger étaient des recherches standards. Rien d'inhabituel. Je les ai terminées avant midi. J'avais l'intention de prendre un déjeuner, de me charger de la recherche d'Alvirez et d'en faire deux pour Rodriguez, avant de voir ce que je pouvais dénicher sur Fort Dix. J'ai fouiné dans la cuisine sans rien trouver qui m'inspirait et je me suis rabattue sur la dinde, que j'ai ramenée dans mon bureau avec une bouteille d'eau. Après le repas, j'ai terminé mes deux requêtes et je me suis penchée sur Fort Dix.

J'ai appelé ma mère, Morelli, Lula et Valérie pour leur dire que j'avais un nouveau portable. Valérie était au royaume magique et m'a informée qu'elle rentrerait à la fin de la semaine. Même si la Floride leur plaisait, les filles avaient envie de retrouver leurs amies et Albert avait fait une poussée d'urticaire quand il avait été approché par un Winnie l'Ourson d'un mètre quatre-vingt sur un mètre vingt de large. Lula n'a pas répondu, je lui ai laissé un message. Même topo pour Morelli. Ma mère m'a proposé de venir dîner, j'ai décliné.

Vers le milieu de l'après-midi, Ranger est revenu me voir. Je faisais les cent pas, incapable de me concentrer sur autre chose que ma folle envie de cupcake.

— *Baby*, tu as l'air un peu à cran. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis en manque de sucre. J'ai arrêté les desserts et je ne pense

plus qu'à ça.

C'était vrai cinq minutes plus tôt. Maintenant que Ranger se tenait devant moi, ce n'était plus d'un cupcake que j'avais envie.

— Je peux peut-être te faire oublier les beignets ?

Je suis restée bouche bée et un peu de bave a dû couler.

— Silvio t'a montré comment faire des recherches dans la presse écrite ?

— Non.

— Assieds-toi, je vais t'expliquer. C'est un travail fastidieux, mais il donne accès à beaucoup d'infos. Tu cliques sur le journal local et tu cherches un incident qui se serait produit quand les quatre hommes étaient à Dix. Un meurtre non résolu, un gros hold-up, des effractions en série, des cambriolages multiples.

— Morelli pense qu'il y avait cinq types. À la base, je pensais qu'Anthony Barroni était le cinquième. Maintenant, je n'en suis plus sûre. Est-ce qu'on peut obtenir une liste des hommes qui faisaient partie de cette unité à Fort Dix ?

— Je n'ai pas accès à ces infos. Je pourrais demander à quelqu'un de pirater le système, mais j'aimerais mieux pas. Ce serait plus réglo de demander à Morelli.

Même si j'entendais les mots, je n'assimilais pas leur contenu. Mon cerveau était encombré d'images de Ranger nu, le corps couvert de sueur.

— *Baby*, a souri Ranger. Tu viens de me dévorer des yeux comme si j'étais ton repas.

— Il me faut un beignet. Il me faut d'urgence un beignet.

— C'était ma deuxième hypothèse.

— Je me sentirai mieux demain. Le sucre ne sera plus dans mon organisme. Le manque aura disparu.

Je me suis assise et je me suis concentrée sur le clavier.

— Comment je fais ?

Ranger a approché son fauteuil du mien. Sa jambe était collée contre la mienne et quand il s'est penché pour me montrer, nos épaules se sont touchées. Il s'est mis à taper sur le clavier et son bras frôlait le flanc de mon sein. Il dégageait de la chaleur et une odeur délicieuse. Mon regard s'est perdu dans le vide et j'ai eu peur de me mettre à haleter.

— Tu devrais prendre des notes. Tu vas devoir retenir des mots de

passé.

Ressais-toi, me suis-je ordonné. Tu ne peux pas lui sauter dessus ici, tu passerais à la télé. En plus, y a pas de porte à ton bureau. Et puis y a Morelli. Je vivais avec lui. Je ne pouvais pas vivre avec Morelli et m'envoyer en l'air avec Ranger. Et quel était mon problème ? Pourquoi est-ce que j'avais besoin de deux mecs ? Surtout quand le deuxième était Ranger. Depuis que nous avons eu notre discussion sur le mariage, mon imagination fonctionnait à plein régime pour découvrir son terrible secret. Je savais que ça n'avait rien à voir avec tuer des gens : ce n'était pas secret du tout. Il n'était pas homosexuel, j'avais pu le constater en personne. Ce souvenir a provoqué une nouvelle déferlante de chaleur et je me suis retenue pour ne pas me tortiller dans mon siège. Était-il marqué par une enfance horrible ? Est-ce que son cœur avait été brisé et qu'il était incapable de se remettre ?

— Allô, la Terre à *baby*.

Je l'ai regardé et je me suis involontairement léché les babines.

— Je vais devoir déconnecter la caméra de sécurité de ton bureau. J'ai entendu tout le monde étouffer un cri dans la salle de contrôle quand tu t'es passé la langue sur les lèvres. Il pourrait y avoir un meurtre à la hachette en direct sur le moniteur d'un de mes clients et personne ne le remarquerait tant que tu es là.

Ranger a quitté la recherche qu'il venait d'effectuer. Il a pris mon bloc-notes et m'a écrit la marche à suivre pour retrouver de l'info dans les journaux. Il a reposé mon bloc et s'est levé.

— Allons prendre l'air. Je voudrais voir l'endroit où les cadavres ont été découverts.

La proposition m'a paru suffisamment glauque pour faire diversion aux beignets. Je me suis mise debout, j'ai accroché mon nouveau portable à la taille de mon jean, j'ai glissé la clé électronique dans ma poche et j'ai fixé le pistolet. Il était dans un holster qui s'attachait à une ceinture. Je n'en portais pas.

— J'ai pas de ceinture.

— Ella a des vêtements pour toi, dans mon appartement. Essaie-les. Je suis sûr qu'elle a prévu une ceinture. Je te retrouve dans le parking, je dois voir Tank.

J'ai pris l'ascenseur jusqu'au dernier étage et j'ai pénétré dans le petit hall au sol en marbre. Les lieux m'étaient familiers, car j'y avais vécu brièvement quelque temps auparavant. J'ai ouvert la porte avec la

clé que Ranger m'avait donnée et je suis entrée. L'ambiance était toujours détendue et sereine. Son mobilier était confortable, avec des lignes bien nettes et des teintes neutres. L'ensemble dégageait une masculinité discrète. Un bouquet de fleurs fraîches était posé sur la console de l'entrée. Je doutais que Ranger remarque ce genre de détails, qui devait plutôt plaire à Ella. Elle ne ménageait pas ses efforts pour rendre Ranger plus civilisé et sa vie plus agréable.

J'ai déposé mes clés sur le plateau d'argent à côté du bouquet et j'ai fait le tour de l'appartement. Mes vêtements étaient pliés sur un banc capitonné de cuir noir, dans le dressing de Ranger. Deux T-shirts noirs, deux pantalons de treillis noirs, une ceinture noire, un coupe-vent noir, un sweat noir, une casquette noire. Une tenue de mini-Ranger. J'ai enfilé un pantalon. Il m'allait comme un gant. Ella s'était souvenue de ma taille suite à mon séjour ici. J'ai glissé la ceinture dans les passants puis j'ai mis le T-shirt. La coupe était féminine, avec des manches courtes, et la matière élastique. Son col en V était relativement haut et *Rangeman* était brodé au fil noir sur le sein gauche. Il m'allait bien, sauf qu'il était trop court pour que je le rentre dans le pantalon. Le T-shirt touchait à peine la ceinture.

J'ai appelé Ranger sur son portable.

— Le top est trop petit. Tu ne vas pas trop apprécier que je porte ça à l'étage de la salle de contrôle.

— Mets une veste par-dessus et viens me rejoindre dans le garage.

J'ai passé le coupe-vent. Noir lui aussi, avec le logo *Rangeman* brodé sur le sein gauche. J'ai sorti le téléphone de mon jean et je l'ai clipsé au pantalon de treillis. J'ai attrapé la casquette, quitté l'appartement et pris l'ascenseur jusqu'au sous-sol. Ranger m'attendait près de son pick-up. Il portait une veste identique à la mienne et son demi-sourire était placardé sur son visage.

— J'ai l'impression d'être un mini-Ranger.

Il a ouvert la fermeture éclair de mon coupe-vent et m'a examinée.

— Joli, mais tu n'es pas un mini-Ranger.

Il a extrait mon Sig de la poche de sa veste et l'a accroché à ma ceinture, juste devant ma hanche. Ses doigts ont frôlé ma peau nue.

— Il est pas mal, ce T-shirt trop court, a-t-il fait remarquer en glissant ses mains dessous et en s'arrêtant juste avant d'atteindre mon soutien-gorge.

— Bon, je t'explique. Tu vois quand tu appuies sur un beignet à la

confiture et qu'elle s'échappe par le point le plus sensible ? Eh bien, je suis un beignet à la confiture, et mon point le plus sensible, c'est les desserts. Chaque fois que je suis stressée, je file à la boulangerie. En ce moment, j'essaie d'arrêter les desserts, alors la confiture gicle par ailleurs.

— Et ?

— Et l'endroit où elle gicle... peut-être que *gicle* n'est pas le meilleur mot. Laisse tomber *gicle*.

— Tu essaies de me dire quelque chose.

— Oui ! Et ce serait beaucoup plus facile si tu n'avais pas tes pattes sous mon top. J'ai du mal à réfléchir quand tu fais ça.

— *Baby*, est-ce que tu te rends compte que tu es en train de livrer des secrets à l'ennemi ?

— Le truc, c'est que j'ai trop d'hormones. Avant, c'était des hormones beignets à la confiture. Et là, elles se sont transformées en hormones qui me donnent envie de sexe. Je préférerais que ma vie soit moins compliquée en ce moment. J'essaie de contrôler ces stupides hormones, de les garder enfermées dans le beignet. Tu vas devoir m'aider.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es un type bien.

— Je ne suis pas un type si bien que ça.

— Alors je suis dans la merde ?

— Bien profond.

— C'est toi qui as demandé à Ella de me trouver ce top trop court, je parie.

— Non. Je lui ai demandé de te trouver une tenue qui n'ait pas l'air conçue pour Tank. Elle ne s'est sans doute pas rendu compte que ce T-shirt était coupé à la taille.

— Ta main... Tu n'as pas enlevé ta main. Tu fais du braconnage.

Ranger a souri et m'a embrassée. C'était léger, sans la langue. C'était une entrée sur le menu de Ranger.

— Ne compte pas sur moi pour cette histoire d'appétit sexuel débordant. Tu vas devoir te débrouiller seule.

J'ai jeté un œil en direction de la caméra de sécurité braquée sur nous.

— Tu crois que Hal va revendre l'enregistrement au journal télévisé ?

— Pas s'il tient à la vie.

Sur ces mots, Ranger a reculé d'un pas et m'a ouvert la portière passager.

Ranger a pris le volant, il a quitté le parking et s'est dirigé vers le petit bois à l'est du centre-ville, où les quatre cadavres avaient été découverts. Nous avons gardé le silence. C'était compréhensible, il n'y avait pas grand-chose à dire après de telles révélations. Je venais d'expliquer le dilemme du beignet à la confiture et Ranger venait de déclarer ouverte la chasse à la Stéphanie. C'était malgré tout une bonne démarche de mettre les choses à plat. Désormais, si je lui arrachais ses vêtements par inadvertance, il saurait que c'était l'effet d'une étrange réaction chimique.

Des bandes jaunes et noires de la police délimitaient les accès au site, sur plusieurs centaines de mètres, le long de la route et dans les bois. Ranger a garé le pick-up, nous sommes sortis et je l'ai suivi sous la bande. J'apercevais un van à travers les arbres et des bribes de conversation parvenaient jusqu'à nos oreilles. Des voix d'hommes. Deux ou trois.

Nous avons suivi le sentier qui passait à travers un terrain broussailleux pour arriver dans le petit bois. Sur une zone de la taille d'un garage pour deux voitures, la végétation avait été piétinée au fil des années, laissant la place à de la terre compacte et de l'herbe drue. Le chemin s'arrêtait là, on ne pouvait que faire demi-tour. C'était là où l'on pouvait acheter de la drogue et du sexe, là où les gamins se soûlaient, là où ils se défonçaient ou se faisaient mettre en cloque.

Le van appartenait au labo de l'État. La portière latérale était ouverte. Un type se tenait devant, occupé à écrire sur un bloc-notes. Deux employés en bras de chemise s'affairaient sur le lieu de la découverte. Ils portaient des gants jetables et tenaient des sacs pour entreposer les pièces à conviction. Ils ont jeté un œil dans notre direction et adressé un signe de tête à Ranger, qu'ils avaient reconnu.

— Ton DDC est parti depuis longtemps, lui a lancé le type près du

van.

— Je suis venu par curiosité, je voulais voir à quoi ressemblait la scène.

— T'as un nouveau partenaire, on dirait. Qu'est-ce qui est arrivé à Tank ?

— C'est son jour de congé.

— Eh, une minute, a dit le gars du labo en me souriant, vous n'êtes pas Stéphanie Plum ?

— Oui. Je ne sais pas ce qu'on vous a raconté sur moi, mais c'est faux.

— Vous êtes mignons tous les deux, a repris le type. J'aime bien vos tenues assorties. Celia est au courant ?

— C'est pour le boulot, lui a assuré Ranger. Stéphanie bosse pour Rangeman. Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Difficile à dire. Y avait beaucoup de déchets ici. De tout. Ça va des culottes abandonnées à des pipes pour fumer du crack, en passant par des préservatifs usagés et des aiguilles. Faites gaffe où vous mettez les pieds. Il vaut mieux rester sur le sentier. Il est dégagé.

— La tombe était profonde ?

— Un mètre environ. Je suis étonné qu'ils n'aient pas été découverts plus tôt. Ils étaient enterrés un peu à l'extérieur du périmètre de la clairière, peut-être que personne n'a remarqué. Ou que tout le monde s'en fichait. À la façon dont la terre était tassée, je dirais que les cadavres devaient être là depuis un bout de temps. Plusieurs semaines au moins. J'ai l'impression qu'ils ont été abattus sur place. J'en serai sûr quand on aura les résultats du labo.

— Il a laissé les douilles ?

— Non, il les a ramassées.

Ranger a hoché la tête.

— À plus.

— À plus. Transmets mes amitiés à Celia.

Nous sommes retournés au pick-up, le soleil était très bas. Ranger s'est abrité les yeux pour examiner la route que nous venions d'emprunter.

— Il y avait juste assez de place pour cinq voitures, là-bas. Nous savons que deux d'entre elles étaient des SUV. On devait les apercevoir au moins en partie de la route. C'est sans doute ça qui leur a permis d'être à l'abri des regards. Nous savons quand trois des disparus ont

quitté leur travail et sont montés dans leurs bagnoles. S'ils sont venus direct ici, ils ont dû arriver vers 18 h 30, ce qui veut dire qu'il faisait encore jour.

— C'est étonnant que personne n'ait entendu les coups de feu. Le tueur ne s'est pas contenté de tirer deux ou trois balles.

— La zone est isolée. Un automobiliste qui serait passé aurait eu du mal à dire d'où provenaient les tirs. Il se serait sans doute empressé de dégager, surtout.

Nous sommes montés dans le pick-up et nous avons attaché nos ceintures.

— C'est qui, cette Celia ?

— Ma sœur. Marty Sanchez, le type avec qui on a parlé, était au lycée avec elle. Ils sont sortis ensemble quelque temps.

— C'est ton unique sœur ?

— Non, j'en ai quatre.

— Des frères ?

— Un.

— Et tu as une fille.

Ranger a tourné sur la route asphaltée.

— Peu de gens sont au courant.

— Compris. J'ai encore droit à des questions ?

— Une dernière.

— Quel âge as-tu ?

— Deux mois de plus que toi.

— Tu connais ma date de naissance ?

— Je sais beaucoup de choses sur toi. Et ça fait deux questions.

Il était 17 heures quand nous nous sommes rangés sur le parking.

— Comment va Morelli ? m'a demandé Ranger.

— Bien. Il retourne travailler demain. Comme on ne lui enlève pas son plâtre tout de suite, il est limité dans ses activités. Il se déplace avec des béquilles, il ne peut pas conduire ni promener Bob. Je vais rester chez lui jusqu'à ce qu'il soit plus autonome. Puis je retournerai chez moi.

Ranger m'a accompagnée à la moto.

— Pas question que tu retournes dans ton appart tant qu'on n'a pas

chopé ce type.

— Ne t'inquiète pas pour moi, j'ai un flingue.

— Tu es prête à t'en servir ?

— Pour tirer, non, mais je pourrais assommer quelqu'un avec un coup de crosse.

La moto était une Ducati Monster noire. J'avais déjà conduit la Duc de Morelli, j'étais donc en terrain connu. J'ai pris le casque intégral noir accroché à la poignée et je l'ai tendu à Ranger. J'ai sorti la clé de ma poche et j'ai balancé ma jambe par-dessus la moto.

Ranger m'a dévisagée en souriant.

— J'aime bien la façon dont tu l'as enfourchée. Un jour...

J'ai fait gronder le moteur et le reste de sa phrase s'est perdue dans le vacarme. Je n'avais pas besoin de lire sur ses lèvres pour deviner où il voulait en venir. J'ai enfilé le casque, Ranger m'a ouvert le portail et j'ai quitté le garage en trombe.

C'était exaltant de rouler. L'air était frais, la circulation fluide. Quelques minutes me séparaient encore de l'heure de pointe. J'y allais mollo, pour faire connaissance avec ma monture. J'ai emprunté l'allée de Morelli jusqu'au jardin derrière la maison. Je connaissais la combinaison du cadenas de la vieille cabane à outils vide. J'ai fait tourner la poignée, j'ai ouvert la porte et j'ai enfermé la moto.

Morelli m'attendait dans la cuisine.

— Laisse-moi deviner. Il t'a donné une moto. Une Duc.

— Oui et le trajet pour venir ici était génial.

J'ai ouvert le frigo pour en examiner le contenu. Il n'y avait pas grand-chose.

— Je vais sortir Bob, tu peux commander à dîner pendant ce temps-là.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— N'importe quoi sans sucre.

— Tu restes fidèle à ton régime ?

— Oui. Et j'espère que tu as profité de l'après-midi pour te reposer.

Morelli m'a poussée doucement du bout de sa béquille.

— Où sont tes vêtements ? Tu ne portais pas ça quand tu es partie ce matin.

— Je les ai laissés au bureau. Je ne pouvais pas les emporter sur la moto. Il me faudrait un sac à dos.

Je portais encore le coupe-vent fermé par-dessus le t-shirt. Je

préfèrais repousser la confrontation au sujet du top trop court jusqu'après le dîner. J'ai attaché la laisse de Bob à son collier et je suis partie.

Je suis rentrée pile au moment où le livreur de chez Pino arrivait.

— J'ai commandé des sandwichs au rosbif. J'espère que ça te convient.

J'ai déballé un sandwich et je l'ai offert à Bob. J'en ai tendu un autre à Morelli et j'ai gardé le dernier pour moi. Nous étions installés dans le canapé du salon, comme d'habitude. Nous avons pris le repas devant le journal télé.

— C'est toujours pareil, les nouvelles, ai-je fait remarquer. Des morts, des dégâts et bla et bla et bla. On devrait créer une chaîne d'info qui se spécialiserait dans les bonnes nouvelles.

Nous avons fini de manger, j'ai ramassé les papiers et je les ai emportés dans la cuisine. Morelli m'a suivie, en clopinant sur ses béquilles.

— Enlève ta veste, je veux voir le reste de l'uniforme.

— Plus tard.

— Maintenant.

— Si ça se trouve, je vais retourner bosser dans quelques heures. J'ai commencé une recherche que je n'ai pas eu le temps de terminer.

Morelli m'a coincée dans l'angle de la pièce.

— Je ne pense pas. J'ai des projets pour ce soir. Montre-moi ce top.

— D'accord, mais pas de hurlements, alors.

— C'est si grave que ça ?

Non seulement le t-shirt posait problème, mais je pensais aussi au pistolet. Morelli ne serait pas content que je sois armée. Il savait que j'étais un désastre avec les armes à feu.

J'ai enlevé la veste et j'ai pivoté sur moi-même.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je vais le tuer. Ne t'inquiète pas, je ferai passer sa mort pour un accident.

— C'est pas lui qui a choisi le top, c'est sa femme de ménage. Elle est petite, le modèle lui arrivait probablement aux genoux.

— Et qui a choisi le flingue ?

— Ranger.

— Il est chargé ?

— Je ne sais pas, j'ai pas regardé.

— Tu ne peux pas continuer à travailler pour lui, tout de même ? C'est un malade. La moitié de ses employés sont des ex-taulards. Et je croyais que tu ne voulais pas d'un boulot dangereux ?

— Ce n'est pas dangereux, c'est chiant. Je reste assise devant un ordi toute la journée.

J'ai sorti Morelli du lit et je l'ai habillé. Je lui ai fait descendre les escaliers et je l'ai installé à la table de la cuisine. J'ai lancé le café et j'ai emmené Bob en promenade express. Quand je suis revenue, Morelli ronflait, la tête sur la table. J'ai posé une tasse de café devant lui et il a soulevé une paupière.

— Tu dois ouvrir les deux yeux. Tu vas bosser, aujourd'hui. Laski passe te chercher dans cinq minutes.

— Ça me laisse encore cinq minutes de sommeil.

— Non ! Bois du café. Ton organisme a besoin de stimulants légaux. J'ai dansé devant lui.

— Regarde-moi : je porte un flingue ! Et regarde ce top trop court. Tu vas me laisser aller travailler dans cette tenue ?

— Trésor, je ne suis pas en état de t'en empêcher. Par ailleurs, si tu portes une tenue affriolante, Ranger pourra absorber une partie de ton énergie au lit, avant que tu ne finisses handicapée à vie. Ce serait mieux encore si tu portais le top au décolleté si profond que tes seins débordent.

Morelli m'a examinée en plissant les yeux.

— Comment fais-tu pour ne pas être crevée ?

— Je ne sais pas, je déborde d'énergie. J'ai toujours cru que je pouvais suivre ton rythme, alors que je réalise que c'est peut-être toi qui me ralentis depuis toutes ces années.

— Stéphanie, je t'en supplie, mange des beignets. Je ne tiendrai pas le coup.

J'ai versé son café dans un thermos et je l'ai mis debout. J'ai glissé les béquilles sous ses bras et je l'ai poussé dehors. Laski l'attendait déjà. J'ai aidé Morelli à descendre les marches et je l'ai fait entrer dans la voiture. J'ai lancé ses béquilles sur le siège arrière et je lui ai tendu le thermos.

— Bonne journée.

Je l'ai embrassé, j'ai refermé la portière et j'ai regardé la voiture s'éloigner.

Comme l'air était frais, j'ai couru à l'étage emprunter la veste de moto en cuir de Morelli. J'ai noué le coupe-vent Rangeman autour de ma taille, j'ai fait un câlin à Bob et je suis sortie par la porte de derrière. J'ai déverrouillé la cabane, poussé la Ducati dehors et, une demi-heure plus tard, j'étais à mon bureau.

J'ai repris tout de suite ma recherche dans les archives des journaux. Je me suis limitée aux trois derniers mois. S'ils avaient commis une grosse gaffe, il y avait de fortes chances pour qu'elle ait eu lieu récemment. J'ai commencé une recherche par nom, qui n'a rien donné. Aucun des hommes n'était cité dans les feuilles de chou locales. Ensuite, je me suis intéressée aux unes. Même en me concentrant uniquement sur les titres, le processus était fastidieux.

À 9 h 30, j'ai laissé Fort Dix de côté pour me consacrer aux affaires de Rangeman. À midi, je commençais à me demander si je pouvais encore tenir longtemps dans ce boulot. Les mots dansaient devant mes yeux sur l'écran et j'avais des raideurs à force d'être restée assise trop longtemps. Je me suis rendue dans la cuisine pour inspecter les sandwichs. Dinde, thon, légumes grillés, rosbif, salade de poulet. J'ai appelé Ranger avec mon portable.

— Salut, tu as un problème ?

— Aucun des sandwichs ne me tente.

Il y a eu un long silence avant que Ranger ne me réponde.

— Monte chez moi, je crois que tu as laissé du beurre de cacahuètes lors de ton dernier séjour.

— Où es-tu ?

— Avec un client, je contrôle une nouvelle installation.

— Tu reviens déjeuner chez toi ?

— Non, je ne serai pas là avant 15 heures. Tu ne manges toujours pas de sucre ?

— Non.

— Je peux rentrer plus tôt.

— Pas d'urgence, je me contenterai de beurre de cacahuètes.

— J'espère que c'est une blague.

Dès que je suis arrivée dans l'appartement de Ranger, j'ai foncé droit sur la cuisine. Le beurre de cacahuètes était encore dans le frigo et un pain trônait sur le comptoir en granit. Je me suis préparé un sandwich,

que j'ai fait descendre avec une bière. J'étais tentée de piquer un petit somme dans le lit de Ranger, mais ça faisait trop Boucle d'or.

J'allais sortir quand Lula m'a appelée.

— Je l'ai coincé ! a-t-elle crié dans le téléphone. J'ai coincé Willie Martin chez le traiteur, au coin de la Vingt-Cinquième Rue et de Lowman Avenue. Seulement, il va me falloir un coup de main pour l'emmener. Si t'es chez Rangeman, c'est tout près.

— T'es sûre que tu as besoin de mon aide ?

— Grouille !

J'ai pris l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée et j'ai poussé la porte. Inutile de prendre la moto. Le traiteur était à un pâté de maisons du bureau. J'ai couru sur Lowman et j'ai reconnu la silhouette de Lula devant chez Fennick.

— Il mange. Je viens de tomber sur lui. Je venais chercher des sandwichs pour Connie et moi. Il est dans le fond, là où il y a quelques tables.

— Il t'a vue ?

— Je ne crois pas, je suis ressortie tout de suite.

— Pourquoi as-tu besoin de moi ?

— Je me disais que tu pourrais faire diversion. Tu pourrais attirer son attention. J'en profiterais pour me pointer en douce et lui envoyer une décharge avec le Taser.

— On n'a pas déjà essayé cette tactique ?

— Ouais, mais ça marchera mieux, parce qu'on a de l'entraînement maintenant.

— D'accord, mais ne foire pas, sinon il va me foutre une raclée.

— T'inquiète. La troisième fois, ce sera la bonne. Ça va marcher, tu verras. Va le trouver, je vais me glisser près de lui et le choper par derrière.

— Tu as testé ton Taser ? Il fonctionne ?

Nous étions à côté d'un arrêt de bus. Trois vieux messieurs étaient assis sur le banc. L'un deux lisait le journal, tandis que les deux autres avaient le regard perdu dans le vide. Lula a tendu le bras et a collé le Taser contre un des seniors. Il a tressauté et s'est écroulé sur son voisin.

— Ouais, il marche.

Je suis restée sans voix, la bouche ouverte, les yeux écarquillés.

— Qu'est-ce qu'y a ?

— Tu viens d'électrocuter ce pauvre vieux.

— C'est bon, je le connais. C'est Gimp Whiteside. Il glande toute la journée. Autant qu'il file un coup de main à des chasseuses de primes qui triment dur. De toute façon, il a rien senti. Il pique juste un petit roupillon.

Lula m'a examinée et a souri.

— Regarde-toi, on dirait Barbie Rangeman. T'as même un flingue et tout.

— Oui et il faut que je retourne bosser, alors allons-y. Je vais parler à Willie, lui demander s'il veut bien se rendre. Donne-moi tes menottes et ne te sers pas de ton pistolet incapacitant tant que je ne te donne pas le feu vert.

Je suis entrée et je me suis dirigée droit vers Willie Martin. Il était assis seul à une petite table de bistro. Il avait fini son sandwich et picorait les quelques frites qui lui restaient. Il y avait une deuxième chaise à sa table. Je l'ai posée à côté de lui et je me suis assise.

— Tu te souviens de moi ?

Willie a levé la tête et s'est esclaffé. Son rire vulgaire, avec sa bouche ouverte pleine de frites écrabouillées et de ketchup, ressemblait à un aboiement. Ouaf ouaf ouaf.

— Ouais, j'me souviens de toi. T'es la pute blanche débile qui est venue avec Lula-gros-cul.

Il a plongé une frite dans une flaque de ketchup de la main droite et j'en ai profité pour lui passer les menottes à la gauche.

Il a baissé les yeux vers son poignet et a souri.

— J'en ai déjà une paire. Tu m'en offres une autre ?

— Je te demande gentiment de m'accompagner au tribunal pour qu'on puisse fixer une nouvelle date de comparution.

— Non, j'crois pas.

— C'est juste une formalité. Nous te libérerons à nouveau sous caution.

— Non.

— J'ai un flingue.

— Tu comptes t'en servir ?

— C'est possible.

— Ça m'étonnerait. Je ne suis pas armé. Si tu me tires dessus, tu passeras plus de temps en taule que moi : agression à main armée.

— Bon, d'accord. Je reformule ma proposition : si tu ne me laisses pas te passer les menottes à l'autre main et que tu ne m'accompagnes

pas gentiment jusqu'à la voiture de Lula, on va te balancer assez d'électricité pour que tu pisses dans ton froc. Et ce sera la honte pour toi. Ta mésaventure fera la joie des journaux. « Le footballeur Willie Martin fait sous lui chez un traiteur... »

— J'ai pas pissé dans mon froc la dernière fois.

— Tu veux courir le risque ? Je serais ravie de t'envoyer quelques volts.

— Tu jures que tu me feras ressortir de suite ?

— J'appellerai Vinnie dès qu'on sera dans la voiture.

— D'accord. Je vais me lever et mettre les mains derrière le dos. Mais on va faire ça hyper discrètement, pour que personne ne remarque.

Lula se tenait non loin de là, le Taser à la main, les yeux rivés sur Willie. Je me suis levée, il a fait de même et avant que je ne comprenne ce qui m'arrivait, j'ai été projetée en l'air. Il a agi si vite et m'avait empoignée avec une telle facilité que je n'ai rien vu venir. Il m'a balancée cinq mètres plus loin et j'ai atterri sur une table occupée par quatre clients. Elle a cédé sous le choc et je me suis retrouvée par terre au milieu des hamburgers, des milkshakes et de la soupe du jour. J'étais étendue sur le dos, le souffle coupé et complètement étourdie. La pièce tanguait. Je me suis tournée sur le ventre, puis j'ai repris position à quatre pattes et j'ai rampé par-dessus la nourriture écrasée et la vaisselle cassée, pour me remettre sur pied.

Willie Martin était plaqué au sol, face contre terre, un peu plus loin que les débris. Lula était à califourchon sur lui et essayait de lui passer le deuxième bracelet des menottes.

— Putain, t'es douée pour faire diversion. J'lai bien allumé. Il est K.-O. Le problème, c'est que j'arrive pas à faire coopérer sa deuxième main.

J'ai boitillé jusqu'à eux et j'ai maintenu la main de Martin dans son dos pendant que Lula le menottait.

— Tu as des chaînes dans la voiture ?

— Ouais, tu devrais aller les chercher pendant que je fais la babysitter.

J'ai pris les clés de la Firebird et je suis allée chercher les chaînes. On les a passées aux chevilles de Martin et une voiture de police s'est arrêtée devant le traiteur. C'était mon copain Carl Costanza et son partenaire, Bouledogue.

Costanza a fait un grand sourire en me voyant.

— On a reçu un appel d'urgence pour nous prévenir que deux fans cinglées se jetaient sur Willie comme la faim sur le monde.

— C'était nous deux, sans doute. Sauf que Lula n'est pas plus fan de ce type que moi. C'est un DDC, rien de plus.

— Tu t'habilles avec de la nourriture ?

— Willie m'a balancée sur une table, puis il a décidé de piquer un roupillon.

— Si vous pouviez nous aider à traîner son cul hors d'ici, ça nous arrangerait, est intervenue Lula. Il pèse une tonne.

Bouledogue a saisi Willie sous les aisselles, Carl s'est chargé des pieds et ils ont sorti Willie du magasin pour le jeter sur le siège arrière de la Firebird.

— Nous devons dresser un constat pour les dégâts, m'a dit Costanza. Tu portes l'uniforme de Rangeman. Tu traques des *desperados* pour Vinnie ou pour Ranger ?

— Vinnie.

— Ça me va, a conclu Costanza.

Et il a disparu à l'intérieur avec Bouledogue.

Lula et moi avons jeté un œil vers le banc de l'arrêt de bus. Deux des trois petits vieux étaient partis. Celui que Lula avait électrocuté au Taser était toujours là.

— On dirait que Gimp a raté son bus, a rigolé Lula. Il a pas dû reprendre connaissance assez vite. Hé, Gimp ! Vous voulez que je vous dépose ? Ramenez votre postérieur décharné ici !

— T'es vraiment une crème, ai-je souligné.

— Ouais, le dis à personne.

Je suis retournée à pied chez Rangeman. Je suis entrée par la porte principale.

— Pas de commentaires, ai-je intimé au type de la réception. Je viens de faire cent mètres et j'ai déjà tout entendu. Et juste au cas où vous vous poseriez la question, ce sont des nouilles, dans mes cheveux, pas des vers.

J'ai pris l'ascenseur jusqu'à la salle de contrôle et tous les regards sont restés vissés sur moi pendant que je rejoignais mon bureau.

— J'en avais marre de la dinde, alors je suis sortie déjeuner, leur ai-je expliqué.

J'ai pris la clé électronique que j'avais laissée sur mon bureau, je

suis retournée dans l'ascenseur et je suis montée à l'étage de Ranger. J'ai frappé à la porte et, comme je n'ai pas entendu de réponse, j'ai ouvert. J'ai enlevé mes chaussures dans le couloir et je les ai laissées sur le sol en marbre. Je ne voulais pas salir l'appart. Mes semelles étaient couvertes de milkshake au chocolat et de cheeseburger écrasé. Je me suis glissée dans la salle de bains de Ranger, j'ai verrouillé la porte et j'ai retiré mes vêtements. Je me suis lavée avec le merveilleux gel douche de Ranger et je suis restée sous l'eau jusqu'à être tellement détendue que ça m'était égal de penser que, quelques minutes plus tôt, j'avais de la soupe de poulet aux nouilles dans les cheveux.

Je me suis enveloppée dans le luxueux peignoir en éponge de Ranger, j'ai ouvert la porte et je suis allée dans sa chambre. Il était étendu sur le lit, les chevilles croisées, les mains derrière le dos. Il était habillé et m'attendait.

— J'ai eu un petit incident.

— C'est ce qu'on m'a raconté. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'aidais Lula à appréhender Willie Martin chez Fennick quand tout à coup, j'ai fendu les airs pour m'encastrier cinq mètres plus loin dans une table chargée de nourriture, au milieu des clients.

— Et ça va ?

— Oui, mais mes baskets sont fichues. Elles sont couvertes de milkshake au chocolat.

Ranger m'a fait un signe du doigt pour que je m'approche.

— Viens ici.

— Pas question.

— Et les hormones des beignets à la confiture ? Et les hormones libido ?

— J'ai l'impression que se faire projeter sur une table calme un peu mes hormones.

— Je pourrais arranger ça.

Je lui ai souri.

— Même si je n'en doute pas une seconde, j'aimerais mieux pas. J'ai plein de choses en tête en ce moment et tu risques de tout compliquer.

— C'est prometteur.

Ranger s'est levé et s'est approché de moi. Il m'a attrapée par le grand col du peignoir et m'a tirée vers lui.

— J'aime bien quand tu portes mon peignoir.

— Parce que je suis mignonne dedans ?

— Non, parce que tu n’as rien en dessous.

— Tu n’en es pas certain. Je pourrais avoir des vêtements en dessous.

— C’est encore une de ces réponses dont je dois trouver la réponse seul ?

J’étais en terrain glissant. Les hormones de beignets à la confiture bouillonnaient en moi et je ne voulais pas perdre le contrôle. J’avais passé une nuit avec Ranger quelque temps plus tôt et je savais ce qui se passait quand on l’encourageait. Ranger savait comment faire pour qu’une femme le désire. Il était un vrai magicien.

— Si on réfléchissait plutôt à ce qui m’arrive en ce moment, ai-je proposé à Ranger. J’arrête pas de me rouler dans les déchets.

— Oui, c’est curieux.

— Et maintenant, réfléchissons à ta vie. Tu caches un terrible secret.

— Laisse tomber.

— Tu es malade ?

— Non, pas du tout. Pas physiquement, en tout cas. Mentalement, émotionnellement et sexuellement, je serais moins catégorique.

Je me suis enfermée dans le dressing de Ranger et j’ai enfilé la deuxième tenue Rangeman : T-shirt noir court, pantalon de treillis noir, chaussettes noires. Ella n’avait prévu ni dessous ni chaussures.

J’ai balancé mon soutien-gorge et ma culotte imbibés de limonade et de ketchup dans le linge sale, avec mes baskets couvertes de milkshake au chocolat et le premier uniforme Rangeman.

Je me sentais un peu étrange sans dessous, mais à l’impossible nul n’est tenu.

Je suis redescendue à mon bureau et j’ai ignoré les demandes de recherches entassées dans mon bac entrant. J’ai repris là où j’en étais restée avec mes fouilles sur Dix. J’ai repris la lecture systématique des unes des journaux. À 17 heures, j’avais une belle liste de délits qui me semblaient prometteurs. Rien de sensationnel, juste des méfaits sérieux, du genre série de cambriolages non résolus ou meurtre et car-jacking non élucidés. Rien de tout ça ne m’interpellait vraiment et, comme il me restait beaucoup de quotidiens à lire, je m’y suis remise.

J’ai appelé Morelli pour lui dire que je rentrerais tard.

— Tard, ça veut dire quelle heure ?

— Je ne sais pas. C’est important ?

— Seulement si tu rentres à la maison avec ta culotte à l’envers.

Je pouvais faire pire. Je pouvais rentrer sans culotte.

— Commande-toi à manger. Et attache Bob derrière la maison. Je dois terminer ce projet. Comment s'est passée ta journée ? Et ta jambe ?

— Ma jambe, ça va. Ma journée a été longue, je déteste être coincé dans les bureaux.

— Rien sur Barroni et les trois autres ?

— Ils ont été formellement identifiés. Et tu avais raison : ils ont été abattus sur place. C'est tout pour le moment.

— Personne n'a vu Spiro ?

— Non, mais le livreur de pizza a donné une excellente description, qui correspond à la tienne.

Je me suis péniblement extirpée d'un sommeil profond. J'ai ouvert les paupières et je me suis retrouvée face à Ranger.

— *Baby*, a-t-il murmuré avec douceur. Il faut que tu te réveilles, tu dois rentrer à la maison.

J'avais les bras posés sur le bureau et la tête dessus. Sur mon ordi, l'écran de veille s'était mis en marche.

— Quelle heure est-il ?

— Un peu plus de 23 heures. Je rentre d'un cambriolage chez un client et j'ai vu que tu étais toujours là.

— Je cherchais un délit.

— Tu as appelé Morelli ?

— Oui, il y a quelques heures. Il sait que je travaille tard.

Ranger a baissé les yeux vers mes pieds.

— Tu as des nouvelles de tes chaussures ? Ella devait les laver.

— Non, rien du tout.

Ranger a utilisé le raccourci-numéro sur mon téléphone pour appeler Ella.

— Désolé d'appeler si tard. Qu'est-ce qui est arrivé aux baskets de Stéphanie ?

Ranger a souri en entendant la réponse d'Ella. Il a raccroché et a passé un bras autour de mon épaule.

— Mauvaise nouvelle. Tes pompes ont fondu dans le sèche-linge. Tu vas devoir rentrer chez Morelli en chaussettes.

Il m'a tirée pour me remettre debout.

— Je vais te déposer. Tu ne peux pas conduire la moto comme ça.

Nous avons pris l'ascenseur jusqu'au garage et Ranger s'est dirigé vers la Porsche. De toutes ses voitures, c'était ma préférée. J'adorais le vrombissement du moteur et la position du siège. La nuit, le tableau de bord ressemblait au cockpit d'un jet, et l'atmosphère était intime.

J'étais groggy de sommeil et épuisée par les événements de la journée. Je soupçonnais la fatigue des deux dernières nuits de me rattraper. J'ai fermé les yeux et je me suis laissée aller dans le fauteuil en cuir moelleux. J'ai senti Ranger passer le bras au-dessus de moi et boucler ma ceinture de sécurité. J'ai entendu la Porsche gronder et monter la rampe pour sortir du garage. Je me suis endormie et je me suis réveillée quand nous sommes arrivés. J'ai regardé par la vitre le quartier plongé dans l'obscurité. Il n'y avait pas beaucoup de lumières allumées à cette heure de la nuit. Les habitants du coin travaillent dur, se lèvent tôt et se couchent de même. Nous nous sommes arrêtés le long du trottoir, à cinquante mètres de chez Morelli.

— Pourquoi tu ne vas pas plus près ?

— Ma relation avec Morelli est assez bonne. Je pense que c'est un flic correct et il est convaincu que je suis un danger public. Comme nous sommes tous les deux armés, j'essaie de ne rien faire qui puisse bêtement rompre cet équilibre. Je voulais te donner le temps de te réveiller, pour qu'il ne nous surprenne pas devant la maison comme deux ados qui rajustent leurs vêtements.

Ranger m'a considérée d'un air inquiet.

— Tu as récupéré tes vêtements lavés par Ella, j'espère ?

Et merde.

— J'ai oublié.

Je bossais, puis je m'étais endormie. Mes dessous étaient restés là-bas.

Ranger a éclaté de rire puis, quand il m'a à nouveau regardée, il

affichait son sourire de Ranger.

— Je me tracasse pour ne pas rester pas trop longtemps devant chez Morelli, alors que je lui ramène sa petite amie sans sous-vêtements. Je vais devoir doubler la sécurité de l'immeuble cette nuit.

Il a enclenché une vitesse, a franchi les cinquante derniers mètres et s'est garé pour de bon. La lumière était allumée au rez-de-chaussée.

— Ça va aller ?

— Morelli est raisonnable. Il comprendra.

Surtout, il avait la jambe dans le plâtre et se déplaçait difficilement. Si je montais tout de suite à l'étage, j'arriverais à me changer avant qu'il me rejoigne.

Ranger a plongé ses yeux dans les miens.

— Pour info et à toutes fins utiles, je ne serais pas compréhensif, je te préviens. Si tu vivais avec moi et que tu rentrais sans tes sous-vêtements, je me mettrais en chasse du gars qui les aurait gardés. Et si je mettais la main dessus, ce ne serait pas beau à voir.

— Je m'en souviendrai.

En réalité, Morelli n'était pas très différent de Ranger. Et, en général, il n'était pas raisonnable du tout. Je le trouvais étrangement détendu ces temps-ci. Je ne savais pas pourquoi ni combien de temps ça durerait. La principale différence entre lui et Ranger, c'est que, quand Morelli était en colère, il gueulait. Alors que lorsque Ranger était en rogne, il se taisait. Pourtant, ils étaient tous les deux aussi effrayants, cependant.

Je suis sortie de la Porsche et j'ai couru jusqu'au perron. J'ai ouvert la porte, j'ai appelé Morelli et j'ai monté les marches quatre à quatre pour filer dans la chambre chercher des vêtements. Je suis entrée en collision avec Morelli sur le chemin de la salle de bains. Il a lâché une béquille et a tendu un bras pour me stabiliser.

— Qu'est-ce que tu fabriques en haut ? lui ai-je demandé.

— Je vais me coucher. J'habite ici, tu te rappelles ?

— Je te croyais en bas.

— Tu te trompais.

Il m'a examinée d'un rapide coup d'œil.

— Où est ton soutien-gorge ?

— Quoi ?

— Je connais ton corps mieux que le mien. Et je sais quand tu ne portes pas de soutien-gorge.

Je me suis tassée contre le chambranle.

— Il est dans le séchoir de Ranger. Tu ne vas pas en faire un drame, si ?

— Je ne sais pas, j'attends de connaître le fin mot de l'histoire.

— J'ai aidé Lula à capturer Willie Martin ce matin et je me suis retrouvée allongée sur une table couverte de nourriture.

— Costanza me l'a raconté.

— Oui, il a répondu à l'appel de Fennick... Enfin, bref, mes fringues et mes baskets étaient dans un état déplorable et j'avais de la soupe de poulet dans les cheveux, alors j'ai utilisé la douche de Ranger pour me laver. Et j'ai enfilé des habits propres, sauf qu'Ella ne m'avait pas acheté de dessous ni de chaussures.

Nous avons tous les deux baissé les yeux vers mes pieds : chaussettes noires, pas de chaussures.

— Et donc me voilà sans sous-vêtements.

— Ranger était dans la douche avec toi ?

— Non, j'étais seule.

— Et tu bossais vraiment ce soir ?

— Oui.

— Si ce n'était pas toi ma petite amie, je serais déjà dehors, l'arme au poing, pour retrouver Ranger. Ta vie est tellement cinglée que je suis prêt à croire tout ce que tu me racontes. Vivre avec toi, c'est comme être dans une émission de télé-réalité où les gens sont couverts d'abeilles et jetés d'un immeuble de quarante étages dans une cuve de vaseline.

— J'admets que c'est un peu... animé ces derniers temps.

— Animé, c'est amener trois enfants à leur entraînement de foot à l'heure. Ta vie est... il n'y a pas de mots pour la qualifier.

— J'ai l'impression d'entendre ma mère. Où veux-tu en venir, exactement ?

— Je ne sais pas. Je suis vraiment crevé. On en reparlera demain.

J'ai ramassé la béquille de Morelli et il s'est dirigé vers la petite chambre réservée aux invités.

— Où vas-tu ?

— Je dors dans la chambre d'amis et je ferme la porte à clé. J'ai besoin d'une vraie nuit de sommeil. Mes piles sont à plat. C'était la catastrophe au boulot, je n'arrivais pas à garder les yeux ouverts. Et j'ai l'impression que mes valseuses se sont fait écraser par un camion. Elles

ont besoin d'un jour de congé.

— Et mes valseuses, alors ?

— Trésor, tu n'as pas de valseuses, toi.

— J'ai quelque chose.

— Bien sûr et je l'adore. Mais ce soir, tu es seule. Tu vas devoir naviguer en solitaire.

Je me suis extirpée de mon lit et j'ai traversé le couloir jusqu'à la petite chambre d'amis. La porte était ouverte : personne à l'intérieur. Pas de Morelli dans la chambre ni dans le bureau. Bob, lui, dormait dans la baignoire. J'ai descendu les marches à pas de loup et je suis entrée dans la cuisine. Il y avait du café fumant et un mot à côté de la cafetière.

DÉSOLÉ POUR HIER SOIR. CE MATIN, TU AS MANQUÉ AUX VALSEUSES. NE BOSSE PAS TARD.

C'était prometteur. Je me suis servi une tasse de café, j'ai ajouté du lait et je l'ai emportée à l'étage. Une heure plus tard, j'étais vêtue d'un jean noir et d'un t-shirt noir, prête pour aller travailler. J'avais appelé mon père pour qu'il me dépose. Il m'attendait garé le long du trottoir, quand je suis sortie.

— Ça se passe plutôt bien, ton nouvel emploi. Ça va faire presque une semaine. Et rien n'a pris feu ni explosé.

S'introduire chez Rangeman était un défi hors de portée pour Spiro. C'est sûrement pour cette raison qu'il avait anéanti le garage de Morelli. Il ne s'en prenait qu'à ce qui était accessible.

Pour être tout à fait honnête, le manque d'action commençait à me turlupiner. Le garage avait explosé cinq jours plus tôt et il n'y avait plus eu ni mots de menace, ni tirs de sniper, ni bombes.

— Une commémoration pour Michael Barroni est organisée aujourd'hui. Ta mère m'a demandé de te faire savoir qu'elle y emmène ta grand-mère. C'est chez Stiva. Normalement, c'est l'église qui accueille ce genre d'événement, mais Stiva et Barroni étaient de vieux amis. J'imagine que le funérarium a proposé une réduction si la cérémonie se tenait dans sa chapelle.

— Je n'avais pas réalisé que Stiva et Barroni étaient si proches.

— Moi non plus. Je n'ai jamais remarqué qu'ils passaient beaucoup

de temps ensemble. Évidemment, quand on a une grande famille et un commerce à gérer, c'est normal de perdre de vue ses copains.

Un frisson glacé m'a parcouru l'échine et s'est propagé jusqu'à la racine de mes cheveux. Mon crâne s'est mis à picoter comme si j'étais traversée par de l'électricité.

— Comment est-ce que Stiva et Barroni sont devenus amis ?

J'ai retenu mon souffle en attendant la réponse, le cœur battant à tout rompre.

— Ils étaient ensemble à l'armée. Ils étaient tous les deux à Dix.

Je tenais sans doute le cinquième homme. J'étais tellement surexcitée que je faisais de l'hyperventilation.

Pourquoi étais-je dans un tel état ? Ranger avait mis la main sur son DDC, mon excitation n'avait donc rien à voir avec le fait que le dossier était clos. Je connaissais à peine Barroni et je ne connaissais pas du tout les trois autres, ce n'était donc pas une histoire qui me touchait personnellement non plus. Mon hypothèse tirée par les cheveux, qui reliait Anthony Barroni à Spiro et aux disparus, se révélait sans fondement. Alors qu'est-ce que cette révélation pouvait bien me faire ? Les quatre hommes ne semblaient mêlés à rien d'important pour moi. Et même si Spiro avait finalement un lien avec eux, même s'il y avait un crime dans l'histoire, tout ça m'était égal, non ? Retrouver Spiro et mettre fin à son harcèlement était la seule chose qui comptait vraiment. Mais faire cesser les agissements de Spiro ne serait pas simple. Je ne voyais que deux moyens d'y arriver : Ranger pouvait liquider Spiro ou Spiro pouvait être condamné, par exemple pour le meurtre de Mama Macaroni, et se retrouver derrière les barreaux. C'était cette dernière possibilité que je préférais.

Bon, peut-être que j'étais dans tous mes états parce qu'il y avait une chance pour que le cinquième homme soit Constantine Stiva. S'il était mêlé à cette affaire, Spiro pouvait l'être aussi. Si les preuves ne permettaient pas de condamner Spiro pour les bombes, d'autres suffiraient peut-être à le coffrer pour les meurtres du petit bois.

Était-ce pour cette raison que j'étais si impatiente de taper le nom de Constantine dans le programme de recherches ? Je ne le croyais pas. Je soupçonnais qu'en réalité, c'était juste une question de curiosité morbide. J'étais un pur produit du Bourg. Il fallait que je connaisse les détails les plus croustillants.

Mon père s'est arrêté devant l'immeuble et j'ai sauté sur le trottoir.

— Merci, lui ai-je crié en me mettant à courir.

J'étais censée signer quand j'entrais et sortais du bureau. J'étais aussi censée montrer mon badge, quand je passais dans le hall d'entrée. J'oubliais toujours d'inscrire mon nom et mon badge avait été détruit dans l'explosion du garage. Heureusement, tout le monde me connaissait. Être la seule femme de l'entreprise avait du bon.

J'ai fait signe au type de la réception et j'ai trépigné en attendant l'ascenseur. Quand il est arrivé au cinquième, je suis sortie en trombe et j'ai foncé vers mon bureau. J'ai allumé mon ordi et j'ai tapé « Constantine Stiva » dans le programme de recherche des journaux. Un seul article est apparu. Il était court et relégué en page 13. Je ne l'aurais pas trouvé en fouillant les premières pages.

Le soldat de première classe Constantine Stiva avait été blessé alors qu'il tentait d'empêcher un cambriolage. Un fourgon blindé du gouvernement transportant les salaires avait été attaqué, alors qu'il s'arrêtait pour un contrôle de routine à l'entrée de Fort Dix. Stiva était de garde avec deux autres hommes : il était le seul survivant. Les malfrats lui avaient tiré dans la jambe. L'article ne précisait pas le montant du butin. Il n'y avait pas non plus beaucoup de détails sur l'attaque, en dehors de quelques phrases expliquant que le fourgon avait été retrouvé. J'ai approfondi mes recherches en m'intéressant aux journaux des deux semaines qui avaient suivi l'incident, sans résultat. Cet entrefilet était la seule version disponible.

J'ai appelé Ranger sur son portable et je suis tombée sur sa messagerie. J'ai quitté mon poste pour consulter l'écran qui surveillait les véhicules Rangeman.

— Où est Ranger ? ai-je demandé à Hal. Il ne répond pas au téléphone et je ne le vois pas là.

— Il est dans un avion. Il ramène un DDC de Miami. Il sera de retour ce soir. Manny était censé faire le travail hier, en vol de nuit, mais il a eu des problèmes avec la sécurité de l'aéroport, alors Ranger a dû s'y rendre en personne ce matin.

Hal a entré le numéro de Ranger dans son ordinateur, l'écran a changé et a affiché la voiture de Ranger.

Elle était à l'aéroport de Philadelphie.

— Il devrait atterrir dans trois heures. Il sera joignable sur son portable à ce moment-là.

Je suis retournée à mon bureau et j'ai appelé Morelli.

— Je pense avoir trouvé qui était le cinquième homme : Constantine Stiva. Il était à Dix en même temps que Barroni. Ils étaient copains à l'armée.

— J'arrive pas à imaginer Constantine sous les drapeaux. Pour moi, il a toujours été directeur d'une entreprise de pompes funèbres.

— Il y a plus étrange. Il était de garde quand un fourgon blindé a été attaqué et il s'est fait tirer dessus.

— Comment sais-tu ça ?

— Des recherches dans la presse. Je vais t'envoyer par mail l'article sur Constantine. Ça peut paraître idiot, mais j'ai l'intuition que tout est lié. Que les quatre disparus étaient mêlés à l'attaque du fourgon blindé et que Constantine les a reconnus.

— Dans ce cas, c'est son cadavre qu'on aurait dû retrouver dans les bois.

— Imagine que Constantine l'ait dit à Spiro et que Spiro soit revenu et ait commencé à extorquer de l'argent aux quatre hommes ? Puis quand il s'est dit qu'il n'en obtiendrait plus rien, il les a descendus.

— C'est beaucoup de suppositions.

— J'ai trouvé un autre point intéressant : c'est le calme plat, depuis que ton garage a explosé. Cinq jours sans message, sans coup de feu, sans explosion. Tu ne trouves pas ça étrange ?

— Tout me semble étrange.

J'ai transféré l'article à Morelli puis je suis allée dans la cuisine me servir un café sans sucre avec du lait et je suis retournée à mon bureau appeler ma mère.

— Tu as touché à l'alcool ?

— Non.

Et merde.

— Papa m'a dit que tu allais à la messe commémorative avec Mamie.

— Oui, à 13 heures. Je suis triste pour Carla et ses fils. Quelle horreur. Il va peut-être falloir que je boive un coup après la cérémonie. Tu crois que ce serait grave ?

— Tout le monde boit un coup après une messe commémorative.

Je savais que je n'aurais pas dû lui dire ça. Que Dieu me pardonne, je suis une mauvaise fille, mais j'avais vraiment besoin d'un dessert !

J'ai raccroché et je me suis enfin attaquée aux demandes qui s'entassaient dans mon bac de courrier. À midi j'ai rappelé Morelli.

— Comment ça va ?

— J'ai parlé à Constantine.

— Juste comme ça ?

— Oui, juste comme ça. Il m'a raconté que l'armée avait essayé de ne pas ébruiter l'affaire du fourgon. Les deux gardes avec qui il travaillait se sont fait tirer dessus et y ont perdu la vie. Il a survécu parce qu'il est tombé dans les pommes quand il a été touché à la jambe. Les voleurs ont dû le croire mort. Il n'a pas pu les identifier. Ils portaient des treillis et des masques. Pour des raisons de sécurité, l'armée n'a jamais révélé le nombre de victimes, mais d'après Constantine, trois hommes du fourgon ont été abattus.

— Il connaît les montants en jeu ?

— Non.

— Tu lui as demandé s'il pensait que Barroni avait été mêlé à cette attaque ?

— Oui, il m'a regardé comme si j'avais fumé la moquette.

— Spiro est au courant de cette histoire ?

— Spiro savait que son père s'était fait tirer dessus. Quand il était petit, il était limite obsédé par ça. Il gardait l'article dans un album.

— Et qu'est-ce qu'il a dit du fait que Spiro avait été vu dans le coin ?

— Pas grand-chose. Il semblait un peu perdu. Il pensait que Spiro avait péri dans l'incendie. S'il dit la vérité, il est dans une drôle de position : il ne sait pas s'il doit être content que Spiro soit en vie ou désespéré qu'il ait fait exploser Mama Macaroni.

— Tu crois qu'il dit la vérité ?

— Je ne sais pas. Il semblait convaincant. Le problème, pour moi, ce n'est pas que Spiro soit revenu te harceler. Ça, je peux le croire aisément. D'abord, tu l'as vu. En revanche, je ne suis pas à l'aise de le lier au meurtre de Barroni.

— Tu ne crois pas Spiro capable d'accomplir plusieurs tâches à la fois ?

— Spiro est un rat. Tu mets un rat dans un labyrinthe, il se concentre sur un seul objectif. Il fonce vers le morceau de fromage.

— Alors qui a tué Michael Barroni ?

— Je ne sais pas. Si j'écoutais mon instinct, je dirais que Spiro est mouillé là-dedans, mais qu'on n'a pas la moindre preuve. Nous ne savons pas pourquoi Barroni a été assassiné et nous n'avons aucune raison de croire qu'il a participé à l'attaque du fourgon.

— Pfff, t'es vraiment un rabat-joie.

— Ouais, insister pour qu'on ait des preuves, c'est vraiment lourd.

J'ai raccroché et je me suis replongée dans mon travail. Je n'arrivais pas à me concentrer. Je voyais double, à force de fixer l'écran de l'ordinateur, et j'en avais marre d'être assise. Pire, je me sentais d'humeur folâtre. J'avais bien aimé le son de la voix de Morelli au téléphone et je me demandais ce qu'il portait. Puis je me suis mise à penser à lui quand il ne porte rien du tout. Et je me suis dit que je devrais quitter le bureau de bonne heure pour être nue quand Morelli franchirait la porte, à 16 heures.

J'ai écarté mon siège, j'ai enfilé mon coupe-vent et j'ai attrapé la clé électronique.

— Faut que je prenne l'air, ai-je averti Hal. Je ne serai pas longue.

Je suis descendue au parking et j'ai enfourché la moto. Au moment de quitter mon bureau, je n'avais pas de destination en tête. Le temps que j'atteigne le sous-sol, je savais où j'allais : à la cérémonie de commémoration.

Je suis arrivée chez Stiva à 13 heures pile. Les retardataires cherchaient des places et montaient en hâte les marches du grand perron. Je me suis faufilée avec la Duc et je me suis garée sur un coin d'herbe qui séparait le parking de la bande réservée au corbillard et aux voitures de fleurs. La Buick grise de ma mère était un peu plus loin. Pour bénéficier d'un emplacement pareil, elle avait dû arriver tôt. Mamie aimait être assise au premier rang.

La chapelle était au rez-de-chaussée, à l'arrière du bâtiment. En cas d'affluence, Stiva ouvrait les portes et disposait des chaises dans le hall. Cette fois, c'était debout. Comme j'étais une des dernières arrivées, j'étais au bout de la pièce et je suivais la cérémonie via les haut-parleurs.

Au bout d'un quart d'heure, je suis allée me balader et j'ai passé la tête dans les salles adjacentes. M. Earls était exposé dans le Salon Sommeil numéro trois. Je trouvais ça tristounet, qu'il reste là tout seul, pendant que tout le monde assistait à la commémoration, comme s'il n'avait pas été invité à la fête. Je me suis glissée dans la cuisine et j'ai hésité un moment devant un plateau de gâteaux secs. Je me suis convaincue qu'ils n'étaient pas très bons. Ils venaient du supermarché et aucun de mes préférés n'y figurait. Je me suis concentrée sur tout ce qu'il y avait de meilleur à déguster : des beignets tout frais, des biscuits

aux pépites de chocolat qui sortent du four, Ranger... J'ai quitté la cuisine et je suis entrée dans le bureau de Constantine sur la pointe des pieds. La porte était ouverte : il n'avait donc rien à cacher. Si on ne pouvait pas faire confiance à un entrepreneur de pompes funèbres, alors à qui, hein ?

Visiter les salons mortuaires pour le plaisir n'est pas dans mes habitudes et je croyais Constantine sincère quand il disait ne pas avoir revu Spiro, alors pourquoi ressentais-je le besoin de faire le tour du bâtiment ? Quelque chose ça ne collait pas. Je repensais sans cesse à la verrue. Elle avait été fabriquée à partir de mastic d'embaumeur. Le salon funéraire de Stiva était loin d'être le seul dans les environs de Trenton et ce genre de matériel peut certainement se commander sur Internet, pourtant, c'était ici que Spiro avait pu s'en procurer le plus facilement. J'avais l'impression que si je poussais suffisamment de portes, je finirais par tomber sur Spiro ou, au moins, sur des preuves de son passage.

Je suis montée à l'étage, et j'ai visité la réserve et les deux autres salons que Constantine réservait aux périodes d'affluence, comme la semaine après Noël. Je suis repassée au rez-de-chaussée, j'ai emprunté une porte latérale et j'ai inspecté le garage. Deux corbillards attendaient sagement à côté des véhicules pour transporter les fleurs, deux berlines Lincoln, sinistres même quand ils croulaient sous les couronnes. Et enfin, le SUV noir de luxe de Constantine, le Navigator, l'idéal pour intervenir quand quelqu'un mourait pendant une tempête de neige.

Je suis retournée dans l'aile principale par la porte de derrière. La chapelle était juste devant moi, au bout d'un petit couloir. Les salles d'embaumement étaient dans l'extension, sur ma gauche. Elles avaient été ajoutées après l'incendie. La nouvelle structure était en parpaings et son équipement du dernier cri, même si je ne voyais pas ce que ça signifiait exactement, dans le cas présent.

J'ai pris une profonde inspiration et j'ai tourné à gauche. Au point où j'en étais, je devais aller jusqu'au bout. J'ai tenté d'ouvrir la porte qui menait à la nouvelle aile. Fermée. Zut, dommage. Dieu ne voulait pas que je rende visite aux salles d'embaumement.

Je n'avais pas encore exploré le sous-sol non plus et je n'en avais pas l'intention. La cave abritait les incinérateurs et les chambres froides. C'était là que le feu avait pris. On m'avait dit que tout avait été reconstruit avec du matériel flambant neuf, mais je préférais ne pas

m'en assurer. J'avais peur de tomber sur des fantômes... et des souvenirs.

Constantine habitait dans une maison séparée, juste à côté du salon funéraire. C'était une demeure victorienne de bonne taille, moins imposante que la bâtisse d'origine des pompes funèbres, mais deux fois plus grande que celle de mes parents. C'est là que Spiro avait grandi, mais je n'y étais jamais entrée. Quand j'étais petite, Spiro ne faisait pas partie de mes amis. C'était un gamin qui vivait dans l'ombre, qui complotait en douce et espionnait le reste du monde, il entraînait parfois un compagnon de jeu dans ses manigances.

Je suis ressortie par-derrière et j'ai suivi le sentier qui passait devant les garages et menait chez Constantine. La maison était jolie, bien entretenue, avec des jardins conçus par des jardiniers. La façade était peinte en blanc, avec des volets noirs, elle était assortie au salon funéraire. J'ai fait le tour du bâtiment et j'ai gravi les marches du petit porche qui donnait accès à la porte de la cuisine. J'ai collé mon nez à la fenêtre. La pièce était plongée dans le noir. J'apercevais la salle à manger, tout aussi sombre. La maison semblait ordonnée. Pas de vaisselle sale à côté de l'évier. Pas de boîte de céréales sur le comptoir ou de sweat posé sur le dossier d'une chaise. Je me suis immobilisée et j'ai tendu l'oreille. Rien, à part les battements de mon cœur, qui me paraissaient atrocement bruyants.

J'ai essayé la poignée. Fermé. J'ai fait le tour. Pas de fenêtres ouvertes. Je suis revenue derrière et j'ai levé la tête vers le premier étage. Une fenêtre n'était pas fermée. Les gens ne pensent pas à barricader les accès à l'étage. Et la plupart du temps, ils ont raison. Pas cette fois. La fenêtre en question était située juste au-dessus du petit porche. J'étais douée pour escalader les auvents. Quand j'étais au lycée, je passais toujours par là quand j'étais privée de sortie. Et ça arrivait très souvent.

Stéphanie, Stéphanie, Stéphanie, me suis-je dit. C'est de la folie. Tu es obsédée par cette histoire de Spiro. Tu n'as aucune raison de penser que tu trouveras quoi que ce soit d'utile chez Constantine. Et si tu te fais pincer ? Tu imagines la honte ? C'est à ce moment-là que Stéphanie l'idiote est montée au créneau. Je ne me ferai pas pincer, a-t-elle rétorqué. Tout le monde assiste à la messe, qui va durer encore une demi-heure, au moins. Personne ne peut voir cette partie de la maison, tu seras cachée par le garage. Stéphanie la maline n'avait pas de réponse à ça, alors Stéphanie

l'idiotie a escaladé la rambarde du porche, s'est glissée par la fenêtre du premier et a atterri dans la salle de bains.

Le carrelage, les murs, les serviettes, les meubles, le rideau de douche, le papier de toilette : tout était blanc. C'était à la fois antiseptique et aveuglant. Le linge était parfaitement plié et aligné sur la barre. Pas de résidus sur le porte-savon. J'ai jeté un rapide coup d'œil dans la pharmacie. Rien que des produits sans ordonnance tout à fait ordinaires.

Je suis passée dans les trois chambres en fouinant dans les armoires, les tiroirs et sous les lits. Je suis descendue et j'ai fait le tour du salon, de la salle à manger et du bureau. L'atmosphère de la maison était irréelle, comme si personne n'y habitait. Pas un pli dans les taies d'oreiller, tous les vêtements, suspendus ou pliés dans les armoires, étaient parfaitement repassés. Ils étaient comme Constantine, parfaitement lisses et sans vie.

Je suis entrée dans la cuisine. Pas de nourriture dans le frigo. Juste une bouteille d'eau et une de jus de canneberge. Le pauvre homme était probablement anémique à force d'être affamé. C'est pour ça qu'il était si pâle. Son teint était aussi cireux que celui des défunts. Il n'était pas affaibli par la mort ou la maladie, mais il ne paraissait plus tout à fait humain non plus. Par mimétisme, peut-être ? Mamie, elle, était persuadée que Constantine se servait des maquillages de la salle de préparation des défunts.

Constantine Stiva passait chaque soirée au milieu des familles endeuillées, il restait seul en compagnie des morts dans la journée et rentrait dans cette habitation stérile après chaque veillée funèbre. À l'en croire, son fils était de retour au Bourg et n'était pas venu le saluer. Morelli dit toujours que Spiro est un rat fixé sur un seul objectif. Pour moi, c'était plutôt un champignon qui se nourrit de l'hôte sur lequel il se fixe. Et l'hôte de Spiro, c'était, depuis toujours, Constantine.

J'ai ouvert la porte de la cave, j'ai allumé et j'ai descendu précautionneusement les escaliers. Eurêka. C'était la pièce que je cherchais. Une cave sans fenêtre transformée en appartement improvisé. Un sac de couchage et un oreiller fripé traînaient sur un canapé. Il y avait une télé, un fauteuil qui avait dû être confortable un jour, une table basse couverte de rayures, une étagère remplie de boîtes de soupe et de biscuits apéritifs. Au bout de la pièce, quelqu'un avait installé à la va-vite un évier et un plan de travail. Une plaque électrique

était posée dessus. Un petit frigo complétait le coin cuisine. C'était la planque idéale pour Spiro. J'ai repéré une porte à côté du réfrigérateur. J'imaginai qu'elle donnait sur une salle de bains.

Je l'ai ouverte et je me suis retrouvée dans la salle de travail de l'embaumeur. Deux longues tables étaient couvertes de tubes de peintures, de pinceaux, de plateaux débordants de produits cosmétiques, de pots de dents, de grands bacs en plastique contenant de la pâte à modeler professionnelle, des perruques et des toupets. Dans un coin, une veste et une casquette étaient posées sur une chaise. Elles appartenaient à Spiro.

Mon portable était accroché à ma ceinture, à côté de mon Sig Sauer. Je l'ai détaché. Pas de réseau dans la cave. Je m'apprêtais à partir quand une tache de couleur a attiré mon attention. C'était une substance caoutchouteuse qui ressemblait à du bacon cru. Je me suis approchée et je me suis rendu compte qu'il s'agissait de plusieurs lamelles du matériau que les embaumeurs utilisent pour la reconstruction faciale. Je n'y connaissais pas grand-chose aux techniques de préparation des morts pour leur dernière apparition publique, mais j'avais vu des émissions sur les trucages et ça ressemblait à ça. À l'aide de ce genre d'artifice, on pouvait transformer des acteurs en animaux ou en extraterrestres. On pouvait vieillir un jeune comédien et redonner une apparence de vie et de bien-être aux défunts. Stiva était un génie dans ce domaine. Il ajoutait de la rondeur aux joues, lissait les rides, cachait les replis de peau, il comblait les trous laissés par les balles, rajoutait des dents, masquait les bleus et redressait les nez quand c'était nécessaire.

Stiva rassurait le Bourg. Les habitants du quartier savaient que leurs secrets et leurs défauts étaient entre de bonnes mains avec lui. Stiva amincissait les gros et rendait un teint lumineux à ceux qui souffraient de jaunisse, il effaçait les ravages du temps, de l'alcoolisme et des excès en tout genre. Il choisissait la teinte de rouge à lèvres la plus flatteuse pour les dames, il sélectionnait lui-même les cravates des messieurs. Même Mickey Branchek, qui était mort à cinquante-deux ans d'une crise cardiaque alors qu'il s'affairait sur Mme Branchek, et qui avait passé l'arme à gauche avec une telle érection qu'on aurait dû rectifier la définition de « colossale » dans le dictionnaire, avait l'air au final, dans son cercueil, reposé et respectable.

Spiro avait regardé son père travailler et devait connaître les ficelles

du métier. Rien d'étonnant à ce que la verrue ait été fabriquée avec de la pâte à modeler d'embaumeur ; c'étaient les morceaux de plastique qui traînaient là qui me perturbaient. Ils me rappelaient les cicatrices de Spiro et j'ai soudain compris qu'il pouvait changer d'apparence. Un Spiro en parfaite santé pouvait se faire passer pour un Spiro affreusement défiguré. Il ne tromperait personne de près, mais je ne l'avais vu que de loin, dans une voiture. Et Chester Rhinehart l'avait aperçu de nuit. Si ce que j'avais sous les yeux était un déguisement, ça fichait la frousse.

J'ai entendu du mouvement dans mon dos. Je me suis retournée et je me suis retrouvée face à Constantine, dans l'embrasure de la porte.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Comment êtes-vous entrée ? Tout était fermé à clé.

— La porte de derrière n'était pas verrouillée.

Quand on est coincé, un mensonge est la meilleure sortie de secours.

— La cérémonie est terminée ?

— Non, je suis venu parce que vous avez déclenché une alarme.

— Je n'ai rien entendu.

— Elle a sonné dans mon bureau. La porte de la cave, entre autres, est sous vigilance permanente.

— Vous hébergez Spiro en cachette. J'ai reconnu la veste et la casquette posées sur la chaise. Je suis désolée, ça doit être très dur pour vous.

Constantine m'a examinée, d'un air impassible. Son regard ne trahissait pas la moindre émotion.

— Vous êtes parfaite. Stupide jusqu'au bout. Vous n'avez pas encore compris ? Il n'y a pas de Spiro. Spiro est mort. Il a péri dans l'incendie. Il ne restait rien de lui, à part les cendres et la bague du lycée.

— Je croyais qu'il n'avait pas été retrouvé ? Il n'y a jamais eu de funérailles.

— Il n'a pas été retrouvé. Il n'en restait rien, à part la bague. Je suis tombé dessus et je n'ai rien dit. Je ne voulais pas de funérailles. Je voulais tourner la page, reconstruire mon entreprise. S'il avait survécu, il m'aurait ruiné, de toute façon. C'était un imbécile.

C'était la première fois que j'entendais Constantine dire du mal d'un mort. Et c'était son fils. Je ne savais pas quoi dire. C'était vrai : Spiro était un imbécile, même si c'était glaçant d'entendre Stiva l'avouer aussi

platement. Si Spiro était mort, qui me harcelait ? Qui avait fait exploser Mama Macaroni ? Je me doutais que la réponse était devant moi, mais je n'arrivais pas à assembler les pièces du puzzle. Je n'arrivais pas à imaginer Constantine Stiva, Monsieur Sans Personnalité, toujours affable, dégommant Mama Mac de sang-froid.

— Alors ce n'était pas Spiro qui laissait des messages et cachait des bombes dans mes voitures ?

— Non.

— C'était vous...

— Difficile à croire ?

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce que vous me harcelez ?

— Peu importe. Disons que vous me serviez à atteindre un objectif. C'est pratique que vous soyez là. Je ne suis pas obligé de vous traquer.

J'ai posé la main sur le pistolet à ma ceinture, mais ce geste m'était inhabituel et j'étais trop lente. Constantine a été beaucoup plus rapide : il a bondi vers moi et j'ai vu le métal scintiller dans sa main. J'ai à peine eu le temps de reconnaître la forme d'un Taser avant de perdre connaissance.

J'étais dans le noir complet quand je suis revenue à moi. Mon esprit fonctionnait, en revanche, mon corps était lent à réagir et je ne voyais rien. Mes pieds et poings étaient entravés, mes yeux bandés. Non, une seconde... Je n'avais pas les yeux bandés. Je pouvais ouvrir et fermer les paupières. Il faisait juste très très sombre. Et calme. Et étouffant. J'étais désorientée par l'obscurité et j'avais du mal à me concentrer. J'ai essayé de me balancer d'un côté à l'autre. Je n'avais pas beaucoup de place. J'ai tenté de m'asseoir, mais je ne pouvais pas lever la tête plus de quelques centimètres. L'espace autour de moi était réduit au strict minimum. Quand j'ai réalisé à quel point j'étais confinée, j'ai été prise de panique et ma gorge s'est mise à brûler. Ma prison était recouverte de soie capitonnée. Que le Bon Dieu me vienne en aide ! Constantine Stiva m'avait enfermée dans un cercueil. Mon cœur battait à tout rompre et mon cerveau partait en ville. Ce n'était pas possible. Constantine était l'âme et le cœur du Bourg. Personne ne l'aurait jamais soupçonné de la moindre mauvaise action.

Les menottes me faisaient mal aux poignets et j'avais du mal à

respirer. J'étais enterrée vivante. L'hystérie m'a prise d'assaut, par vagues successives, puis a disparu. Des larmes ont ruisselé le long de mes joues et imbibé le revêtement satiné. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était, j'avais l'impression que peu de temps s'était écoulé. Une demi-heure peut-être. Une heure tout au plus. J'ai recouvré une partie de mon calme et j'ai remarqué que je respirais plus facilement. Je ne suffoquais pas, je n'étais pas victime d'une crise de panique. Je ne sentais pas d'odeur de terre. Je n'avais pas froid. Je n'étais sans doute pas enterrée... Une seconde. Est-ce que c'était bien une sirène que j'entendais au loin ? Et un aboiement de chien ?

Rien ne venait briser la monotonie de mon enfermement. J'avais des crampes et mes mains étaient endormies. Je ne savais plus si c'était la nuit ou le jour. Ce dont j'étais convaincue, en revanche, c'est que Ranger me chercherait. Il rentrerait de Floride et ferait ce qu'il faisait le mieux... traquer sa proie. Ranger me trouverait. J'espérais juste qu'il arriverait à temps.

J'ai entendu une porte claquer et un moteur démarrer. Le cercueil a bougé. On m'emmenait quelque part. J'espérais que ce ne soit pas au cimetière. J'ai tendu l'oreille. Dès que j'entendrais des voix, je ferais du bruit. Il me semblait avoir de l'air, mais je ne voulais pas risquer d'épuiser l'oxygène pour rien. Nous nous arrêtons, redémarrions, tournions. Nous avons marqué une pause, une portière s'est ouverte et refermée, puis j'ai glissé et je me suis cognée contre les parois. J'avais accompagné Mamie Mazur à suffisamment d'enterrements pour comprendre ce qui m'arrivait : on venait de poser mon cercueil sur un brancard à roulettes. J'étais hors du corbillard et on m'amenait quelque part à pied. J'ai roulé encore un moment puis le mouvement s'est arrêté. Il ne s'est rien passé pendant ce qui m'a semblé une éternité, puis le couvercle s'est enfin soulevé et j'ai cligné des yeux pour voir Constantine.

— Bien, vous êtes encore vivante. Vous n'êtes pas morte de trouille ? C'est de l'humour de croque-mort, a-t-il ajouté.

Je me suis aussitôt dit que je ne pleurerais pas. Je garderais la tête froide, je le ferais parler. Je chercherais une occasion de m'enfuir, je gagnerais de précieuses minutes. Le temps jouait contre lui. Si j'arrivais à en gagner, Ranger me retrouverait.

— Il faut que je sorte de ce cercueil.

— Ce n'est pas une bonne idée.

— J'ai un besoin urgent, si vous voyez ce que je veux dire.

Constantine était maniaque. Il a eu l'air sincèrement horrifié à l'idée qu'une femme puisse se soulager dans un de ses cercueils doublés de soie. Il a abaissé le brancard au niveau du sol et m'a aidée à m'extraire de la boîte.

— Voilà ce qu'on va faire. Je ne veux pas que vous en mettiez partout, alors je vais vous laisser aller aux toilettes. Je vais ouvrir un bracelet des menottes et, si vous faites une bêtise, je vous électrocute au Taser.

Il m'a fallu un moment pour retrouver mon équilibre, avant de me diriger doucement vers les toilettes. Quand je suis ressortie, je me sentais déjà beaucoup mieux. Mes mains n'étaient plus endormies, mes crampes dans les jambes avaient disparu. Nous étions dans une maison qui ressemblait à un ranch des années soixante-dix. Les quelques meubles étaient dépareillés. De la récup, probablement. Le lino de la cuisine était vieux et la peinture fanée. Le plan de travail en formica rouge était criblé de brûlures de cigarette. Lévier en céramique blanc était taché de rouille. Certaines armoires suspendues étaient ouvertes et vides.

Le cercueil trônait au milieu de la pièce. Je devinais que Stiva l'avait fait rouler depuis un garage mitoyen.

— C'est une vengeance pour la mort de Spiro ou pour l'incendie du salon funéraire ?

— En partie seulement. Disons que c'est un petit bonus très plaisant. Cette comédie m'aura apporté quelques joies inattendues. J'ai pu tuer Mama Macaroni. Qui n'en aurait pas rêvé ? Et puis je l'ai enterrée. Que demander de plus dans une vie ? Et ces imbéciles de Macaroni ont acheté le nec plus ultra en terme de cercueil.

J'ai posé les yeux sur le mien.

— Désolé, il est en plastique moulé. Ce n'est pas du haut de gamme : simple recouvrement en acétate. De la bonne qualité, pour ceux qui n'ont pas mis d'argent de côté pour régler les funérailles. J'aimerais bien mettre votre grand-mère dans un modèle similaire. Si ça ne tenait qu'à moi, sa mort devrait donner lieu à un congé national. D'où est-ce qu'elle sort cette obsession pour les morts ? Avec elle, je suis obligé de clouer le couvercle quand le cercueil est fermé. Et elle n'est jamais satisfaite des gâteaux que l'on sert. Elle réclame toujours le modèle en forme de fleur avec le glaçage au milieu. Qu'est-ce qu'elle

s'imaginer, qu'ils poussent sur les arbres ?

Constantine a souri.

— Peut-être que je clouerais le couvercle du vôtre rien que pour l'embêter. Ce serait marrant.

— Si je comprends bien, vous allez m'enterrer vivante ?

— Non parce que ça m'obligerait à vous remettre dans le cercueil. Or, j'ai d'autres projets pour celui-ci. Mary Aleski est allongée sur une table du funérarium et elle sera exposée dedans demain. Et vous ne vous rendez pas compte de la profondeur qu'il faut creuser pour enterrer quelqu'un dans un cercueil. J'ai une idée bien meilleure. Je vais vous abattre à la hache et vous laisser agoniser ici, sur le sol de cette cuisine. C'est très important pour mon plan, qu'on vous trouve dans cette maison.

— Mais pourquoi ?

— Elle appartient à Spiro. Sa succession n'est pas encore réglée, vu qu'il n'a pas été déclaré mort officiellement. Si Spiro vous tuait, ce serait ici, vous ne croyez pas ?

— Vous ne m'avez toujours pas expliqué pourquoi vous vouliez m'éliminer.

— C'est une longue histoire.

— Nous sommes pressés ?

Constantine a consulté sa montre.

— Non. En fait, je suis en avance sur l'horaire. Je coordonne votre assassinat avec la dernière apparition de Spiro. Il sera vu dans sa voiture vers minuit, puis je reviendrai ici en finir avec vous et Spiro disparaîtra définitivement.

— Je ne comprends pas le rapport avec Spiro. Je ne pige rien, à vrai dire.

— Tout ceci est lié à un cambriolage qui a eu lieu il y a longtemps. Trente-six ans pour être précis. J'étais à Fort Dix et j'ai imaginé une attaque de fourgon. Quatre amis m'ont aidé. Michael Barroni, Louis Lazar, Ben Gorman et Jim Runion.

— Les quatre hommes qui ont été abattus dans le petit bois.

— Oui, je n'avais pas vraiment le choix. C'était à contrecœur.

— Je ne vous aurais jamais pris pour cerveau du crime.

— J'ai beaucoup de talents que la plupart des gens ignorent. Par exemple, je suis assez bon acteur. Tous les soirs, je joue le rôle du parfait croque-mort. Et, comme vous le savez, je suis un génie du

maquillage. Il m'a suffi d'une casquette, d'une veste, de lentilles de contact colorées, de cicatrices faites maison et j'ai réussi à vous tromper, vous et le livreur de pizza.

— Je vous prenais pour le plus heureux des directeurs de salon funéraire.

— Le métier a du bon. Et il m'offre une certaine envergure dans la communauté, ça me plaît.

Constantine Stiva avait un ego. Qui l'eut cru ?

— Donc vous avez imaginé un cambriolage ?

— Un braquage. Je voyais les fourgons passer une fois par semaine. Je savais que ce serait assez facile d'en attaquer un, dans cette caserne isolée. Lazar était expert en explosifs. C'est lui qui m'a tout appris sur les bombes. Gorman volait des bagnoles depuis l'âge de neuf ans. C'est lui qui a volé la dépanneuse dont nous nous sommes servis pour emporter le fourgon blindé. Barroni disposait d'un réseau pour blanchir l'argent. Runion était le musclé sans cervelle, prêt à tout. Vous voulez savoir comment on s'y est pris ? C'était très simple. Je montais la garde avec deux autres soldats. Le fourgon est arrivé. Runion et Lazar étaient juste derrière, dans une voiture. Lazar avait mis la bombe en place plus tôt, quand le fourgon s'était arrêté pour le déjeuner. *Boum !* la bombe a explosé et mis le véhicule K.-O. Runion a tué les deux gardes et m'a tiré une balle dans la jambe. Puis Gorman a attaché le fourgon à la dépanneuse et l'a traînée cinq cents mètres plus loin, dans une grange abandonnée. Je n'étais pas là, évidemment, mais ils m'ont raconté que Lazar a posé une charge qui a ouvert le fourgon comme une boîte de conserve. Ils ont tué les gardes qui étaient à l'intérieur et, en quelques minutes, ils étaient à des kilomètres de là, avec sept millions de dollars.

— Et personne n'a jamais résolu l'affaire ?

— Non. L'armée a déployé tellement d'énergie pour ne pas ébruiter l'histoire qu'il lui en restait très peu pour enquêter. Ils ne voulaient pas que le montant de la perte soit connu. C'était une somme colossale à l'époque.

— Qu'est-ce qui est arrivé à l'argent ?

— Nous étions cinq. Chacun a pris deux cent mille pour démarrer une entreprise au retour dans le civil. Et nous avons décidé que tous les dix ans, nous prendrions deux cent mille chacun, jusqu'à ce qu'on célèbre les quarante ans du cambriolage. À ce moment-là, nous devions diviser ce qui restait.

— Et ?

— Nous avons installé un coffre-fort dans la cave du salon funéraire. Nous connaissions chacun une partie de la combinaison et nous devions être ensemble pour l'ouvrir. Sans que personne ne le sache, au fil des ans, j'avais complété les trous de la combinaison. J'empruntais de temps en temps de l'argent du coffre. Puis votre grand-mère et vous, vous avez incendié mon salon. Le coffre a survécu, moi pas. J'étais sous-assuré. Alors, j'ai pris ce qui restait d'argent et je m'en suis servi pour la reconstruction. Il y a deux mois, Barroni a appris qu'il avait un cancer du côlon et a réclamé sa part. Il voulait s'assurer que l'argent irait à sa famille. Nous avons organisé la réunion dans le petit bois pour voter. Je savais que tous les autres accepteraient de donner son fric à Barroni et qu'ils voudraient toucher le leur par la même occasion. Nous étions arrivés à l'âge critique. Cancer du côlon, problèmes cardiaques, intestin irritable et, pourtant, tout le monde veut partir en croisière, vivre la belle vie, s'acheter une bagnole. S'ils descendaient dans ma cave, ouvraient le coffre et découvriraient que j'avais volé la cagnotte, ils me tueraient sans hésiter.

— Alors vous avez pris les devants.

— Oui, la mort n'est jamais un drame, quand elle arrive à quelqu'un d'autre.

— Mais quel est mon rapport avec tout ça ?

— Vous êtes ma police d'assurance. Au cas où un de mes camarades aurait partagé son secret avec sa femme et si elle venait me poser des problèmes, avec la police peut-être, j'avouerais avoir mis Spiro au parfum. Dans cette version des faits, je serais innocent. Tout le monde aurait été prêt à croire que Spiro était revenu pour extorquer de l'argent et commettre des meurtres. Tout le monde aurait trouvé vraisemblable qu'il soit un peu maladroît et se mette à vous harceler. Et je serais le triste père de ce salaud.

— C'est le plan le plus foireux que j'aie jamais entendu.

— Vous êtes tombée dans le panneau, pourtant. En fait, à l'origine, je voulais juste vous laisser quelques messages. Puis je me suis rendu compte que vous vous étiez fait tellement d'ennemis que vous ne penseriez peut-être pas à Spiro. Ça m'a obligé à aller plus loin. J'aurais dû m'arrêter quand vous avez reconnu Spiro chez Cluck-in-a-Bucket, mais le jeu me plaisait trop. Dommage que je sois obligé de vous tuer. J'aurais beaucoup aimé faire exploser d'autres voitures. J'adore ça. Et,

en plus, je suis doué.

Il était fou. Il avait dû inhaler trop de liquide d'embaumement.

— Vous ne vous en tirerez pas.

— Je crois que si. Tout le monde m'adore. Regardez-moi : je suis au-dessus de tout soupçon. Je suis le chef d'orchestre de la vie sociale du Bourg.

— Vous êtes fou. Vous avez fait exploser Mama Macaroni !

— Je n'ai pas pu résister. Mon cadeau ne vous a pas plu ? La verrue ? Je trouvais que c'était une bonne idée.

— Et Joe ? Pourquoi lui avez-vous roulé dessus ?

— C'était un accident. Je rentrais chez moi et je n'arrivais pas à me débarrasser de vous et de votre imbécile de grand-mère. J'ai heurté la bordure et j'ai perdu le contrôle de mon véhicule. Dommage que je ne l'aie pas tué. C'était une semaine très calme au salon.

Les jalousies étaient baissées dans la maison. J'ai cherché du regard une horloge.

— Il est presque 22 heures, m'a informée Constantine. Il faut que Spiro soit vu une dernière fois au volant de la voiture qui sera retrouvée dans son garage. Malheureusement, ce sera ma dernière interprétation du rôle de mon fils. On retrouvera votre cadavre dans la cuisine, affreusement mutilé, bien sûr. Du pur Spiro. Il avait un goût pour le drame. J'imagine que dans un sens, le fruit n'est pas tombé loin de l'arbre.

Il a collé le Taser sous mon nez.

— Vous voulez que je vous électrocute avant de vous mettre au frais ou vous allez coopérer ?

— Que voulez-vous dire par me mettre au frais ?

— Il faut que vous mouriez juste après que Spiro aura été vu dans sa voiture. Je vais donc devoir vous mettre à l'abri quelques heures.

J'ai posé les yeux sur le cercueil. Je n'avais vraiment pas envie d'y retourner.

— Non, pas dans le cercueil, a dit Constantine. Il faut que je le ramène au salon funéraire. C'était un simple moyen pour vous transporter facilement. Il faut que je trouve une cachette qui ferme solidement.

— Ranger la découvrira.

— Votre Rambo chasseur de primes ? Aucune chance. Personne ne vous trouvera, si je ne laisse pas d'indices.

Il s'est tourné et m'a fixée de ses yeux très pâles. J'ai vu sa main bouger, j'ai entendu un grésillement et tout est devenu noir.

Ma bouche était sèche et le bout de mes doigts picotait. Ce connard m'avait à nouveau mise K.-O. et m'avait enfermée. J'étais allongée, en position fœtale. Pas de lumière. Pas de place pour étendre les jambes. Mes bras étaient attachés dans mon dos et les menottes me sciaient les poignets. Pas de revêtement en satin, cette fois. J'étais sûre que Constantine m'avait fourrée dans une caisse en bois. J'ai cherché à me balancer d'un côté à l'autre, en vain. Ce n'était pas aussi terrifiant qu'être enfermée dans le cercueil, mais c'était nettement moins confortable. Je prenais des respirations courtes pour lutter contre mon mal de dos et je m'occupais l'esprit pour ne pas paniquer. J'imaginais que j'étais un oiseau, que je pouvais voler, que j'étais un dragon qui crachait du feu, que j'étais capable de jouer du violoncelle, malgré le fait que je ne savais même pas quel son produisait cet instrument.

Tout à coup, un minuscule rayon de lumière est apparu dans ma boîte. Je me suis immobilisée et j'ai tendu l'oreille. Quelqu'un avait allumé. Ou il faisait jour. Ou je montais au ciel.

J'ai entendu des bruits étouffés et des voix d'hommes, puis des portes ont claqué. J'ai ouvert la bouche pour crier, mais ma prison s'est ouverte avant que j'en aie l'occasion. Je me suis effondrée et j'ai atterri dans les bras de Ranger.

Il était aussi abasourdi que moi. Il me serrait comme un étau dans ses bras, pour me remettre debout. Ses yeux étaient dilatés et ses lèvres serrées.

— Je t'ai vue toute pliée là-dedans et j'ai cru que tu étais morte.

— Je vais bien, j'ai juste quelques crampes.

J'étais enfermée dans une des armoires suspendues de la cuisine. Je ne savais pas comment Constantine m'avait hissée là-haut. Quand on est motivé, on trouve la force, je suppose.

Ranger était accompagné par Tank et Hal. Tank était derrière moi et déverrouillait mes menottes, pendant que Hal s'affairait autour des chaînes qui liaient mes mollets.

— Ce n'est pas Spiro, c'est Constantine et il va revenir me tuer. Si nous restons, nous pourrions le coincer.

Ranger a porté mon poignet couvert de bleus et de taches de sang à sa bouche et l'a embrassé.

— Je suis désolé, *baby*, mais il n'y a pas de « nous ». Je viens de passer six heures atroces à te chercher. J'ai besoin de te savoir en sécurité. Rester dans cette baraque à attendre un assassin, ce n'est pas l'idée que je me fais de la sécurité.

Et il m'a repassé les menottes.

— Tu t'es assez amusée pour une seule journée, a-t-il ajouté en passant l'autre bracelet au poignet de Tank.

— Qu'est-ce que..., s'est exclamé Tank, surpris.

— Ramène-la au bureau et demande à Ella de panser ses poignets, puis ramène-la à Morelli.

— Pas question ! ai-je protesté.

Ranger s'est tourné vers Tank.

— Je me fiche de savoir comment tu te débrouilles. Porte-la. Traîne-la. Fais comme tu le sens. Emmène-la loin d'ici et en sécurité. Je ne veux pas que tu détaches ces menottes tant que tu ne l'as pas livrée à Morelli.

J'ai fusillé Tank du regard.

— Je reste ici.

Tank a jeté un œil en direction de Ranger. Il essayait visiblement de décider lequel de nous deux lui faisait le plus peur.

Ranger a planté ses yeux dans les miens.

— S'il te plaît.

Tank et Hal en étaient bouche bée. Ils n'étaient pas habitués à entendre « s'il te plaît ». Moi non plus. Et ça me plaisait.

— C'est bon, ai-je dit. Mais sois prudent. Il est fou.

Hal a pris le volant, tandis que Tank et moi prenions place à l'arrière de l'Explorer. Tank avait l'air mal à l'aise que nous soyons attachés. Il semblait désespérément chercher quoi dire. J'ai décidé de venir à sa rescousse.

— Comment est-ce m'avez-vous retrouvée ?

— C'est Ranger.

Trois mots. C'était tout. Je savais qu'il était doté de la parole : je le voyais tout le temps parler avec Ranger.

Hal est intervenu.

— C'était super. Ranger a sorti une vieille dame de son lit pour l'obliger à ouvrir le cadastre et à faire des recherches de maisons. Il l'a emmenée sous la menace d'une arme.

— *Omondieu.*

— C'était vachement intense. Tous les employés de Rangeman et vingt mercenaires étaient à ta recherche. On savait que tu avais disparu chez Stiva, parce que je surveillais ta moto. Tank et moi avons commencé à te chercher avant même que Ranger n'atterrisse. Tu m'avais dit que tu revenais et j'étais inquiet.

— Tu étais inquiet pour moi ?

— Non, j'avais la trouille que Ranger ne me tue si je ne te retrouvais pas.

Il m'a lancé un rapide coup d'œil dans le rétroviseur.

— Bon, d'accord, j'étais aussi un peu inquiet pour toi.

— J'étais inquiet, j'avoue, a renchéri Tank. Je t'aime bien.

Waouh, quelle déclaration ! Je me suis appuyée contre lui, je lui ai souri, il m'a souri.

— Nous avons fouillé le salon funéraire, puis la maison du croquemort, a repris Hal. Ranger s'est dit qu'ils avaient peut-être des propriétés ailleurs. Alors il a été cherché la mémé du cadastre pour qu'elle ouvre les bureaux. Elle a déniché ce petit ranch au nom de Spiro. La bâtisse était à l'abandon parce que Spiro n'a jamais été déclaré mort.

Quarante minutes plus tard, ils me déposaient chez Morelli. Mes poignets étaient bandés et j'avais du sucre glace sur mon T-shirt noir. Tank m'a accompagnée jusqu'à la porte et a ouvert les menottes pendant que Morelli attendait, une béquille sous le bras, l'autre main accrochée au collier de Bob.

— Je te la confie, a dit Tank. Si Ranger te le demande, tu pourras lui dire que j'ai ouvert les menottes devant toi.

— Je dois signer un reçu ? a demandé Morelli avec un sourire.

— Ce n'est pas nécessaire, mais elle est sous ta garde, à présent.

J'ai caressé la tête de Bob et je me suis glissée derrière Morelli. Il a refermé la porte et a examiné mon T-shirt.

— C'est du sucre glace ?

— J'avais *besoin* d'un beignet. J'ai demandé à Hal de s'arrêter chez Dunkin' Donuts quand on passait en ville.

— Ranger m'a appelé pour me dire que tu étais en sécurité et que tu arrivais, mais il a refusé de m'en dire plus.

Ranger allait régler son compte à Stiva et il ne voulait pas que cela foire. Il ne voulait pas perdre Stiva. Il voulait se charger de lui tout seul, sans avoir la police dans les pattes.

— Je me suis perdue en essayant de trouver la cérémonie de commémoration et je suis tombée sur la salle de travail privée de Constantine. J'ai déclenché une alarme et il m'a pincée en train de fouiner.

— J' imagine qu'il n'était pas ravi ?

— En fait, Spiro est mort. Constantine raconte qu'il a retrouvé sa bague dans les débris de l'incendie. Il cherchait un bouc émissaire, il a estimé que Spiro était le candidat idéal. Stiva s'est donc baladé grimé avec du maquillage d'embaumeur, en se faisant passer pour son fils défiguré.

— Pourquoi est-ce que Constantine avait besoin d'un bouc émissaire ?

J'ai mis Morelli au courant de l'attaque du fourgon, de l'argent piqué dans le coffre-fort et des assassinats en cascade.

Morelli souriait jusqu'aux oreilles.

— Laisse-moi voir si j'ai bien compris. Au début, t'avais tout faux avec tes théories sur le rôle d'Anthony et l'identité de Spiro. Et pourtant, tu as résolu l'affaire.

— Ouais.

— Impressionnant.

— Enfin, bref, Stiva m'a enfermée dans un cercueil et m'a emmenée quelque part pour me tuer. Il est parti se faire passer une dernière fois pour Spiro et, pendant son absence, Ranger m'a retrouvée.

— Et il attend le retour de l'assassin ?

— Oui.

— Il aurait dû me le dire.

— Il n'avait certainement pas envie que la police s'en mêle. Ranger aime les situations simples.

— Ranger est un peu cinglé.

— Il obéit à ses propres règles.

— Ses règles sont aussi cinglées que lui.

Je me suis tournée vers Bob.

— Il est déjà sorti ?

— Juste dans le jardin.

— Je vais l'emmener faire une courte promenade.

Je suis allée dans la cuisine chercher la laisse du chien. Et, tant que j'y étais, j'ai glissé les clés de la Buick dans ma poche. Je me sentais reléguée au second rang. Et j'étais en colère. Je voulais participer à l'arrestation de Constantine. Et je rêvais d'évacuer une partie de ma colère sur Stiva. J'avais démissionné pour avoir droit à une vie normale et le croque-mort avait saboté mon projet. Bien sûr, il n'avait pas causé que des torts, il avait débarrassé le Bourg de Mama Macaroni et fait exploser mon violoncelle. Ce n'était cependant qu'une maigre compensation pour avoir renversé Joe et m'avoir enfermée dans un cercueil. J'aurais pu avoir pitié parce qu'il semblait cinglé, mais je ne me sentais pas l'âme charitable. J'étais furieuse.

J'ai attaché la laisse de Bob, je l'ai emmené dehors et je l'ai fait monter dans la Buick. Le risque qu'une bombe nous réduise en miettes n'était pas nul, mais je n'y croyais pas. Me faire exploser ne faisait pas partie du plan de Stiva. J'ai enfoncé la clé de contact et la Buick a pompé de l'essence. La mélodie du bonheur... Morelli serait furax quand il entendrait la Buick démarrer, mais je ne pouvais pas lui dire que je filais rejoindre Ranger. Il ne m'aurait jamais laissé partir.

J'avais été attentive au chemin, quand nous avons quitté le petit ranch de Spiro. Un quart d'heure plus tard, j'étais de retour sur place. Je suis passée devant la maison. Pas de lumière. Cinquante mètres plus loin, j'ai repéré l'Explorer. Hal et Tank avaient rejoint Ranger. Je suis entrée en marche arrière dans une allée sombre, juste en face du ranch. Je suis restée dans la Buick, le moteur allumé et les phares éteints. Bob haletait sur le siège arrière et pressait son museau contre la vitre. Bob adorait prendre part à mes aventures.

Au bout de dix minutes, une berline verte est apparue au bout de la rue. Elle est passée sous un réverbère et j'ai reconnu Stiva au volant. Il portait la casquette et une flaque de lumière a illuminé ses fausses cicatrices. Il a tourné dans l'allée d'accès du ranch et s'est arrêté un instant. La porte du garage s'est levée doucement. Le moment était propice. J'ai appuyé à fond sur l'accélérateur, j'ai bondi de l'autre côté de la rue et j'ai embouti l'arrière de la berline verte, droit dans le mille. J'ai poussé la voiture de Stiva à l'intérieur du garage. Le bas du volet

roulant a été arraché au passage.

Bob aboyait et sautait sur le siège arrière. Dans une autre vie, ce chien pilotait sans doute des stock-cars. Ou il participait à des derbys de démolition. Dès qu'il y avait de la casse, il était aux anges.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? On lui rentre encore dedans ?

— Ouaf ouaf ouaf !

J'ai reculé et j'ai embouti une nouvelle fois la berline.

Ranger et Tank sont sortis en courant de la maison, armes au poing. Hal est arrivé cinq pas derrière. J'ai reculé de quelques mètres et je suis sortie. J'ai inspecté la Buick. Difficile d'en être sûre dans l'obscurité, mais à la lueur du clair de lune, je ne voyais pas de dégâts.

Tank a promené le faisceau de sa lampe torche sur la berline. Le capot était complètement écrabouillé, le toit avait été partiellement arraché par la porte du garage et le coffre n'était plus que de la tôle froissée. De la vapeur s'élevait du radiateur et du liquide formait une flaque sombre et glissante sous le véhicule. Stiva se débattait contre l'airbag.

J'ai fait sortir Bob et je l'ai promené sur le gazon devant la maison de Spiro pour qu'il puisse faire pipi. J'ai décidé de me réinstaller dans mon appartement dès le lendemain. Et peut-être que je m'achèterais un violoncelle. Je n'en avais pas vraiment besoin, j'étais vachement intéressante sans ça. Mais un violoncelle, ça pourrait être marrant.

Ranger me regardait, les mains sur les hanches.

— Je me sens beaucoup mieux, lui ai-je annoncé.

— *Baby.*

JANET EVANOVICH

Janet Evanovich est originaire de South River dans le New Jersey. Au terme de quatre années d'études en arts plastiques, elle a renoncé à la peinture et commencé à écrire, tout en travaillant comme secrétaire intérimaire. *La Prime* (1996), son premier roman publié en France, est immédiatement salué par la critique et plébiscité par le public. Suivront une vingtaine d'autres titres mettant en scène avec le même humour décapant la chasseuse de primes Stéphanie Plum. Ses romans sont traduits dans 27 langues et se sont déjà vendus à plus de 75 millions d'exemplaires à travers le monde. *La Prime* a fait l'objet d'une adaptation cinématographique en 2012, sous le titre *bad boys désespérément*, avec Katherine Heigl dans le rôle principal.

Retrouvez toute l'actualité de Janet Evanovich sur :

www.evanovich.com

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr
et sur
www.pocket.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur

Titre original :
ELEVEN ON TOP

© 2005, Evanovich, Inc.

© 2015, Pocket, un département d'Univers Poche,
pour la traduction française

Illustration : Arthur de Pins

ISBN numérique : 978-2-823-82118-5

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.